PER
R 496
CON

LA REVUE DE MANON

Troisième année — No 23 | Revue Littéraire la plus Distinguée des Foyers Canadiens | Montréal, 15 J...

MADGE BELLAMY

Dans ce numéro :

"MARATRE !"

par

Paul Junka

"LE GENDRE REVE"

par

Florian Parmentier

Egalement dans ce numéro :

Notre Supplément Musical

No 4

"TENDRE AMOUR"

Fox-trot chanté

Paroles et musique au complet

Lisez NOTRE GRAND ROMAN D'AMOUR **AU DELA DU COEUR** **10c**

PAR EDMOND COZ

Agence exclusive pour le Canada: ETABLISSEMENTS M. A. WOLLACKER, Ltée, 533 Rue Bonsecours, Montréal.

LA REVUE DE MANON

Revue littéraire la plus distinguée des Foyers Canadiens

Armand Homier
Gérant de circulation

ADRESSE :
2035, rue Saint-Denis, Montréal.
Tél. Est 5765

Administration :
M. J.-Arthur Homier
Directeur-gérant
Rés.: Calumet 0166-W

ABONNEMENT
Canada : 1 an, $2.00; six mois, $1.25
Etats-Unis : 1 an, 2.25; six mois, 1.50

Paraissant Bi-Mensuellement
Mlle Emma Gendron, directrice-propriétaire
Résidence : Tél. Calumet 6760-J

Troisième année — No 23 | Montréal, 15 Janvier 1928 | Le numéro : 10 sous

RÉFLEXIONS DU DIMANCHE

Les eaux de la rivière commencent par en creuser le lit, puis c'est le lit qui contient et dirige les eaux.

L'homme se crée des habitudes, après quoi ce sont les habitudes qui dirigent et contrôlent l'homme.

Cela paraît tout simple. Mais la question se pose: Pourquoi les eaux de la rivière ont-elles creusé le lit exactement à cet endroit et non pas à cinquante mètres, ou un kilomètre, à droite ou à gauche ? La réponse est évidente: les eaux ont suivi la ligne de moindre résistance, ont cherché tout le long de leur cours les plus bas.

Et si l'on se demande pourquoi un homme prend telles ou telles habitudes, la réponse est fort analogue. Si vous voulez bien réfléchir aux bonnes habitudes que vous vous flattez de posséder, vous constaterez que la plupart sont dues aux conditions dans lesquelles se sont écoulées vos premières années, et au fait que vous avez "choisi de bons parents", choix pour lequel vous n'avez vraiment nul mérite.

Tout être qui pense, s'il regarde en arrière et contemple l'ensemble de sa vie, peut voir sans peine les points où son caractère même eût été modifié si des événements qui échappaient au contrôle de sa volonté avaient été différents.

Le fait que nous ne sommes pas en prison est certainement dû à nos propres efforts, à partir d'un certain âge. Mais, précédemment, nous n'y étions pour rien.

Je n'écris pas ceci pour excuser faiblesses et mauvais penchants, mais simplement pour faire observer que vous vous vantez singulièrement si vous vous attribuez tout le crédit de vos bonnes habitudes. Le fait que vous suivez une voie mieux tracée que tel ou tel de vos amis, ne prouve pas que vous valiez mieux que lui. Le critérium véritable de la valeur d'un homme n'est pas dans la comparaison de son mérite avec celui de son entourage. Pour en juger justement, il faut voir à quel point il a développé les éléments qu'il possédait en lui-même. S'il est parti avec de grands avantages, il est évident que l'on doit exiger de lui bien plus que d'un individu handicapé dès le berceau par mille entraves.

On ne peut même pas juger les autres avec exactitude en se basant uniquement sur leur mode actuel de vie. C'est Emerson qui a dit: "Rien ne peut expliquer un homme que son histoire tout entière ?"

Le caractère de l'homme est un composé de ses habitudes, mais à moins de connaître toute sa vie, vous ne pouvez savoir si ces habitudes représentent un progrès, une avance sur le point où il pourrait être, ou bien, au contraire, un recul, une descente.

C'est moins le point où vous êtes arrivé qui importe que le fait de savoir si vous avez monté aussi haut que vous le pouviez.

* * *

Si vous m'aimez, dites-le moi.

Ne me louez pas constamment. Surtout ne me dites pas des choses que vous ne pensez pas dans la seule intention de me plaire. Ne donnez pas à mon affection des stimulants artificiels ou empruntés.

Mais si, par hasard, quelque chose en moi vous plaît, si vous avez un mouvement de tendresse motivé par un geste, une attitude, un mot, une idée venant de moi, ne manquez pas de me le confesser à la première occasion.

Comme notre corps, de nourriture quotidienne, notre cœur a besoin de tendres compliments. Vous êtes peut-être timide, réservé, renfermé. Vous éprouvez, qui sait, une difficulté quasi insurmontable à exprimer une admiration généreuse qui voudrait cependant jaillir de vous.

Ou vous craignez de paraître hypocrite, flatteur. Vous avez peur d'être incompris.

Qu'importe, essayez tout de même. Habituez-vous à dire franchement ce que vous pensez — si vous pensez des choses aimables. S'il vous arrive de cacher quelque chose, que ce soit les petits mouvements d'animosité, de recul que je provoque en vous. Ces sentiments hostiles sont inévitables, ils sont humains.

Et, quand la vie sera finie — ce sera peut-être dans quelques années, qui sait, dans quelques jours —, ce seront précisément ces petits actes impondérables de bonté et d'amour qui parfumeront le souvenir de notre vie commune, lorsqu'un de nous restera seul. "Ah ! s'exclamait Carlyle, sur le lit de mort de sa femme, si seulement je pouvais passer cinq minutes encore avec elle pour l'assurer que je l'ai aimée pendant tout ce temps!"

Frank CRANE.

Toute personne qui voudra se procurer d'anciens numéros de "La Revue de Manon" pourra le faire en s'adressant aux bureaux de la Revue, 2035 Saint-Denis, ou en envoyant un mandat de poste. 10 sous le numéro.

A NOS LECTEURS

Qui désirent se procurer de la musique, tels que Chansons, Valses et Fox-Trots chantés, etc., publiés dans "LA REVUE DE MANON" relativement à La Popular Music, sont priés de ne plus s'adresser à notre Revue, mais directement au gérant de la POPULAR MUSIC PUB. CO., 321 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

ERRATUM

C'est par inadvertance que nous avons dans notre supplément musical précédent (numéro 1er janvier) attribué les paroles françaises de "Au bord des flots berceurs" à M. Hector Pellerin, et la musique à M. Millard G. Thomas. Nous aurions dû les attribuer à MM. R. Dupil et A. Paquin qui en sont respectivement les auteurs.

NOS ROMANS COMPLETS

A NOS NOUVEAUX LECTEURS

Voici la liste des romans complets déjà parus dans notre revue: "CENDRILLON AU BAL" par Guy Chantepleure, "PRES DU BONHEUR" par Henri Ardel, "PERILS D'AMOUR" par Daniel Lesueur, "LE MARI DE GISELE" par H. A. DOURLIAC, "MALGRE ELLE" par Eva Jouan, "PROFIL DE VEUVE" par Paul Bourget, de l'Académie française, "LE ROMAN DE LUCIEN" par Guy Vander, "PETITE MUSE" par Henry de Forges, "LA CHANSON DES ROSES" par René Poupon, "SON ROMAN D'AMOUR" par Michel Nour, "LA FIANCEE DU COMTE GUY" par Paul Junka, "MONETTE" par Mathilde Alanic, "EN SUIVANT L'ETOILE" par Florence Barclay, "LE FIANCE DE JOSETTE" par Paul Junka et

"AU DELA DU COEUR"

par Edmond Coz

qui paraît dans le présent numéro.

On pourra se procurer les romans déjà parus en écrivant ou en s'adressant à "La Revue de Manon", 2035 rue Saint-Denis, Montréal.

Chaque roman se vend 10 cents et est expédié sans frais de poste.

NOS BEAUX CONTES

Le Noël de Grand'mère

par Henri DORIS

LES ressorts rouillés fléchissant sous le poids d'une lourde malle d'autrefois, une berline de louage s'apprête à quitter le perron du château. La vieille dame en deuil qu'elle va emmener se penche une dernière fois à la portière, et d'une voix presque éteinte :

— Je voudrais bien embrasser encore le petit, demande-t-elle à son fils indécis, l'air honteux, auprès d'une jeune femme qui, les lèvres pincées et la physionomie froide, tourmente les bagues brillantes à ses doigts fins.

— Jacques, va chercher Emmanuel, ordonne celle-ci d'un ton impérieux.

Puis, plus bas, avec un regard vers les fenêtres de l'office, elle ajoute :

— Vite, pas de scène devant les domestiques.

Quelques instants après, Jacques revient portant sur sa poitrine un délicieux bébé aux boucles blondes papillotant autour de grands yeux bleus. Un sourire mouillé de larmes creuse aussitôt les rides de la vieille dame. Elle prend dans ses mains tremblantes le front de l'enfant, qui "enlace de toute la force de ses quatre ans. Elle l'embrasse, attendrie, tandis qu'il bégaye suppliant :

— Mémé ! Mémé ! reviens, bonne mémé, je t'aime tant !

Sans pouvoir parler, la grand'mère couvre les joues de baisers avides.

La jeune femme impatiente a fait un signe. La voiture s'ébranle. L'enfant en pleurs lui envoie des caresses du bout de ses doigts roses, et quand elle disparaît dans le vide du portail béant, il jette un cri aigu :

— Mémé ! Mémé !

Mais rien ne lui répond que le cri triste des courlis, traînant sur la berge de l'étang le regret du flot bleu des grèves.

Jacques est rentré dans le salon, que le crépuscule d'octobre assombrit peu à peu. Il songe immobile, le cœur étreint d'un repentir sourd qui grandit. Quand sa jeune femme revient d'endormir l'enfant là-haut dans sa chambre de la tourelle, il lui prend les mains, et d'une voix que l'émotion étouffe :

— Simone, dit-il, nous venons de commettre une mauvaise action.

— Non, mon ami, répond la jeune femme affectant un ton enjoué; nous venons simplement de résoudre une situation pénible. Ta mère nous avait donné la Garaye par contrat de mariage. Je te prends à témoin qu'il n'y paraissait guère. Elle nous tenait en lisière. La vie devenait insupportable. Elle a fini par le comprendre. Je lui en sais gré. Dans sa petite maison de Plesguen elle vivra tranquille, maîtresse chez elle et nous chez nous. Ce n'est pas une séparation, d'ailleurs. Nous voisinerons. J'aime bien ma belle-mère, au fond. Nous irons la voir de temps à autre. Elle nous rendra nos visites.

— Oh ! non, Simone, murmure Jacques.

Et l'écho de ses paroles meurt lentement dans la pénombre.

Non ! Il dit vrai, ce fils irrésolu qui peut aimer encore mais qui ne sait plus vouloir. Quand les enfants chassent leur mère de la maison où elle les a bercés, elle n'y peut revenir en visiteuse. Les mères ne vont pas quêter l'affection. Elles en ont trop dans le cœur. Et celle qui s'en va plus qu'aucune autre est tendre, car elle est veuve, vieille et grand'mère.

Aussi, quand elle a fait arrêter la voiture en haut de l'avenue de sapins pour voir une dernière fois sa Garaye tant aimée, reflétant sur les eaux de l'étang voilé de feuilles mortes sa façade grise ensanglantée de vignes vierges, ses yeux caves et rougis l'ont embrassée d'un regard angoissé par la douleur de l'adieu. Un frisson l'a glacée tout entière. Elle s'est rejetée au fond de la berline et s'abandonne, à bout de forces, au cahotement du véhicule gémissant sur ses ressorts. A mesure qu'elle s'éloigne, il lui semble que son cœur se déchire, et sous le coup de la douleur, le passé assoupi se réveille. Une vision intense et cruelle ressuscite les trente années vécues sous ce toit disparu.

C'est elle qui descend, jeune épousée, au bras de son mari, au seuil de la Garaye fraîche et fleurie alors, à son printemps. Une année de bonheur s'écoule; un enfant la couronne: le petit Jacques qu'elle a tant chéri, qu'elle aime encore malgré tout. Puis une tombe s'ouvre auprès de ce berceau; M. de la Garaye lui est enlevé en pleine jeunesse. Elle le pleure en élevant son fils. Le temps passe. Jacques prend avec les années la ressemblance de son père: nature simple et bonne comme la sienne, mais si faible ! Elle doit veiller sur lui, prévoir pour lui, vivre deux fois. Tout repose sur elle: sa santé, sa fortune, son bonheur. Elle en fait un beau garçon, assez riche pour choisir la femme qu'il lui plaira d'aimer. Il s'éprend d'une jolie fille qui, n'ayant pas de château, rêve d'en habiter un. Pour permettre à Jacques de suivre le penchant de son cœur, elle lui abandonne tout ce qu'elle possède: la Garaye même que ses longs efforts ont rendue la plus belle résidence du pays. Elle se dépouille de tous ses droits, sans hésiter, sans réfléchir qu'un jour entre elle et lui se glissera l'étrangère. Et cette étrangère vient, lui prend peu à peu la confiance et l'amour de son enfant, lui dispute l'autorité due à son âge et à son expérience, lui mesure même les caresses de son petit-fils ! A elle qui s'est dévouée toute sa vie, qui s'est donnée tout entière, on lui retire tout, on la délaisse, on l'offense jusqu'à lui insinuer un jour qu'elle est de trop sous ce toit qu'elle a fait si joli et si doux !

Ah ! la pauvre vieille mère ! Ce jour-là, tout ce qui la rattachait à la vie s'est brisé. Mais elle a caché sa douleur jusqu'à ce que le sacrifice se consomme. Maintenant qu'elle s'en va de la maison bénie où ses derniers jours devaient finir paisibles, où elle espérait mourir les yeux fermés par une caresse d'enfant, maintenant qu'elle se trouve seule, accablée sous le poids de la vieillesse et de la désillusion, des entrailles de son être ce cri monte comme la voix même du désespoir :

— Oh ! mon ami, pourquoi t'ai-je survécu !

Puis, au fond de son cœur en détresse, une image blonde d'enfant se lève souriante et céleste; elle éclate en sanglots :

— Pauvre petit ! s'écrie-t-elle, pauvre petit, sauront-ils t'aimer comme moi !

Et dans cette plainte que ses lèvres répètent comme une litanie douloureuse, l'amertume de son chagrin s'exhale tant qu'enfin épuisée, elle s'endort au branle de la berline qui l'emporte à travers la nuit d'automne.

II

L'hiver est accouru soufflant ses bises glaciales parmi les bois de la Garaye et jusqu'autour de la maisin morose et refroidie.

Dans les premiers temps qui suivirent le départ de sa belle-mère, Simone a voulu jouir de la liberté enfin conquise, exercer le gouvernement si longtemps convoité. Mais, embarrassée par le muet reproche des seviteurs et rebutée par les détails d'un intérieur qu'en sa vie frivole de jolie patricienne elle n'avait jamais appris à conduire, elle s'est vite lassée de son indépendance. Elle laisse flotter les rênes et le ménage marche à vau-l'eau d'un reste d'impulsion donnée par celle qui l'a quitté. Jacques promène son malaise et ses regrets en de longues chasses solitaires, et le soir, quand il se retrouve dans le salon auprès de sa jeune femme, il ne sait que dire si ce n'est s'informer de la santé du petit Emmanuel, qui ne rit plus jamais et devient languissant. Aux questions de son mari, Simone répond évasivement :

— Les dents, sans doute !...

Mais elle-même ne croit point à ses paroles, car un jour elle a vu le petit grimpé sur une chaise, pleurer en embrassant le portrait de grand'mère, qu'il a bien fallu laisser là sur son chevalet, à cause du monde. Et la conversation tombe comme par peur d'un fantôme qui est là toujours entre eux. Les tisons de la grande cheminée fleurdelisée jettent des flammèches mélancoliques et dehors la plainte du vent se mêle au gémissement des courlis.

Ce soir de Noël, Simone et Jacques sont accoudés au berceau d'Emmanuel plus pâle que de coutume. La jeune femme s'efforce de l'amuser, lui parle du petit Jésus qui va descendre par la cheminée pour remplir de jolis cadeaux les souliers roses qu'elle vient d'y mettre.

L'enfant ne s'égaye point.

— S'il t'apportait un beau polichinelle, serais-tu content ? demande la mère.

Emmanuel secoue la tête.

— Aimerais-tu mieux un tambour ?

Le petit garçon ne répond rien; ses yeux bleus deviennent humides.

— Des bonbons, je parie, des pralines, n'est-ce pas ?

— Non, non, pas cela, soupire à grand'peine le bébé.

— Eh bien, quoi, mon chéri, que vas-tu lui demander ?

Alors l'enfant attire sur son cœur la tête brune de sa maman, et cherchant son oreille cachée sous les bandeaux :

— Que mémé nous revienne, murmure-t-il en sanglotant.

Jacques et Simone se regardent confus, avec les larmes.

— J'irai la chercher demain, dit enfin Jacques d'une voix émue.

— Oui, mon chéri, assure Simone en embrassant le petit, qui s'endort bientôt, confiant dans cette promesse.

Quand le sommeil l'a tout à fait consolé, ses parents sortent de sa chambre où ne reste que la veilleuse mystérieuse et douce comme une lampe d'autel. Le silence enveloppe la Garaye dans ses voiles. Les heures passent.

A l'entour c'est la nuit brumeuse. A travers le jardin du château, une ombre s'approche furtive. Elle marche vers la lueur filtrant à la fenêtre de la tourelle comme un regard d'étoile aux cils d'or.

(Suite page 34)

Pour Chasser le Spleen

LE GENDRE RÊVÉ

Par FLORIAN-PARMENTIER

I

Dans la salle à manger, après déjeuner.

La Mère Tatillon. — ...Mon cher ami, vous êtes ridicule...

Le Père Tatillon. — Ridicule ? parce que je veux que mon futur gendre ait du respect pour son beau-père ?

La Mère Tatillon. — Non, ridicule, parce que vous avez des manies baroques, parce que vous êtes d'une minutie comique, parce que vous imposez à tous ceux qui vous approchent la torture de l'inquisition ! De tous les jeunes gens qui nous ont demandé la main de notre fille, il n'en est pas un dont vous n'ayez lassé la patience... D'ailleurs, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous mêlez de vouloir marier notre Clémentine ? C'est moi, sa mère, que cela regarde. Vous feriez mieux de vendre vos machines à coudre !

Le Père Tatillon. — Ah ! ma femme, je vous ferai remarquer que vous passez singulièrement les bornes d'une discussion courtoise ! Et je me demande de quel droit vous voudriez usurper mes prérogatives de chef de famille ?... Quant à mes machines à coudre c'est grâce à elles que vous êtes Madame Tatillon, gros comme le bras. Et puis, si je devais vous attendre pour faire marcher mon commerce !...

La Mère Tatillon. — C'est bon. Je vous dis, moi, que jamais vous ne trouverez un prétendant qui ne vous rie au nez avant un quart d'heure d'entretien !

Le Père Tatillon. — Ah ! diantre ! c'est ce que nous verrons !... J'aimerais mieux ne jamais marier ma fille que me laisser railler par un jeune freluquet, pour sûr !

La Mère Tatillon. — Ça, par exemple, c'est du bel égoïsme !

Le Père Tatillon. — Mais non, ce n'est pas de l'égoïsme ! Si je laisse Clémentine épouser un malotru qui se permette de bafouer son beau-père avant les fiançailles, qu'est-ce que ce sera au bout d'un mois de mariage ? Tu n'y songes pas ? Mais cet animal battra sa femme !

La Mère Tatillon. — Non, mais là, sérieusement, tu ne crois pas, j'espère, qu'il soit besoin d'être un démon pour s'impatienter de tes fantaisies ? Un ange, mon cher ami, un ange, tu le ferais devenir enragé, quand tu t'y mets ! Ainsi, ce pauvre Marcel...

Le Père Tatillon. — Encore ton Marcel ?... Ah ! parlons-en. Le bel oiseau !...

La Mère Tatillon. — Parfaitement, Marcel. Marcel, qui plaisait tant à notre Clémentine, je ne sais ce que tu n'as pas imaginé pour le mettre à bout. Tu as commencé par lui demander si. avant de mourir, son bisaïeul ne s'était jamais enrhumé du cerveau !...

Le Père Tatillon. — C'était façon de tâter le terrain, pour arriver à savoir s'il n'y avait pas eu de tuberculeux dans sa famille. Tu ne sais pas, toi, que c'est héréditaire, ces machins-là? Nous serions propres, hein ! si nous allions marier notre fille à un poitrinaire ?

La Mère Tatillon. — Marcel avait bien l'air d'un poitrinaire !

Le Père Tatillon. — Estce que "l'air" est pour quelque chose là-dedans ! Tu ne te doutes pas que les mines les plus épanouies sont parfois les plus hypothéquées ? Ah ! les femmes ! les femmes ! est-ce que ça sait ?...

La Mère Tatillon. — Et puis, tu lui as encore demandé...

Le Père Tatillon (*se fâchant*). — Ah ! tu sais, laisse-moi tranquille ! Je n'ai pas le temps d'écouter toutes ces sornettes. (*Dépliant son journal*). Je n'ai même pu encore lire mon journal, aujourd'hui.

La Mère Tatillon. — C'est cela ! De cette façon, tu auras encore raison.

Le Père Tatillon. — Il n'y a pas de façon qui tienne; j'ai toujours raison, moi. D'abord, en voilà assez... (*Il parcourt le journal en bredouillant les titres entre ses dents*): "La nouvelle loi militaire... bbeû, bbeû... Prochaines négociations... Replâtrage ministériel... bbeû, bbeû, bbeû... Drame de la jalousie... Dernière heure. Théâtres... bbeû, bbeû..." (*Haut.*) Voyons les "Petites annonces", c'est quelquefois intéressant. (*Il parcourt.*) "Offres d'emploi... Locations... Achats et ventes... Fonds de commerce..." (*Haut.*) Ah ! précisément voici les "Mariages".

La Mère Tatillon — Encore une de tes manies ! A-t-on jamais vu marier ses enfants d'après des "canards" de journaux.

Le Père Tatillon. — Justement ! Personne n'y croit à ces prétendus "canards", et peu de gens en font leur profit. Voilà pourquoi il y a là des occasions superbes, entendez-vous, Madame Tatillon: des gens fortunés mais sans relations, des orphelins, des timides, est-ce que je sais, moi ! Voyons. (*Il lit.*) "Jeune fille, 25 ans, meilleur monde..." Ça, ça m'est égal... "Jeune femme, bien sous tous rapports..." Ça aussi... Ah ! "Jeune homme, 29 ans, très distingué, brillante éducation, situation sérieuse, grosse fortune personnelle, épouserait fille d'industriels ou commerçants, à la seule condition qu'elle fût jolie." Sapristi ! voilà qui ferait fameusement notre affaire... Jolie... jolie... Sûr qu'elle l'est, ma Clémentine... Et même on aurait peine à en trouver deux comme ça dans l'arrondissement, pas vrai, la mère ?

La Mère Tatillon. — Ah ! pour une fois, Tatillon, tu parles d'or.

Le Père Tatillon (*relisant l'annonce*). — ...29 ans, très distingué, brillante éducation... En voilà un qui aurait assez de savoir-vivre pour ne pas ridiculiser son beau-père, au moins. (*Repliant soigneusement le journal.*) Décidément, voilà ce qu'il me faut; ce sera le gendre rêvé. Je vais l'inviter à déjeuner... par télégramme !

La Mère Tatillon (*ahurie*). — Tu es fou...

Le Père Tatillon. — Si, si, je vais lui télégraphier !

(*Il sort précipitamment. La Mère Tatillon le regarde partir en jetant les bras au ciel.*)

II

Le lendemain matin, vers onze heures, dans le petit salon.

Le Père Tatillon. — (*Se frottant les mains.*) Ah ! Je suis impatient de savoir quelle tête il a mon invité... J'ai le pressentiment qu'il sera tout à fait le gendre de mes rêves.

La Bonne (*entrant*). — C'est un Monsieur qui demande à parler à Monsieur.

Le Père Tatillon. — Est-il très... très comme il faut ?

La Bonne. — Oh ! oui, Monsieur, c'est un monsieur tout ce qu'il y a de chic !

Le Père Tatillon (*à part*). — C'est lui! (*A la bonne*). Faites entrer.

(*La bonne sort et, un instant après, introduit un monsieur en smoking sous le pardessus demi-saison.*)

Le Père Tatillon (*s'avançant*). — Oh ! Monsieur, croyez que je suis ravi... (*A part.*) Rudement bien, ce jeune homme! (*Haut.*) Et... vous avez reçu mon petit mot ?

Le Monsieur (*un peu interloqué*), — ...En effet, j'ai reçu votre catalogue.

Le Père Tatillon (*à part.*) — Mon catalogue ?... Il veut dire mon télégramme... c'est l'émotion.

Le Monsieur. — Monsieur, vous pensez bien que ce n'est pas pour moi que je viens...

Le Père Tatillon (*désappointé*). — Ah! ce n'est pas vous qui êtes...

Le Monsieur. — Si, c'est moi qui suis le client. (*Mouvement du Père Tatillon.*) Mais je voulais dire... Au fait, monsieur, ces préliminaires sont bien superflus.

Le Père Tatillon (*à part*). — Oui, je m'en doutais: c'est une manoeuvre... Il est très intelligent, mon futur gendre.

Le Monsieur. — Enfin, monsieur, je désirerais une "Béatrice" tout à fait jolie.

Le Père Tatillon. — Pardon, monsieur, le nom que nous lui avons donné est Clémentine.

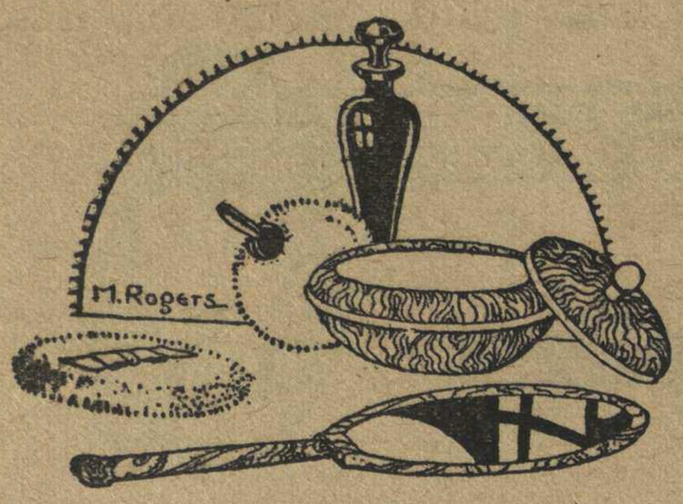
Le Monsieur. — Clémentine ? (*A part*). Je me trompe sans doute de fabricant. (*Haut.*) Et... elle est aussi bonne que l'autre ?

Le Père Tatillon. — Evidemment, puisque c'est la même !

Le Monsieur. — Vous savez, je désirerais surtout que le maniement en fut très facile.

Le Père Tatillon. — Oh ! monsieur, c'est la douceur même. Et soumise !

(à suivre page 34)



La femme devant le miroir

Secrets et recettes de beauté

SOYONS BELLES !

Le démaquillage

Voilà un important chapitre ! Se maquiller est bien; se démaquiller est mieux, si je puis m'exprimer ainsi. Car de la manière de se démaquiller dépend la conservation de la beauté.

Se mettre de la poudre, du rouge, du noir, du bleu, du vert, de l'ocre, du grisé, jouer adroitement de la palette précieuse des coquettes n'est point malsain en soi, si l'on choisit naturellement de bons produits qui aient fait leurs preuves, mais il faut que l'épiderme se repose, que la peau respire.

Ce repos se produit la nuit.

Il est donc nécessaire, chaque soir, de procéder à la toilette du visage. Les femmes qui se couchent sans s'être nettoyé le visage vieilliront plus vite que les autres parce que la nuit, elles demeurent pores bouchés, d'où congestion des glandes, mauvaise circulation, anémie des tissus.

Les gens de théâtre se démaquillent soigneusement avant de quitter leur loge; du moins ils devraient le faire. Ceux qui omettent ce devoir ont grand tort. Mais il y en a peu, parce que tous ont le sage souci de leur jeunesse et de leurs charmes. Tout visage maquillé, fardé, a besoin d'être mis au net pour la nuit. Les acteurs pour se démaquiller rapidement et bien emploient la vaseline, procédé simple. Les corps, gras, en effet, enlèvent admirablement le fard, mais cette opération seule ne serait pas suffisante: les pores demeureraient en effet obstrués par le corps gras.

Le lavage du visage à l'eau d'une bonne tiédeur, avec un excellent savon, réussira à beaucoup. Il est, pourtant, des personnes qui ne supportent pas le savon; qu'elles se lotionnent donc le visage à l'eau tiède où elles auront fait fondre une cuillerée de bicarbonate de soude par litre d'eau.

D'autres se trouveront mieux d'une lotion à l'eau de Cologne allongée d'eau ou de lait, ou même d'eau de Cologne pure, si elles n'ont pas la peau trop sensible, et surtout, si l'alcool n'est pas trop généreux en degrés.

Il existe dans le commerce de la parfumerie des lotions spéciales pour le nettoyage du visage le soir, des crèmes de démaquillage, rien ne coûte d'essayer et d'adopter si le traitement réussit.

L'huile de vaseline démaquille admirablement mais graisse beaucoup. Les peaux trop sèches gagneraient à être nettoyées avec ce produit. On peut le mêler à de l'eau de Cologne ou à de la bonne eau-de-vie blanche. L'esprit-de-vin rectifié est aussi un excellent nettoyant.

Certains laits également tout préparés réussissent à nombre de femmes qui les ont choisis, chacune est à même de juger ce qui lui sied et ce qui lui réussit, le visage qui est toujours d'une extrême sensibilité donne vite les preuves de son bien et de son mal.

Psyché.

MESDAMES et MESDEMOISELLES

Nouvelle découverte infaillible pour engraisser, développer et raffermir les chairs sans danger. Envoyez timbre de 2 sous pour renseignements.

Cie ELLEMAM EGYPTIENNE
Boîte Postale "D", Station "N", Montréal.

LA CULTURE PHYSIQUE ET LA FEMME

POUR MAIGRIR

Il s'agit ici, non réellement de maigrir mais de ne pas engraisser, et de se maintenir telle que l'on est, ce qui représente déjà un succès sur l'ennemi ! Le mouvement de culture physique que je vais vous indiquer fera cependant diminuer les personnes adipeuses si elles l'accomplissent, dans certaines conditions, par exemple, couvertes d'un épais vêtement de laine: un pull-over, qui provoquera une légère sudation.

Ce mouvement donne aux muscles l'excitation qui leur manque dans la vie de tous les jours et cela, à cause de l'exercice restreint demandé souvent par la profession.

Les amateurs de la danse moderne auront le plaisir d'y trouver une ressemblance avec le charleston, peut-être !

La position de départ demande le corps droit, jambes et bras écartés.

Au premier mouvement croiser bras et jambes d'ensemble, un petit saut est nécessaire sur place pour croiser les jambes.

Au second mouvement croiser les jambes et les bras dans le sens contraire.

Faire sans discontinuer croisements et sauts, sur place, nécessaires, une dizaine de fois. Un temps d'arrêt, quelques mouvements respiratoires.

Recommencer d'abord deux, puis trois, puis quatre fois, ces séries afin d'arriver à quarante au total, pour chaque jour.

Ne pas omettre les mouvements respiratoires entre chaque série et à la fin.

L'exercice doit être accompli sans précipitation.

Diane.

POUR VOUS CHAUFFER A BON MARCHE. Bois franc, croûtes, et tout autre bois de chauffage à des prix très bas. Livraison rapide. Appelez BELAIR 9418.

M. GENDRON, 31 rue Pronovaux, Montréal.

LES CONTES TENDRES

MARÂTRE!

par Paul JUNKA

A Julien Berr de Turique.

I

EN sortant du palais, André Vallery, le célèbre avocat, consulta sa montre.

— Deux heures seulement ! s'exclama-t-il avec un mouvement joyeux; j'ai le temps d'aller à Yerres !

L'affaire qu'il plaidait ayant été appelée au début de l'audience, il se trouvait libre tout l'après-midi. Prompt comme un écolier ne vacances, il sauta dans un fiacre et se fit conduire à la gare de Lyon, où il prit le train pour Montgeron. Là, tenté par la beauté de ce clair jour d'été, il résolut de faire à pied le reste du chemin, au lieu de s'enfermer en compagnie de dix autres voyageurs dans le lourd omnibus qui traverse Yerres au trot paisible de ses vieux chevaux noirs.

Allègrement, il s'engagea sur la route large, bordée d'arbres majestueux qui la couvraient d'ombre; de chaque côté s'étendaient des prairies coupées de bouquets de bois et d'eaux vives où de belles vaches brunes et blanches ruminaient doucement en regardant les rares passants de leurs gros yeux toujours étonnés.

C'était un paysage d'une fraîcheur éclatante et d'un calme profond qui reposait l'âme en même temps que les yeux. On se fût cru là bien loin de Paris et de son tumulte d'océan. Une délicieuse impression de paix et de quiétude descendit au cœur du grand avocat. Il pressa le pas, oublieux de ses fatigues, de ses soucis professionnels, se disant que, dans ce cadre fait à souhait pour la douceur d'un rêve, il vivrait bientôt les meilleures journées de sa vie, — l'incomparable félicité que goûte l'homme à réaliser, aux approches de la maturité, le songe d'amour de sa jeunesse.

Un peu plus haut, de longs murs surmontés de plantes retombantes et de frondaisons touffues annonçaient d'importantes propriétés; au delà des grilles, on apercevait des massifs, des allées sablées, d'immenses pelouses fleuries qui montraient au passage de merveilleuses broderies diaprées.

André Vallery s'arrêta devant une de ces propriétés dont la muraille portait près de l'entrée, sur une modeste plaque d'émail bleu, cette indication:

Les Tilleuls

Il sonna vivement, en habitué pressé de se retrouver dans cet Eden; un jardinier vint ouvrir, et, en même temps, une jeune femme, que le bruit de la sonnette avait avertie, sortit avec empressement d'un bosquet.

Elle était grande et svelte, avec une épaisse chevelure noire lustrée et un visage brun très doux, éclairé par de grands yeux de tendresse, sur lequel la trentaine et les mélancolies de l'existence avaient écrit leur passage en traces fines, qui n'altéraient point son charme.

A la vue du visiteur, elle jeta un cri de plaisir:

— Vous, mon cher ami ! J'accours, ayant reconnu votre coup de sonnette, mais je n'en crois pas mes yeux ! Qu'est-ce qui me vaut cette agréable surprise ?...

Evidemment heureuse, elle lui tendait les deux mains, d'un geste adorable de confiance et d'affection; il les prit et les serra longuement, expliquant avec un tendre sourire:

— L'affaire que je devais plaider est venue au début de l'audience; c'est ce qui me rend la liberté, ma chère Adrienne ! Alors, bien vite, j'ai sauté dans un train pour passer cet après-midi près de vous. Rien ne m'empêchait de m'accorder cette joie. En outre, j'ai pensé, fort égoïstement, que je puiserais à vos côtés le courage nécessaire à certaine communication que nous ne pouvons vraiment différer davantage. Ce soir même, j'avertirai ma fille de notre prochain mariage...

Elle était grande et svelte.

La physionomie expressive d'Adrienne Nangis s'était assombrie; elle soupira sans répondre.

— Venez, dit-elle seulement.

Elle avait glissé son bras sous celui de son ami et l'emmenait vers un couvert des arbres qui avaient donné leur nom à la propriété. Des fauteuils de jardin disséminés autour d'une table disaient que cet endroit tranquille était un séjour préféré. Les deux fiancés s'assirent l'un près de l'autre, rapprochés encore par la communauté d'un souci qu'ils ne s'avouaient pas dans toute sa cuisante intensité.

Devant eux, une pelouse descendait en pente douce jusqu'à l'Yerres, qui semblait un long ruban de métal frissonnant entre ses berges vertes étoilées de fleurettes; amarré dans son garage au bas de la pente, une jolie barque se balançait mollement, pendant qu'une brise embaumée faisait bruire les feuillages.

L'heure, exquise, invitait ces deux êtres qui s'étaient choisis, à se laisser aller à la douceur de vivre et à celle d'aimer. Mais une même pensée les possédait.

— Ainsi, reprit Adrienne d'une voix mal assurée, vous redoutez une scène pénible ?...

Il hocha la tête:

— J'en ai peur... C'est probable...

Elle s'agita un peu nerveusement:

— Ah ! si la pauvre petite se rendait compte qu'elle m'est déjà chère parce qu'elle est vôtre... que je ferais tout au monde pour lui donner du bonheur !

— J'espère bien qu'elle s'en rendra compte plus tard, assura l'avocat, qui se mit d'instinct à plaider la cause de sa fille. Mais comprenez, mon amie, que, pour le moment, d'autres considérations primeront celles-là chez elle. Edmée avait deux ans à peine quand sa mère mourut. Elle en a près de dix-sept aujourd'hui; pendant ces quinze années, elle ne m'a pas quitté; elle m'a constamment vu occupé d'elle, de son éducation, de ses petits chagrins et de ses petites joies. Elle n'a jamais été en pension; depuis l'enfance, tout en recevant les leçons de ses professeurs, elle a joué à la maîtresse de maison. Elle va donc se trouver dépossédée à la fois et de l'autorité domestique qu'elle exerce avec une naïve fierté, et de ce droit d'affection unique qu'elle croit avoir sur moi. Soyez persuadée qu'elle éprouvera une surprise douloureuse et souffrira beaucoup en découvrant qu'elle ne me suffit pas, que j'ai arrangé ma vie en dehors d'elle. Car s'il est certain que les parents ne comprennent pas toujours les besoins moraux de leurs enfants, il est non moins certain que les enfants n'admettent point que les parents puissent songer à eux-mêmes. Je suis le bien, je suis la chose d'Edmée.

— Et je vais lui apparaître comme une vulgaire voleuse ! jeta Adrienne avec un triste sourire.

— Non, mon amie, dit-il d'un ton de pénétrante tendresse, mais vous allez lui apprendre que tout ne s'arrange pas comme nous l'avions ordonné dans notre volonté ingrate, et elle sera malheureuse ainsi qu'on l'est toujours en subissant les premiers et cruels enseignements de la vie...

— Ah ! non, murmura Adrienne rêveuse, tout ne s'arrange pas comme nous l'avions ordonné !...

Et tous deux restèrent un instant silencieux, à regarder dans le passé.

II

Ils se souvenaient.

Lui évoquait sa jeunesse laborieuse d'étudiant pauvre, ses luttes, ses déboires, les heures d'indicible découragement qui marquent presque toujours les débuts du jeune avocat, immobilisé dans l'attente du client si rare, de la belle cause devant enfin le mettre en lumière. Puis, il se rappelait le mariage, contracté au premier sourire du succès avec une créature

jolie et fine, de laquelle il avait espéré cette douceur de vie intime que tout homme a le droit de souhaiter en fondant un foyer.

Au lieu de cela, cette exquise Emmeline, douée de la grâce qui charme, de l'esprit qui éblouit, de l'âme délicate qui sait répandre du bonheur, ne lui avait dispensé qu'agitation et inquiétude, tant les nerfs chez elle dominaient l'intelligence et le cœur.

Elle était morte après trois ans de mariage et de scènes douloureuses presque chaque jour renouvelées, laissant à son mari une adorable petite fille, Edmée, qui avait hérité de la beauté maternelle, mais aussi, hélas ! de sa complexion morale, de cette sensibilité maladive qui stérilise les meilleures qualités.

Pour que la petite créature à ce point vibrante n'eût pas à souffrir d'une direction étrangère, le père, quoique très jeune, ne s'était pas remarié, afin de se consacrer mieux à elle; mais, aujourd'hui qu'Edmée atteignait l'âge de femme, il se considérait comme libéré de toute obligation aussi étroite à son égard et songeait à refaire sa vie avant que n'arrivât sa vieillesse.

Il se disait que les enfants devenus grands s'envolent hors du nid, et qu'alors après s'être tant dévoués, les parents restent seuls !

La destinée, pour cette fois clémente, avait permis qu'il rencontrât cette bonne et parfaite Adrienne de qui la douceur, l'esprit élevé, la compréhension subtile et tendre constituaient son rêve vivant; c'était le bonheur, — mais le bonheur subordonné au caprice d'une fillette intolérante et absolue...

De son côté, Adrienne revoyait sa jeunesse. Combien elle lui avait été lourde et triste, cette époque unique dans l'existence de chaque créature humaine ! Condamnée à toutes les privations secrètes de la médiocrité, rivée au chevet de parents âgés et malades qui ne concevaient pas son abnégation de tous les instants, elle n'avait pas connu, elle, les mirages d'espérance, les joies naïves, les délicieux petits romans dont s'enchantent les autres jeunes filles. Comme celles-ci, pourtant, elle rêvait d'amour et de mariage; elle eût souhaité, par les radieux après-midi de printemps ou les douces soirées d'été, s'en aller la main dans la main d'un fiancé qui eût formé avec elle de simples projets d'avenir. Mais personne ne la demandait parce qu'elle était pauvre, et les belles années s'enfuyaient à tire d'aile, en oiseaux éphémères qui apparaissent, s'envolent, et qu'on ne revoit plus.

Puis, l'héritage considérable d'un parent éloigné était venu réparer un peu tard ces silencieuses tristesses.

Avertie par la laçon du passé, Adrienne avait énergiquement décliné toutes les propositions de mariage qui affluèrent alors; et elle comptait finir solitairement sa vie dans cette superbe propriété d'Yerres, où elle s'était retirée.

Le destin en avait décidé autrement. Le hasard d'un procès relatif à la succession de son parent lui donna pour avocat André Vallery. Il ne fallut pas longtemps à ces deux êtres d'élite pour se comprendre et s'apprécier; irrésistiblement, ils se choisirent, appelés l'un vers l'autre par cette sympathie très noble, basée sur des considérations toutes morales, dont on n'est capable qu'à un certain âge de l'âme.

Hélas ! pourquoi fallait-il que cette félicité si précieuse et si rare fût dans la main ignorante d'une enfant ?

Ainsi, les deux fiancés arrivaient sans se le dire à la même conclusion.

La première, Adrienne releva la tête:

— Enfin, demanda-t-elle comme pour résumer sa méditation intime, quelles que soient les difficultés que nous aurons à traverser, vous me soutiendrez, vous m'aimerez, André ?

Il la regarda, attendri.

— Si je vous aimerai, chérie ! murmura-t-il très bas; mais je vous chérirai d'autant plus qu'il vous faudra, — je le crains tant ! — donner à ma pauvre chère enfant beaucoup de votre cœur sans rien recevoir en retour !...

— Alors, acheva-t-elle avec un radieux sourire, je serai forte !

Il lui serra la main en un élan de gratitude infinie, et tous deux se turent de nouveau, regardant le jour décliner lentement sur la petite rivière au murmure berceur.

III

Edmée Vallery attendait son père pour dîner en jetant un dernier coup d'œil à la table, dont le couvert luxueux témoignait d'un goût puéril et raffiné de très jeune maîtresse de maison. Le célèbre avocat était en retard et sa fille commençait à s'impatienter, en vraie petite reine de qui les moindres habitudes sont scrupuleusement respectées, lorsque, au coup de huit heures, M. Vallery parut enfin.

— Tu n'étais pas inquiète, mignonne ? s'informa-t-il en embrassant la jeune fille qui le considérait d'un air de reproche.

— Je ne savais que penser ! répondit-elle; vous êtes si exact, d'ordinaire !

Elle continuait d'examiner la physionomie paternelle qui lui était connue jusqu'en ses expressions les plus fugaces; y découvrant la trace d'une absorbante préoccupation, elle ajouta, caressante:

— Qu'est-ce que vous avez, petit père?... Ça a donc mal marché au Palais aujourd'hui ?

— Mais non ! mais non ! fit-il avec distraction; j'ai gagné mon procès !

— Comme toujours ! remarqua-t-elle gentiment.

Cette petite flatterie filiale passa inaperçue; d'un accent dénotant une importante communication, M. Vallery annonça:

— J'ai à te parler, Edmée; tu viendras dans mon cabinet après le dîner...

Les fins sourcils de la jeune fille se rapprochèrent; elle ne répondit pas.

Le repas fut contraint et presque silencieux.

Edmée gardait les yeux obstinément baissés sur son assiette, et, de temps à autre, le père regardait à la dérobée, avec une pitié navrée, cette enfant délicate et blonde, vivante image de la morte, à laquelle il allait porter un coup redoutable pour son organisme frêle.

Quand M. Vallery se leva, la jeune fille le suivit sans mot dire, et, dans le cabinet de l'avocat, bien qu'il l'eût invitée en plaisantant à prendre le grand fauteuil réservé aux clients, elle se tint debout devant lui, les mains crispées et les traits tirés d'angoisse.

— Mon enfant, dit-il, je vois que tu pressens ce que je dois t'apprendre... Je compte donc que tu seras raisonnable... Oui, Edmée, je vais me remarier...

Elle était devenue mortellement pâle; pourtant, elle ne bougea point et aucune protestation ne sortit de ses lèvres tremblantes.

— Tu n'as, d'ailleurs, poursuivit M. Vallery, qu'à te réjouir de cette détermination. Celle que j'ai choisie veut être pour toi la plus tendre des amies. Du reste, tu la connais: c'est Mlle Nangis...

Edmée releva le front; ses yeux étincelaient:

— Cette intrigante ! cria-t-elle. Je l'aurais parié !

A son tour, le grand avocat avait pâli:

— Je te défends, dit-il d'un accent d'inexprimable autorité, de t'exprimer en ces termes insultants sur le compte de la plus noble, de la plus désintéressée des femmes ! Mlle Nangis est beaucoup plus riche que moi, et c'est elle qui serait en droit de m'accuser de recherche cupide; mais son cœur est bien trop haut pour cela, et elle m'estime comme je l'estime. Quant à toi, tu auras à lui témoigner autant de respect qu'à moi-même, sinon, je t'en avertis, tu perdras ma confiance et mon affection !

Incapable de supporter la sévérité de ce père adoré qui lui parlait ainsi pour la première fois, la jeune fille éclata en sanglots. Il détourna la tête pour ne pas voir ses larmes. Alors, elle tendit vers lui des bras suppliants:

— Père, implora-t-elle, père, vous ne ferez pas cela !

— Je le ferai, prononça-t-il fermement, pour ton bien et pour le mien !... Tu vas, l'hiver prochain, paraître dans le monde: il te faut le patronage d'une femme, et d'une femme d'éducation supérieure dont les conseils modifieront peu à peu tes allures d'enfant gâtée... Puis, sans reproches, ma fille, il n'est que temps de penser à moi. Jusqu'ici, je me suis consacré à ton éducation, mais dans deux ou trois ans tu te marieras, et je resterai seul, comme un aïeul. Or, j'ai à peine dépassé la quarantaine. Tu dois le comprendre: ma décision est nécessaire et irrévocable.

Une intraduisible expression de douleur, de défi et d'orgueil décomposait maintenant les traits fins d'Edmée.

— Je n'en veux pas, clama-t-elle, égarée, je n'en veux pas, des conseils de cette étrangère qui a la prétention de remplacer ma mère ! Je la hais, entendez-vous ? je la hais ! Et si vous persistez à me l'imposer, je lui ferai tout le mal que je pourrai ! Pour racheter ce que je souffre en ce moment, elle ne souffrira jamais assez !

Elle sortit en courant, soulevée par un accès de fureur sauvage, et tandis qu'elle s'enfermait dans sa chambre où quelque effroyable crise de larmes allait la rouler sur son lit, M. Vallery, se rappelant la touchante prière de sa fiancée, murmura avec un long soupir:

— Ah ! Adrienne, comme il faudra vous aimer !

IV

— Vous sortez, Edmée ?

La jeune fille leva la tête et aperçut sa belle-mère à une fenêtre du premier étage; contrariée d'être surprise dans son escapade matinale, elle répondit sèchement:

— Oui.

Sans se décourager, Adrienne reprit, souriante:

— Une petite partie de canot sur l'Yerres ?

— Oui.

— Eh bien ! bonne promenade !

— Merci.

Depuis deux ans que son père avait épousé Adrienne Nangis, c'était toujours ainsi, par monosyllabes revêches, qu'Edmée s'entretenait avec celle que, haineusement, elle surnommait "la marâtre".

Singulière marâtre, en vérité, que cette tendre Adrienne ! Sans cesse elle était occupée, avec mille ingéniosités charman-

(à suivre page 33)

PROFITONS DE NOS LOISIRS POUR NOUS INSTRUIRE UN PEU

En l'année 1846, le conclave éleva au trône pontifical Jean-Marie Mastaï-Ferreti, qui était cardinal depuis 1840.

Le nouveau pape était issu de la noblesse des Etats de l'Eglise, il avait été nommé évêque de Spolète à l'âge de trente-cinq ans. Son prédécesseur, Grégoire XVI, ayant combattu les libéraux avec l'aide de l'Autriche, Pie IX, que l'on savait hostile à l'Autriche, vit son élection accueillie dans la péninsule avec enthousiasme.

En fait, les premières mesures qu'il prit furent empreintes d'un certain libéralisme. Il rappela des exilés, libéra des prisonniers politiques, donna à Rome une municipalité et aux Etats de l'Eglise une constitution, qui prévoyait deux chambres dont une élue. Après la révolution de 1848 et l'assassinat de son ministre Rossi, il s'enfuit de Rome, où les habitants proclamèrent la République.

Pie IX, qui s'était retiré à Gaète, appela alors à son aide les puissances catholiques. Une armée française vint à bout, après un siège de deux mois, de Mazzini et Garibaldi, qui dirigeaient la résistance, et rétablit le Souverain Pontife sur son trône. Puis, afin que pareils faits ne se reproduisissent plus, le gouvernement français accepte d'entretenir dans Rome une armée d'occupation (1850).

Etant ainsi assuré de la sauvegarde de son pouvoir temporel, Pie IX s'efforça de rétablir dans tout le monde chrétien le pouvoir spirituel de la papauté. En Angleterre, en Espagne et en Hollande, il parvint à obtenir de nouveaux concordats qui reconnaissaient, avant tout, l'origine divine du pouvoir de l'Eglise.

Le 8 décembre 1854, Pie IX promulgua solennellement, dans la chapelle Sixtine, le dogme de l'Immaculée Conception. Puis il réunit une commission, à laquelle il confia le soin de rédiger un exposé général de la doctrine catholique sur le

Le Pape Pie IX

rôle de l'Eglise dans la société moderne.

En 1859, le royaume de Sardaigne, vainqueur de l'Autriche, occupa deux Etats de l'Eglise; l'Ombrie et les Marches. La petite armée pontificale commandée par le général Lamoricière, fut écrasée à Castelfidardo. Pie IX rompit avec le gouvernement du nouveau royaume d'Italie, qu'il refusa de reconnaître. Quatre ans après, comme la France venait de signer la convention de septembre 1864, par laquelle elle annonçait un prochain rappel de ses troupes, il publia le fruit des travaux de sa commission: l'encyclique "Quanta Cura" (8 décembre 1864), suivie d'un "Syllabus", condamnant, comme des erreurs, quatre-vingts propositions réunies en dix paragraphes.

Le 8 décembre 1869, il convoqua un concile œcuménique, qui, le 18 juillet 1870, publia le dogme de l'infaillibilité du pape.

Mais la guerre éclatait entre la France et l'Allemagne; le gouvernement italien en profitait pour s'emparer de Rome, que l'armée d'occupation venait d'évacuer, et le Parlement italien votait la "Loi des garanties", qui faisait du pape un souverain inviolable, ayant droit à l'indépendance de son pouvoir spirituel, à la jouissance du Vatican, de Sainte-Marie-Majeure et de Castel-Gandolfo, et recevant une donation annuelle de 3,225,000 francs.

Pie IX refusa la donation et les honneurs qui l'attendaient dans Rome. On ne le vit plus sortir du Vatican. Ce fut de là qu'il dirigea la lutte, en Allemagne et en Suisse, contre le mouvement vieux catholique dressé contre le dogme de l'infaillibilité (Kulturkampf); en Autriche, contre les lois libérales en matière d'enseignement et de mariage; en Espagne, pour don Carlos. Il mourut en 1878, après trente-deux ans de pontificat, au cours desquels il avait, selon le programme qu'il s'était tracé, rendu à la civilisation catholique une partie de la puissance qu'elle avait eue au moyen âge.

POÉSIES

Nos poètes canadiens

Le Moulin en Hiver

(Inédit)

Le ciel est triste et gris; blanche et légère mousse,
La neige a recouvert le sol dur du chemin
Sans assombrir l'azur du lac aux courbes douces.
Deux vieilles à paniers cheminent vers le moulin.

2

Et tout près de la tour, la lune pâle élève
Son croissant embrumé, par-dessus le buisson.
Sur le toit engivré, les grandes ailes rêvent,
Et le rond bâtiment s'enroule d'un balcon.

3

Plus près sur le chemin, se dresse un toit champêtre
Dont les vastes pignons s'ornent de lourds verglas.
La clôture s'affaisse, entre les rudes hêttres.
Réconfortante lueur, le carreau luit là-bas.

François LALONDE.

Fleurette Fanée

Pauvre Mère, il n'est plus l'ange au visage rose !
La Mort vient de voiler l'éclat de ses beaux yeux !
Son gazouillis s'est tû, sa paupièrre s'est close,
Son âme, vierge encor, est remontée aux Cieux !

Il est parti, joyeux, à peine à son aurore,
Laissant derrière lui la douleur et le deuil;
Dans son petit linceul il souriait encore
Au baiser maternel effleurant le cercueil !

Les oiseaux, ses amis, ont délaissé la branche
Et, dans le fond des bois, poussent des cris plaintifs... !
La libellule a fui le glaïeul, la pervenche,
Le vent, lugubrement, souffle dans les grands ifs !

Non, il n'était pas né pour la bataille humaine !
La fange aurait terni son front candide et pur;
Son coeur était trop bon, son âme trop sereine,
L'ange s'est envolé vers le beau Ciel d'azur.

Il y priera pour ceux qui l'ont aimé sur terre,
Pour ceux qu'il a laissés pleurant sur son tombeau;
Pour le foyer natal et pour sa tendre mère
Dont l'amour si profond veilla sur son berceau !

. . . . . .

Pauvre Mère, pleurez l'ange au visage rose !
La Mort vient de voiler l'éclat de ses beaux yeux !
Son gazouillis s'est tû, sa paupière s'eest close,
Son âme, vierge encor, est remontée aux Cieux ! !

Louis DUPRIEZ.

UN PEU DE TOUT

BRIC-A-BRAC

Nouvelles
Renseignements
Recettes

L'huile de foie de boeuf

Le professeur C. R. Whipe, doyen de la Faculté de Rochester (Etat de New-York), nous apprend, en effet, qu'il vient de trouver une nouvelle méthode de traitement pour l'anémie Tout pourtant semblait avoir été dit à ce sujet... dit et expérimenté, depuis l'humble beefsteak jusqu'au hachis de viande de cheval... en passant par l'huile de foie de morue et tous les quinquinas d'Amérique. La base de la nouvelle et merveilleuse cure est composée d'un extrait de foie de bœuf. D'après le rapport du professeur, quatre-vingts guérisons sur cent neuf malades traités ont été obtenues.

Qui l'emportera: l'huile de foie de morue ou l'extrait de foie de bœuf ? Parions pour ce dernier. C'est tellement nouveau !...

Le Petit Bastiais.

\+ + +

Quelle est la durée du plus long jour de l'année dans les différents pays ?

Il est indispensable, quand on parle du plus long jour de l'année, de préciser la partie du monde dont il est question.

Voici la longueur du plus long jour dans plusieurs villes :

A Stockholm, le plus long jour dure treize heures et demie.

Dans le Spitzberg, il dure trois mois et demi.

A Londres et à Brême, il dure seize heures et demie.

A Hambourg et à Dantzig, il dure dix-sept heures.

A Saint-Péterbourg et à Tobolsk (Sibérie), le plus long jour dure dix-neuf heures, et le plus court, cinq heures.

A Tornea, Finlande, le 21 juin apporte un jour qui dure presque vingt-quatre heures, et le jour de Noël ne dure pas trois heures.

A New-York, le plus long jour dure quinze heures, et à Montréal, seize heures.

A Vardac (Norvège), le plus long jour dure du 21 mai au 22 juillet, sans interruption.

\+ + +

Combien de fois on change d'ongles dans sa vie ?

Les ongles de l'homme ou de la femme se renouvellent cent quatre-vingt-six fois dans l'espace de soixante-dix ans.

Si l'on pouvait conserver précieusement l'ongle de l'index, cet ongle, au bout de soixante ans, environ, aurait plus de 6 pieds de longueur.

La lumière de l'éclair

S'est-on jamais demandé combien vaut un éclair ou combien de lampes la foudre qui tombe pourrait éclairer et pendant combien de temps ?

Deux savants brésiliens viennent de se livrer à des calculs assez concluants. Ils ont, en effet, constaté qu'un éclair de grandeur moyenne, c'est-à-dire de 30,000 ampères environ, pouvait éclairer sans interruption, pendant un jour entier, plus de 110,000 lampes.

\+ + +

Un émetteur humain

Saviez-vous que le cerveau humain émettait des ondes magnétiques ? Un savant a découvert que la longueur de ces ondes était comprise entre 4 et 100 mètres.

Avis aux amateurs qui voudront repérer le poste cervical du voisin et commettre, naturellement, les pires indiscrétions.

Mais quel danger quand on vendra couramment des décepteurs capables de déceler les pensées du voisin !

Bien que la science marche à pas de géants, il s'écoulera encore beaucoup d'années, heureusement, avant que nous n'assistions à la réalisation pratique d'une telle invention !

Le Radieux.

Robe de velours saphir sur fond de lamé argent.

Le Souci de l'Élégance

LE VELOURS

Se portera beaucoup cet hiver, il est souple, léger et ses aspects multiples en rendent le choix très difficile.

Que préférer, parmi tant d'unis et de façonnés, du velours miroir, du velours frisson aux nuances changeantes ou du velours chiffon dont la finesse le dispute à celle des crêpes ?

Il y a aussi des velours glacés de reflets d'argent, des velours épinglés ciselés, frappés des brocarrts sur fond de satin, des velours sculptés en relief sur la transparence de la mousseline ou du crêpe Georgette, splendeurs qui conviennent aux toilettes du soir et aux toilettes de cérémonie; on mélange volontiers lainage et velours, mousseline et velours et sur une tunique de velours, nous verrons volontiers tous les volants, toutes les fronces, tous les godets qui nous plaisent, posés en garnitures sans que l'ensemble se trouve alourdi.

LES DENTELLES

Sont très employées, elles font d'adorables tuniques, des godets rapportés, des robes entières même. Quant aux teintes, c''est toujours le violet, le bois de rose, toute la gamme des verts, les kakis, les tons dorés.

Robe en satin turquoise. Broderie argent.

CINÉMA

Dernières Nouvelles des Studios

Savez-vous ce que font vos artistes favoris actuelllement ?

John Barrymore tourne "Tempest" aux studios United Artists, Warner Baxter tourne "Ramona" aux studios Tec-Art, Noah Beery tourne "Louisiana" aux studios First National, Wallace Beery tourne "The Big Game Hunt" aux studios Paramount, Eleanor Boardman tourne "The Crowd" aux studios Metro-Goldwyn, Clara Bow tourne "Get Your Man" aux studios Paramount Famous Lasky, Louise Brooks tourne "Tillie's Punctured Romance" aux studios Paramount Famous Lasky. Mary Carr tourne "Jesse James" aux studios Famous Players Lasky.

Lon Chaney tourne "The Big City" aux studios Metro-Goldwyn, Ronald Colman tourne "The Flower of Spain" aux studios Samuel Goldwyn, Ricardo Cortez tourne "The Private Life of Helen of Troy" aux studios First National, Dolores Costello tourne "The Glorious Betsty" aux studios Warner Bros, Viola Dana tourne "Lure of the Night Club" aux studios F.B.O., Babe Daniels tourne "Wooden Dollars" aux studios Paramount Famous Players Lasky. Dolores del Rio tourne "Ramona" aux studios Tec-Art, Roy D'Arcy tourne "Loves of Louis" aux studios Metro-Goldwyn, Billie Dove tourne "Louisiana" aux studios First National, Pauline Caron tourne "The College Hero" aux studios Columbia Pictures, John Gilbert tourne "Man, Woman and Sin" aux studios Metro-Goldwyn. Lillian Gish tourne "The Enemy" aux studios Metro-Goldwyn. Jetta Goudal tourne "The Forbidden Woman" aux studios Cecil B. De Mille. Gilda Gray tourne "The Devil Dancer" aux studios Samuel Goldwyn. William Haines tourne "West Point" aux studios Metro-Goldwyn.

La Cie United Artists' Corporation nous annonce que d'ici quelques jours elle commencera à tourner "Steamboat Bill Jr." avec Buster Keaton. Plus de 100,000 pieds de pellicules seront employés pour la production de ce film dont les principales scènes seront prises le long de la rivière Sacramento. Le directeur de ce grand film sera Charles 'Chuck' Reisner, qui a aussi dirigé, on s'en souvient "The Better Ole".

George O'Brien est de retour à Hollywood après un séjour de quelques mois en Europe.

Louis Stone et Norman Kerry tiendront les principaux rôles dans la prochaine production "The Foreign Legion".

Nous recevons la nouvelle que la compagnie Samuel Goldwyn vient de terminer "The Devil Dancer" et qu'elle doit commencer incessamment "The Flower of Spain" avec Vilma Banka et Ronald Colman.

Nous venons de recevoir les informations suivantes de la Cie F.O.B. : On tourne actuellement "The Valley of Superstition" sous la direction de Robert DeLacy.

Le principal rôle féminin du nouveau film "Skinner's Big Idea" vient d''être confié à Ethel Grey Terry. Bryant Washburn est son partenaire et le film est tourné sous la direction de Lyn Shores.

On vient de terminer le film "The Devil's Trade Mark". Sont de la disttribution : Belle Bennett, William V. Mong, Marion Douglas, William Bakewell, Patrick Michael Cunning, Wiliiam Desmond et Olin Francis. Direction : Lee Meehan.

Il vient de se former à New York, un comité pour prélever des souscriptions au montant de $150,000., pour élever un monument à feu Wallace Reid. Les membres de ce comité sont : David Balasco, Cecil B. DeMille, Thomas A. Edison, Richard Dix, Wanda Hawley, Jesse L. Lasky, Carl Laemle, Mme Wallace Reid, Bertha Westbrooke Reid (mère du regretté Wallace), Fred Stone et S. L. Rothafel.

La Cie FIRST NATIONAL vient de terminer "The Gorilla", film mystérieux sous la direction de Alfred Santell.

Après avoir terminé "The Jazz Singer", pour la Cie Warner Bros, Al Jolson vient de signer un contrat de six semaines pour jouer au vaudeville de Los Angeles, au salaire fabuleux de $17,500. Ce salaire est le plus élevé jamais payé à aucun artiste pour une semaine de travail.

AL JOLSON, le célèbre interprète du film "The Jazz Singer", Cie Warner Bros.

NOTRE ROMAN COMPLET

"AU DELA DU COEUR"

par Edmond COZ

I

Parfois, Jacqueline de Mora entrevoyait, dans les lointains souvenirs de sa petite enfance, un visage de femme encadré de cheveux blonds, tendrement penché vers elle...

Cette vision traînait tout le long de sa vie, imprécise et douce.

Elle ne connaissait d'elle-même que les faits immédiats de son existence actuelle.

Son oncle, qui l'avait élevée, le baron de Mora, était veuf et sans enfants.

Elle se laissait vivre, non sans un peu d'anxiété, avec la sensation que quelque chose manquait à son existence.

Lorsqu'elle portait, avec son oncle, de larges couronnes de buis ou de mousse devant l'entrée toujours close de la sépulture de famille, tombeau de granit voûté, joignant le roc que se dressait sur un des côtés du cimetière, elle se demandait si son père et sa mère reposaient sous la voûte funèbre... On lisait en lettre sombres et creuses inscrites au fronton, ces trois mots:

FAMILLE DE MORA

C'était tout.

Malgré ces points troublants, l'existence de la jeune fille était heureuse. Elle aimait le château dont les vieilles murailles avaient conservé leur blancheur, sous l'ombre des grands arbres; les merveilleux sites d'Auvergne, les pics d'où dévalaient les forêts, les pentes qu'escaladaient les bruyères.

Jacqueline voyait enfin le château en fête; Pierre de Mora célébrait l'entrée de sa nièce dans le monde.

Jadis, du vivant de la baronne, bals, dîners, comédies, réunions champêtres, se succédaient au castel des Rochères, devenu, pour tout ce coin de l'Auvergne et même pour les châtelains du Puy-de-Dôme, un centre de plaisirs et d'amusements continuels.

On murmurait contre l'attitude de domination hautaine de Mme de Mora; mais l'intérêt supérieur du plaisir commandait et on acceptait tout!

Subitement, on apprit la mort de la jeune femme. Entraînée par le tourbillon de sa vie de Paris, la baronne consulta trop tard une sommité médicale au sujet d'un mal sourd qu'elle ressentait depuis plusieurs semaines.

Il fallut l'opérer sur l'heure, sans régime, sans préparation; elle ne put survivre à la trop rapide intervention chirurgicale.

. . . . . .

C'était la première fois, depuis ce jour, que Pierre de Mora ouvrait les portes des Rochères toutes grandes.

Jacqueline avait présidé à la décoration, très simple et toute champêtre.

Aux lustres du grand salon s'enroulaient de longues branches de lierres et de houblon, des touffes de fusains aux fleurs carrées rouges, roses ou blanches se dressaient dans les angles.

Les jolies roses de septembre emplissaient des hottes en treillage doré.

Et quand tout fut prêt, une pitié vint à la jeune fille pour toutes ces fleurs enlevées à la tige qui leur donnait la vie et qui, dans quelques heures, ayant perdu toute beauté, tout parfum, seraient repoussées du pied comme des choses inutiles et fanées!

. . . . . .

Après le dîner, elle remonta dans sa chambre, s'habilla en hâte, un peu nerveuse, et, cependant, intéressée à l'embellissement progressif de sa petite personne gracile, menue, transparente comme une perle irisée dans un écrin bleu pâle!

Elle descendit et alla rejoindre son oncle à l'entrée du premier salon.

Le baron la regarda avec tendresse, sans prononcer un mot; à deux ou trois reprises, il sembla vouloir lui parler...

Les arrivées se succédaient; le baron avait envoyé des invitations au loin, malgré la distance, jusqu'à Aurillac, et on n'avait pas hésité à franchir la longue pente au flanc des montagnes.

Jacqueline allait et venait, maintenant, le teint tout animé.

— Je vous en prie, accordez-moi la première valse.

La voix chaude qui lui adressait cette requête était celle de Lionel de Casteix, le fils d'un des meilleurs amis de son oncle.

Elle s'arrêta joyeuse.

— Volontiers, dit-elle.

Les accords des violons résonnaient, soutenus par le piano.

Mlle de Mora posa sa main fine sur le bras du jeune homme.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées et déjà les groupes tournoyaient autour d'eux.

Quand ils s'arrêtèrent, Lionel demanda:

— M'accorderez-vous le cotillon si vous ne le menez pas?

— Je ne le mènerai pas... il n'y aura pas de cotillon...

— C'est dommage, c'est à ce moment-là qu'on s'amuse le plus...

Jacqueline sourit doucement.

— On y affirme trop ses préférences! Les unes sont spectatrices des succès qu'obtiennent les autres plus belles, et surtout plus coquettes!

— Quels scrupules! Quelle exagération! Où pourrez-vous établir l'égalité dans une réunion mondaine?

— Il est possible que je n'y parvienne pas! Mais cette fête est "ma" fête, et... j'ai "voulu" qu'il en soit ainsi.

Lionel se pencha vers elle:

— Un cotillon vaut bien trois valses, dit-il. Celle-ci ne compte pas.

— Au revoir! répondit-elle simplement.

Ses yeux rieurs promettaient les trois valses.

— Au revoir... répéta Lionel. Voulez-vous me permettre de vous reconduire à votre place?

— Ce soir, ma place est partout!

— Et alors, comment ferai-je pour vous retrouver?

— Vous me chercherez!

. . . . . .

La soirée s'avançait, une belle soirée des premiers jours de septembre avec, à peine, un peu de brume bleuâtre émergeant des profondeurs du torrent qui traversait le parc.

Jacqueline était venue respirer l'air frais dans un angle de fenêtre où elle s'était assise sur un siège bas.

Les plis des rideaux, retombant sur sa gauche, la rendaient invisible. Elle méditait sur la frivolité des joies de cette soirée, en se demandant ce qu'il en resterait, au réveil alourdi du lendemain, sinon un tumultueux et peut-être harassant souvenir... mais une image colorée de teintes nouvelles s'en détachait et s'affirmait.

La surprise de son coeur, ce sentiment chaste, tendre et confiant qui lui était venu soudain était-il répréhensible?

Lionel de Casteix s'était montré avant tout respectueux et discret...

Ses regards avaient dit ce que taisaient ses lèvres.

Quoi donc d'impossible à leur future union?

Mais... était-elle riche ou pauvre? Le doute la reprenait...

Elle n'ignorait pas que l'idylle est rare dans laquelle ne se glissent pas la question d'intérêt...

Pauvre? Mais non, elle ne pouvait l'être, alors que tout clamait la richesse autour d'elle!

Et, Jacqueline, créature de grâce, d'attirance douce, sans cependant être belle au sens convenu du mot, toute semblable aux fleurs à peine rosées qui parsemaient ses merveilleux cheveux blonds, souriait

Adj. Menard
IMPRIMEUR

Notre motto: "Promptitude et satisfaction", vous assure plein et entier contentement. — Nos prix sont raisonnables. —

Tél. Lancaster 1907

987, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

à l'avenir que, parfois, elle avait envisagé avec une craintive timidité. Elle ne s'aperçut pas que quelqu'un s'approchait de la fenêtre et se penchait au dehors.

C'était Mora.

Ses yeux fixaient un point déterminé que détaillait un rayon de lune très éclatant et très dur.

Vers la droite, de l'autre côté du vallonnement profond, se dressait le relief de l'église du village dont une partie était dissimulée par de hauts tilleuls; brusquement, à angle droit, une grille semblait, dans un effet de perspective, couper le chemin. Elle séparait le cimetière de la route...

Tout à coup, devant le regard que le baron rivait sur ce point rapproché par la fluidité de l'air, une forme noire se dessina, glissa, lui parut-il, contre les barreaux de la grille et disparut dans le cimetière...

M. de Mora étouffa une exclamation, ses deux mains étendues se crispèrent sur la barre d'appui en fer scellé dans la muraille épaisse....

Une vision se dressait devant lui, sortant des ombres du passé, il trembla, ses dents s'entre-choquèrent...

. . . . . .

L'appel d'une valse fit relever la tête de Jacqueline; elle écarta le rideau et aperçut son oncle. Presque au même moment, celui-ci se retournait.

D'un mouvement rapide, il saisit dans ses deux mains le front de la jeune fille et y appuya ses lèvres avec une ferveur paternelle, puis, il recula, comme effrayé de cette action, pourtant si naturelle et si simple.

Il abaissa les paupières à demi et détourna la tête.

— Jacqueline, prononça-t-il, la voix très basse, voilée même, je veux que tu soies heureuse, très heureuse!

Il s'éloigna en murmurant. Son bonheur à "elle", c'est mon expiation à "moi"...

Mlle de Mora, stupéfaite, le suivit des yeux. Elle le vit prendre par le bras, pour l'entraîner vers la biliothèque le père de Lionel...

Elle tressaillit, doucement émue.

Elle se répétait à elle-même:

"Heureuse, très heureuse!

"Oui, je serais très heureuse..."

. . . . . .

Les pâles roses qui ornaient les cheveux de Mlle de Mora s'effeuillaient dans la rapidité de la dernière valse.

Depuis que le baron était rentré dans le salon, il suivait des yeux sa nièce appuyée au bras de Lionel...

Jacqueline entendit ces mots, prononcés à voix basse, tandis qu'elle passait auprès de son oncle et de M. de Casteix.

Celui-ci disait:

— J'annoncerai dès demain à mes beaux-parents, plus préoccupés que moi des questions d'argent, que vous donnez à votre nièce une dot de trois cent mille francs.

De plus en plus, le sort de Jacqueline se fixait suivant son déisr...

Et le problème se résolvait.

Jacqueline était pauvre, puisque son oncle la dotait... Ses joues s'empourprèrent... mais ne la traitait-il pas comme sa fille?... Elle devait le laisser faire et se montrer plus reconnaissante encore de sa tendre affection...

II

Les dernières voitures, sortant du parc, passaient, sur la place de Saint-Seune, devant une maison de style très ancien. Une des fenêtres de la vieille demeure s'entr'ouvrit, et, derrière les persiennes, une femme jeta sur elles un regard mélancolique et amer.

Son visage, aux traits réguliers, au profil hautain, encore très beau malgré la quarantaine, s'était émacié dans une inexplicable claustration. Jadis, elle avait participé à l'existence brillante et mouvementée de son entourage dont les Rochères avaient été le centre.

Marthe de Frossac habitait seule la maison de famille, jadis délaissée pour le château de Saint-Priest, maintenant presque tombé en ruines à la suite d'un incendie.

On l'apercevait, le dimanche seulement, retranchée dans le banc familial.

Elle se passionnait pour la culture des fleurs. Elle avait fait réparer une serre abandonnée qui ne contenait que des bruyères. Bruyères de toutes espèces, groupées sur des gradins, formant autour des touffes de bruyères sauvages, un large cercle, semblant les entourer et leur rendre hommage.

De cette existence de recluse on eût pu conclure que Mlle de Frossac était seule au monde, que rien ne la rattachait à la vie extérieure. Elle avait encore son frère, plus jeune qu'elle, officier d'infanterie coloniale.

Après un très long séjour en Afrique, Bertrand de Frossac était arrivé à Saint-Seune, la veille de ce jour, à une heure si tardive que Marthe et lui s'étaient à peine entretenus durant quelques instants.

. . . . . .

Mlle de Frossac referma la fenêtre, et, toute frissonnante, vint s'abattre sur un siège, au fond de l'appartement.

"Quinze ans de cela! murmura-t-elle. Déjà quinze ans!"

Longtemps, elle resta ainsi, puis, serrant autour de ses épaules son étroite pélerine noire, elle descendit dans la salle à manger où son frère la rejoignit aussitôt.

Bertrand, après un affectueux bonjour, l'interrogea:

— Ai-je entendu ou "cru" entendre des roulements de voiture?

Les lèvres convulsivements serrées, Marthe, très pâle murmura:

— Il y a eu, cette nuit, une fête aux Rochères...

Elle dit cela très vite, comme si cette circonstance banale eût été un événement dont elle redoutât de parler.

Son frère, dont elle semblait éviter les yeux, la regardait avec attention.

— De quelle bizarre manière, remarqua-t-il enfin, finissent parfois les intimités!... Que de gaies parties faites ensemble, que de souvenirs communs n'avons-nous pas avec les Mora! Jamais, dans aucune de tes lettres, tu ne m'as parlé d'eux!

Pierre était absent des Rochères lorsque nos deuils m'ont rappelé ici. Un faire-part m'a appris la mort de sa femme... et ce fut tout.

Marthe garda le silence.

Le léger repas venait de finir. Le capitaine de Frossac rapprocha sa chaise de celle de sa soeur, et la regarda longuement.

— On peut cacher bien des choses dans une correspondance! Il y a une cause que tu tiens secrète et qui a déterminé le genre de vie que tu as choisi!

Mlle de Frossac s'était levée, en proie à une violente émotion qui, tout d'abord, la laissa sans paroles.

Bertrand s'effraya du trouble qu'il avait provoqué.

— Je suis ici pour te consoler, te soutenir, répondit-il doucement.

Il la fit rasseoir près de lui, avec un geste d'autorité calme et reprit:

— Je te vois encore, au dernier bal des Mora... revenant du parc illuminé, traversant le salon de jeu, à demi affolée, suppliant mon père de t'emmener tout de suite...

Tu n'as pas voulu prendre congé de la baronne. Pierre, alarmé, te regardait, sans oser s'approcher de toi... J'étais trop jeune, alors, pour oser t'interroger...

J'ai vécu depuis dans un autre monde! Peut-être mes impressions de retour en sont-elles plus vives? Aujourd'hui, il me semble être encore au lendemain de cette fête d'il y a quinze ans!... Marthe, que s'était-il passé?

Les mains de Mlle de Frossac se joignirent, elle y appuya son front.

— Tant d'années se sont écoulées, reprit Bertrand, qui devraient avoir fait de nous des sages! Aujourd'hui, tu dois me dire tout ce que je suis en droit de savoir...

Il parlait avec tant d'autorité que Marthe le regarda avec une expression poignante; puis, tout à coup, lui posant la main sur le bras:

— Tu as raison, dit-elle, tu es en droit de savoir ce qui a clos ma jeunesse! car cette fête a été la dernière de ma vie!

. . . . . .

Le départ d'Aymard de Mora remontait alors à plus de quatre ans... Mais, pour moi, il était présent partout dans cette demeure qui avait été la sienne.

— Vous vous aimiez! s'écria Bertrand.

Marthe inclina la tête sur sa poitrine.

— Quel obstacle pouvait donc se dresser entre vous?

— L'implacable orgueil, l'ambition égoïste de la baronne. Sa mère et elle avaient de longue main préparé pour Aymard une très riche alliance... avec une parente qu'elles voulaient doter d'un nom et d'un titre.

Aymard résista, et, sans nommer la femme qu'il avait choisie, fit nettement part de ses intentions prochaines à son frère et à sa belle-soeur.

La baronne, usurpant tous les droits familiaux de son mari, menaça de refuser l'entrée des Rochères à celle qui épouserait son beau-frère, et de ne lui épargner aucun affront...

— Elle n'eût pas osé s'attaquer à notre famille! s'écria impétueusement l'officier.

Les lèvres de Mlle de Frossac tremblèrent; elle reprit son récit plus péniblement, la voix plus basse:

— Elle ne eût été capable! Aymard et moi avions commis une faute grave... Nous avions engagé notre avenir sans avertir mes parents. Je devais porter, durant toute ma vie, la terrible peine qui châtia mon erreur... Dans la situation nouvelle qui nous était faite, nous crûmes impossible de nous confier à mon père et à ma mère, près desquels, pourtant, nous eussions trouvé un appui.

Aymard résolut de voyager pendant deux ou trois ans, d'emporter ses capitaux et de les faire fructifier en Amérique. A la fortune il opposerait la fortune! Et, sans doute, la jeune fille qu'on lui destinait, se lassant d'attendre, se marierait... La route du bonheur serait libre devant nous.

Il m'exposa ce projet qui, tout d'abord, me réduisit au désespoir, puis, comme lui, j'en vins à croire que, seule, une telle résolution pouvait nous sauver, et je l'acceptai, au milieu de mes larmes.

Un soir, le dernier soir que nous passâmes ensemble aux Rochères, nous nous écartâmes d'un groupe nombreux; Aymard glissa dans mes doigts quelques brins de Bruyère, la fleur que tous deux

nous préférions. "C'est le bouquet de nos fiançailles." me dit-il avec tant d'amertume et de tristesse que sa voix me semblait déjà lointaine...

Je ne manquais pas une seule occasion de me rendre aux Rochères... J'y pénétrais le coeur ulcéré, luttant contre l'antipathie, prête à devenir de la haine, que j'éprouvais contre les Mora; mais, là seulement, je pouvais entendre parler d'Aymard, à qui j'avais défendu de m'écrire.

Pendant quelques mois, je pus le suivre dans ses pérégrinations à travers le Nouveau-Monde; puis, un jour, le silence se fit sur son nom...

Pourtant, je cherchais à me rassurer en observant que nul deuil n'assombrissait les vêtements et que les réceptions continuaient toujours...

Ces fêtes me faisaient éprouver les sensations les plus contraires et les plus poignantes.

L'idée fixe qu'une fois je surprendrais un mot, un indice, m'y ramenait toujours, et je me méprisais et me maudissais de m'y rendre...

Ce soir-là, tu te rappelles, on tira un feu d'artifice dans le parc; je marchais seule, ayant refusé tous les bras qui s'offraient. Il me semblait follement que si j'étais isolée, je retrouverais Aymard... Je marchais, la pensée remplie d'une seule présence, et j'évoquais, jusque dans ses plus petits détails, la soirée de nos adieux, l'instant surtout où Aymard m'avait offert les bruyères roses, ces fleurs de nos tristes et mystérieuses fiançailles... La nuit était claire, inondée de lueurs pâles, sinistres.

.Du haut de la pente dominant la vallée, je vis soudain passer sur la route un char funèbre. Derrière ce char marchait une femme dont le voile de deuil, rejeté en arrière, laissait échapper les cheveux blonds, d'un blond étrange. Près d'elle se tenait un homme que je connaissais bien, un ancien serviteur des Mora, qui avait suivi son jeune maître; il s'écarta soudain pour s'approcher de la côte, gravit un sentier et redescendit presque aussitôt, les bras chargés de bruyères roses.

Je restai immobile, les yeux fixes. Allais-je m'élancer sur la route, suivre la voiture noire, demander le nom de "celui" qu'elle contenait?

Je ramenai mon regard sur ma robe de bal... Une robe de bal! près de ce char! de ces crêpes noirs! n'était-ce pas une profanation?... Je me tournai vers le château dont la façade s'illuminait de feux de Bengale, et je murmurai: "C'est impossible....."

Impossible, et pourquoi? Aymard était devenu l'étranger, le paria...

Cette femme en noir, c'était la veuve, qui ôtait à la fiancée, dans sa parure de fête, jusqu'au droit de pleurer!

Devant cette brutalité des événements, je n'en sentais plus à présent que le côté matériel; j'aurais dû tomber à deux genoux et prier.... mon cerveau sombrait dans la folie.

J'aurais voulu crier ma douleur, jeter mes bijoux et les roses qui ornaient mes cheveux, éteindre d'un souffle... toutes ces lueurs...

Pendant notre retour à Saint-Priest, je croyais entendre le son de ma propre voix répéter à satiété:

"Aymard est revenu, mais il a choisi une autre femme; il est revenu, mais pour dormir dans le champ du repos; il est revenu, il est passé devant sa demeure en fête!...

Très pâle, Mlle de Frossac cessa de parler et se renversa sur le dossier de son siège. Bertrand, le front dans sa main, reconstituait l'heure sombre et terrible qui avait à jamais brisé l'existence de sa soeur...

III

Ce silence ne pouvait se prolonger longtemps.

Le capitaine prit dans les siennes une des mains de Mlle de Frossac.

— Qu'as-tu su de plus? interrogea-t-il.

— Le jour suivant, épuisée par la fièvre, je me traînai jusqu'à l'église.

Je tombai sur une chaise, n'ayant pas la force de me mettre à genoux, toute pensée abolie dans une supplication muette; je ne me souvenais plus que d'une seule prière, c'était le "De profundis", et j'en murmurais les premiers mots pour "lui" et pour "moi"!

Lorsque je repris conscience de moi-même, j'étais seule dans l'église. Je sortis et me rendis au cimetière, en tremblant...

Je me dirigeai vers le sépulcre des Mora. J'examinai la porte, le seuil; cette porte n'avait pas été ouverte, ce seuil ne portait aucune trace récente de pas, l'herbe qui y croissait n'avait point été foulée...

Je longeai la roche qui forme un des côtés du cimetière, et là, dans l'enclos de la sépulture, je vis que la terre venait d'être fraîchement remuée; des brins de bruyère étaient mêlés au gazon, replacé par morceaux...

Nul autre signe que ces bruyères flétries ne marquait l'emplacement où devait reposer Aymard.

Quelle trace avaient laissée derrière eux cette étrangère et ce vieillard dont le visage, familier à tous les gens du pays, aurait été reconnu s'il n'avait disparu avant le jour! Cette étrangère! la veuve de mon fiancé!

J'aperçus, entre deux touffes d'herbe, une croix de bois menue, fragile, et je fléchis les genoux... Je n'éprouvais plus aucune sensation... Je n'avais plus que la perception de ce fait: Aymard reposait là.

Je notai dans ma mémoire l'endroit exact de la tombe en le déterminant par les anfractuosités du roc de la sépulture des Mora; tout mon être était de marbre.

Bien des fois, je suis venue dans ce coin verdoyant où avaient été ensevelies les bruyères encore fraîches en leur épanouissement d'automne! J'ai veillé à ce que l'imperceptible croix de bois, symbole de pénitence et de rédemption, demeurât au milieu du gazon croissant, et je la renouvelais lorsqu'elle n'était plus que deux brindillest de bois croisées.

Quand je fus seule, je me consacrai à la culture de ces bruyères que je ne pouvais porter sur la tombe d'Aymard, sur cette tombe anonyme, perdue dans les herbes, dont j'eusse trahi le secret en trahissant celui de nos fiançailles.

Bertrand écoutait la tête penchée, très sombre.

— Et après? prononça-t-il enfin.

— Après la mort de nos parents, ma porte était close à tous; je revoyais Pierre à l'église; son regard cherchait à rencontrer le mien; tout en me détournant, je devinais que le frère d'Aymard eût voulu me poser une angoissante interrogation...

Que savait-il, le soir où les illuminations des Rochères projetaient une lueur sur la route funèbre?... Qu'avait-il appris depuis?

Un jour, j'éprouvai une secousse violente. Le baron de Mora entrait dans l'église, tenant par la main une petite fille de trois ou quatre ans. Sous sa chevelure blonde, d'un blond étrange resté dans ma mémoire, je retrouvais le visage d'Aymard.

— Et qu'as-tu éprouvé pour cette enfant?

— Un sentiment indéfinissable fait de pitié, de tendresse et de jalousie! Elle était la manifestation même du total brisement de mon coeur, de la ruine de mon avenir... Elle était la fille de celui que j'aimais toujours.

— Comment Pierre a-t-il pu courber ainsi la tête devant la tyrannie de sa femme? s'écria Bertrand.

— Ils ne sont pas seuls coupables, prononça Marthe tout bas. Si je n'avais pas caché à mes parents mes chers espoirs, si j'avais tout dit!

Bertrand ne voulut pas accabler Marthe en exprimant lui aussi, l'éternelle formule de tous les regrets et de toutes les douleurs.

"Si l'on avait agi autrement!"

Le passé est l'irrémédiable! Mais il peut sortir des ombres pour enseigner à mieux utiliser le présent, à préparer l'avenir...

Sa soeur avait martelé sa vie par un souvenir douloureux et un remords étreignant; cette vie s'était rétrécie, annihilée, dans la stérilité la plus absolue, en dehors du devoir qui incombe à tout être de prendre part d'action et d'influence qui lui est réservée dans le plan divin.

Il réfléchit longuement, puis, faisant l'effort nécessaire à ceux qui redoutent de porter, d'une main trop cruelle, le fer brûlant sur la blessure, il prononça la voix émue:

— Marthe, pourquoi ensevelis-tu toute ton existence dans le souvenir d'un homme auquel nul lien sacré ne t'attachait, et qui, tu n'en doutes pas, en a contracté un autre?...

As-tu soulagé quelques détresses! As-tu cherché par l'abnégation, le dévouement, la foi active, à sauver cette âme, partie toujours vivante de l'être dont tu pleurais la mort, comme ceux qui n'ont pas d'espérance?

Tu t'es créé une occupation factice, conçue par ton imagination volontairement déséquilibrée! Tu as oublié qu'il y a l'humanité qui, elle aussi, a besoin d'abri, de tiédeur et de culture!

Tu as idéalisé la matérialité de la douleur, tu as prolongé en idylle funèbre ton incomplet et triste roman! Tu as voulu, dans ton inutile célibat, faire état de veuve, quand tu ne possédais ni le titre ni les douloureux privilèges!

Le silence qui suivit ces dernières paroles fut très long. Marthe, enfin, les yeux fixes, prononça:

— Tu ne parles pas en frère, mais en juge ou en apôtre...

— Te crois-tu libérée par tes chagrins de tes devoirs envers la société?

Si une femme ne s'est pas mariée, a-t-elle acquis pour cela le droit d'être inutile?

Marthe renversa sa tête en arrière et couvrit son visage de ses mains; elle mesurait l'effrayant égoïsme dans lequel elle avait attisé sa douleur, jusqu'à la transformer en une âpre jouissance!

Il y avait mieux à faire de sa vie... En aurait-elle jamais la volonté?... Elle osait à peine se le demander.

IV

Vers neuf heures, le capitaine de Frossac prit son fusil et se dirigea vers l'ancien domaine de sa famille.

Il marchait sans précipitation, plus absorbé par les révélations que sa soeur

venait de lui faire que par la recherche du gibier.

Maintenant, Bertrand réfléchissait froidement; il s'attribuait à lui-même certains torts.

N'aurait-il pas dû, pendant ce très long laps de temps, solliciter un congé, revenir en France, au moins durant quelques semaines.

N'avait-il pas, tout à l'heure, écrasé l'inaction de Marthe du poids de sa propre activité? Lui! était un homme, un soldat!

Elle était femme, sa douleur l'avait isolée jusqu'à oblitérée en elle le sens de la vie!

Il avait "voulu" cet éloignement de la patrie, il avait fui l'existence monotone des garnisons métropolitaine et choisi l'irrésistible entraînement de la lutte en face des grands horizons, la liberté de l'apostolat du chef chrétien au milieu des âmes frustes, mais neuves, qu'il disciplinait à tous les dévouements.

Allait-il, à cause de Marthe, demander à rentrer en France? Mais ne serait-ce pas lui, alors, qui stériliserait sa vie!

Il cherchait les moyens d'aplanir le chemin devant sa soeur, lorsqu'il se trouva vis-à-vis du garde champêtre, un ancien zouave qui, tout aussitôt, rectifia la position et fit le salut militaire.

— D'où venez-vous donc, Basile, demanda M. de Frossac. Avez-vous fait quelque expédition nocturne contre des maraudeurs?

Basile secoua la tête.

— Mon capitaine, j'aurais mieux aimé cela, que de faire ce que j'ai fait! Le maraudeur, voyez-vous, quand on le prend jeune, il y a de la ressource! on le corrige vertement et le garde champêtre le sauve du gendarme.

— Vous vous entendez à merveille à moraliser le pays, mon brave Basile; mais pourquoi, lorsque je vous ai posé cette question; "Avez-vous fait quelque expédition nocturne contre les maraudeurs?" m'avez-vous répondu: "J'aurais mieux aimé cela que de faire ce que j'ai fait!"

— Voilà, mon capitaine. Je vais vous le dire, quoique cela me coûte. Quand on a été soldat, quand on a toujours mené la vie loyalement, au grand jour, il y a des métiers qui ne plaisent guère! Le maire m'a enjoint de surveiller une femme nouvellement arrivée dans le pays...

— Que fait donc cette femme?

— Pas grand'chose; ce qu'on lui reproche, je crois, surtout, c'est de ne pas conter son histoire, et cela ameute contre elle!

Elle est entre deux âges, et ce ne serait pas facile de dire si elle est plus du bon côté que du pire... ses papiers sont en règle.

Elle se nomme Ellen Clare; cette dame est Anglaise. Je dis "cette dame" parce qu'elle a l'air d'une dame, quoique pauvre, et les gens l'ont surnommé " la dame en noir".

Bertrand s'intéressait au bavardage du garde.

— Qu'est-ce qui peut inquiéter le maire? interrogea-t-il.

— Une créature qui ne tue ni ne vole et ne se conduit pas mal, peut bien circuler à son idée! Des gens l'ont épiée, ils l'ont vue entrer au cimetière dès le petit jour; il y en a qui ont déclaré l'avoir aperçue à une heure, cette nuit même, se glisser contre la grille, par la fente de la haie, une fente si étroite que l'on n'a pas songé à la clore.

— Ces tristes visites devraient révéler pourquoi cette femme est venue à Saint-Seune. On voit devant quelle tombe elle prie?

— Voilà justement, mon capitaine, ce qui tracasse M. le maire: c'est que cette femme ne va pas s'agenouiller devant une tombe, mais dans l'herbe...

Bertrand tressaillit.

— Dans l'herbe? répéta-t-il.

— Oui, et on prétend, à cause de cela, qu'elle est plus folle que les autres femmes!

Bertrand ne put s'empêcher de sourire de l'appréciation de Basile sur la mentalité féminine; puis, soudain, il fut ressaisi par la troublante pensée qui venait de surgir dans son esprit.

— Où demeure la dame en noir? demanda-t-il.

— Elle a loué un petit logement, chez Catie Berchinoux, sur votre ancienne route... vers Saint-Priest...

Puis, soudain, Basile, changeant de thème, ajouta:

— Il y a bien plus lieu de s'inquiéter de ce qui se passe par là!

En même temps, il désigna un castel lointain, à demi caché dans les arbres.

— Les messieurs et les dames de Récy ont vendu Romans à des étrangers. C'est triste, pour nous autres de la campagne, de voir que les grands propriétaires s'en vont! Vous, en personne, mon capitaine, vous êtes officier et votre château n'existe plus! Ce n'est pas pour vous offenser, vous savez, que je dis cela!

Les gens riches ne s'amusent plus assez dans leurs terres! Alors, des autres viennent, des inconnus!

Je me méfie de ceux-ci!...

— Qui sont-ils?

— Des Parisiens!

Le garde champêtre accentua les trois syllabes comme s'il eût nommé quelque tribut d'anthropophages!

— Mon brave Basile, dit Bertrand en souriant, on peut être Parisien et honnête homme! Vos compatriotes, châtelains ou porteurs d'eau, deviennent tous plus ou moins Parisiens!

— Ils sont Auvergnats de race et restent Auvergnats, quand même! affirma Basile; puis, ceux-là sont des Parisiens qui viennent d'Amérique! C'est le pire...

— Cette nouvelle famille est nombreuse?

— Non, mon capitaine, un vieil homme tout gris, et un jeune qui croit qu'il n'y pas assez de place pour lui dans ce pauvre monde, un autre jeune qui n'est pas beau...

— Parisiens ou Américains, espérons qu'ils ne pervertiront pas le pays! répliqua Bertrand.

Puis, donnant une poignée de main à Basile:

— Si vous apprenez quelque chose de nouveau au sujet de cette malheureuse femme, vous ne manquerez pas de me le communiquer, dit-il.

Et, vivement, il s'éloigna.

Comme il venait de traverser un cassis de la route, il aperçut, à la porte d'une petite ferme, une vieille femme qui semblait le guetter.

— C'est donc vous, enfin, monsieur de Frossac! clama-t-elle quand il fut arrivé à sa hauteur. Et depuis combien de temps n'êtes-vous point revenu par ici? Et Mlle de Frossac, on ne la voit plus qu'à l'église! Personne n'entre jamais chez elle!

Le capitaine s'était arrêté.

— Vous avez moins changé que moi, bonne mère Catie! dit-il.

Ce compliment suffit à faire couler un flot de parole, durant lequel Bertrand tenait les yeux fixés sur le jardin qui se prolongeait le long d'une petite ruelle bordée de haies vives. C'était là qu'habitait la dame en noir!

— C'est triste de voir Saint-Priest en ruine, prononça la métayère. Jadis, on voyait passer la demoiselle, si jolie en amazone! amis vous tous ne manquiez de me dire un mot amical! Maintenant, on n'a plus d'intérêt à regarder la route; la vie devient de jour en jour plus triste.

En ce moment, une femme parut au fond de l'allée et rentra tout aussitôt dans le jardinet dont elle était sortie.

M. de Frossac fit un mouvement. Catie l'observait.

— C'est ma locataire, dit-elle. Une personne qui n'est pas comme les autres!

Quand on la rencontre, il faut éviter de la regarder...

Mme Berchinoux imposait volontiers la discrétion aux autres, se jugeant ainsi libérée de ne plus la pratiquer par elle-même! Elle reprit avec volubilité:

— J'avais arrangé la cabane du fond pour mon fils et ma bru; celle-ci ne tenait guère à demeurer là! Ils s'en sont allés! Et autrement, voilà qu'un jour du mois dernier, une femme maigre, avec des vêtements noirs, est venue frapper à ma porte et demanda à louer une pièce.

Cela m'a fait plaisir, pour l'argent d'abord, auquel on tient, puis je me disais: "Cela te fera compagnie!"

Mais cette femme en noir n'était pas une personne comme la mère Catie! Elle n'est pas fière, mais elle ne cause pas.

— Quelle existence mène-t-elle? interroga Bertrand, toujours hanté par un vague soupçon.

— Elle soigne les légumes de son jardinet, fait son petit ménage, entretient ses vêtements et travaille à des ouvrages que je n'ai pas vus; je sais qu'elle a porté un paquet à la diligence et en a reçu un autre!

— C'est tout?

— A la tombée du jour, elle va au bout

Anémiés du sang et des nerfs

sans force et sans courage, suivez le nouveau traitement des **CHARTREUX de DURBON** qui, associant le dépuratif au tonique, produit des cures surprenantes.

Tisane des Chartreux de Durbon—$1.25

au suc des plantes des Alpes, selon la formule des anciens moines.

Pilules supertoniques des Chartreux—$0.75

Pour personnes pâles, anémiques, faibles des nerfs, sans courage, sans appétit.

Baume des Chartreux—$1.00

Pour maladies de la peau.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Si votre pharmacien ne peut vous procurer ces produits, téléphonez à

EST 4083

PRODUITS DES CHARTREUX

204, RUE CHERRIER, **MONTREAL**

du chemin et regarde droit devant elle, comme si elle voulait voir tout ce qui se passe là-bas....

Au geste de Catie, le capitaine de Frossac leva les yeux.

Là-bas, c'étaient le château et les grands arbres du parc des Rochères...

V

Les yeux entourés d'un joli cerne, Jacqueline, blottie dans un fauteuil, écoutait les paroles que son oncle lui adressait.

Elle s'abandonnait tout entière à sa joie nouvelle. Le doute anxieux et vague qui l'avait étreinte s'évanouissait.

Au contraire de ses prévisions, le fleuve de l'existence coulait paisible, sans obstacles, entre deux rives fleuries...

Elle s'en tenait à ce bonheur, grisée de plaisir de vivre et remplie de confiance en l'avenir.

—Quand veux-tu que je porte ta réponse? demanda son oncle.

—Aujourd'hui même, si cela se peut!

La phrase s'était échappée spontanément des lèvres de Jacqueline.

Le baron sourit.

—Si vite?

Et elle, toute loyale, tout affranchie de conventions, le regarda étonnée, naïve.

—Pourquoi pas?

Et, lui, répéta, consentant à tout, pris par le charme de cette belle jeunesse:

—Pourquoi pas?

Un long silence suivit: l'un l'autre avaient trop de choses à dire, pour parler!

Tout à coup, Jacqueline se leva et quitta le salon, saisie d'une irrésistible envie de pleurer... Elle n'aurait pu expliquer la cause de ses larmes, car elle se sentait heureuse, très heureuse... Elle préféra les cacher.

Mora songeait:

—Je dois à cette enfant le bonheur qui aurait dû être la part de son père... et que je lui ai laissé enlever!

Pour éviter la lutte journalière, j'ai "voulu croire" que je travaillais à la fortune de mon frère en le laissant s'exiler; j'ai "voulu croire" qu'il reviendrait, ayant oublié son premier amour, décidé à accepter le mariage d'argent....

J'ai été plus lâche encore, lorsque j'ai cédé à d'obsédantes suggestions, et brûlé les lettres d'Aymard sans les décacheter!...

Et au lieu de secouer le joug, d'obéir à la voix de ma conscience, je m'efforçais d'oublier! Oh! cette affreuse nuit de septembre, tandis que les illuminations du château et du parc se mêlaient au clartés intenses et froides de la lune, et que je suis venu à une fenêtre, sans savoir ce qui m'y retenait, quel souvenir!

Le bruit de roues sur le chemin, et, peu après, la voiture noire, passant sur la route blanche! J'étais cloué, immobilisé... Cependant, j'avais la volonté de me précipiter au dehors, de demander quel était cet étrange convoi... et un atroce pressentiment m'a foudroyé...

Marthe de Frossac est rentrée du parc, brusquement, les yeux hagards, suppliant son père de l'emmener, s'enfuyant, poussée par un vent de folie...

J'ai deviné alors quelle était celle dont Aymard voulait faire sa femme!... J'ai compris qu'elle avait eu, comme moi, la noire vision... et que cette vision était bien une réalité funèbre....

La tombe des Mora n'a pas été ouverte... Les fossoyeurs ont répondu négativement à toutes mes interrogations. Et, plus tard, quand Jérôme m'a amené l'enfant d'Aymard, il a baissé la tête et refusé de parler, refusé obstinément, quand je l'ai supplié de m'apprendre où reposait mon frère.... à quelle date il était mort... Mais, chaque jour accrut en moi l'affreuse conviction...

Et, cette nuit, de cette même fenêtre, j'ai vu une forme se glisser près de la grille du cimetière, tandis que le son des valses retentissait de nouveau aux Rochères...

Jacqueline a été pour moi "l'expiation". Je n'ai eu qu'une pensée: réparer en elle ce qui était réparable!... Je ferai ce qu'elle désire et je prendrai sur moi la promptitude trop grande de cette démarche...

Le baron se hâta d'aller donner l'ordre d'atteler.

. . . . . .

Les fiançailles ne furent pas annoncées tout de suite: l'intimité des deux familles permettant à Lionel de venir faire sa cour sans que rien transpirât.

Pierre laissait les jeunes gens seuls dans le boudoir, en exerçant du salon ou du fumoir une surveillance discrète.

Jacqueline énonçait les projets dans lesquels se qu'il ne pensât comme elle, et, quand il prenait, à son caractère... Son fiancé l'écoutait. Elle ne doutait pas qu'il ne pensât comme elle, et quand il prenait, à son tour, la parole, elle ne s'apercevait pas qu'il glissait toujours vers le côté mondain de chaque question sérieuse.

Ce fut ainsi, qu'un soir, ils en vinrent à traiter le grand sujet de la cérémonie nuptiale; bien que la date n'en fût encore fixée, ils aimaient tous deux à l'envisager d'avance.

—Mon oncle voudrait faire célébrer notre mariage à Paris, dit Jacqueline. Ne trouvez-vous pas que mieux vaudrait qu'il eût lieu ici? Quand je lui ai exposé mes plans, il les a combattus et s'est rejeté sur les difficultés de faire venir parents et amis, en une telle saison, en pleine montagne!

Il me semblait, à moi, que notre union devrait s'accomplir dans le pays de nos deux familles et que les gens de la contrée y devraient être convié! Que nous importe la présence d'un grnad nombre d'indifférents?

Lionel tardait à répondre. Jacqueline insista.

—Dites? (Elle se faisait délicieusement suppliante.) N'ai-je pas parlé pour nous deux?

Lionel lui prit la main avec tendresse.

—Vous avez toujours raison, ma très chère, dit-il.

Mais ne regretterez-vous pas l'éclat d'un mariage parisien?

Jacqueline l'interrompit par une dénégation!

Lionel rougit un peu.

—Je sais que vous êtes au-dessus d'un pareil sentiment,dit-il,non sans embarras.

Certes, il aimait Jacqueline, mais à sa manière! Il l'avait souhaitée ardemment pour fiancée; sa grâce élégante l'avait charmé. La simplicité de ses désirs, la hauteur de ses vues, le déconcertaient parfois. Il se tranquillisait en escomptant l'influence qu'il saurait prendre sur elle.

Jusqu'alors, Mlle de Mora avait vécu en petite fille, et, pendant les séjours qu'elle faisait à Paris, elle courait de leçon en leçon, avec son institutrice, sans jouir d'aucun plaisir.

L'initiation se ferait promptement!

Il se montra si persuasif, si tendre, que Jacqueline oublia le léger heurt qui s'était produit au commencement de leur entretien, et n'envisagea plus que la vie colorée et charmante que Lionel lui faisait entrevoir...

En causant, ils ne s'étaient pas aperçus que le ciel se couvrait de nuages, qu'un éclair soudain déchira en zigzag.

Les fiancés se rejetèrent en arrière; dans cet instinctif et brusque mouvement, leurs mains se détachèrent l'une de l'autre et la secousse fit glisser, hors du doigt de Jacqueline, l'admirable saphir, serti de vieil argent, la bague de famille que Lionel lui avait apportée la veille...

La jeune fille retint le cri qui lui montait aux lèvres. Muette, les yeux fixes, comme si elle eût attendu que Lionel replaçât lui-même la bague symbolique, elle ne fit pas un mouvement pour la reprendre.

Lui n'avait rien vu... il dirigeait son regard prêtant l'oreille au bruit du tonnerre qui grondait avec une intensité croissante..,

D'un geste lent, presque stupéfié, elle ramassa enfin la bague et la passa à l'annulaire de sa main gauche.

Mais quelque chose d'indéfinissable s'était passé en elle, qui troublait son bonheur!...

VI

Un matin, Jacqueline s'était rendue à l'église; aprés la messe, elle resta sur la place, contemplant le paysage qui s'étendait devant elle.

A sa gauche, se détachaient les tons blanchâtres de la masse imposante des Rochères, encadrées de ses grands arbres teintés par l'automne.

Au loin, très loin, en face d'elle, un peu vers la droite, elle apercevait le vieux château des Casteix, perdu dans la brume bleuâtre et transparente.

La songerie de Mlle de Mora était à peine interrompue par les cris d'une troupe de gamins qui s'amusaient à jeter des pierres dans les tilleuls, pour en déloger un gros pigeon qui y avait élu domicile au lieu de rentrer au colombier.

Tout à coup, la jeune fille tomba sur le côté, ayant perdu connaissance.

Elle n'avait rien éprouvé du malaise précurseur de la syncope.

Quand elle sortit du néant, peu à peu, elle eut conscience des objets qui l'entouraient: elle était dans l'office du pharmacien de Saint-Seune.

Marcel Mingot, un digne homme, très estimé dans le pays, dévoué et instruit, était anxieusement penché vers elle...

Même sans comprendre ce qui se passait, Jacqueline se sentit rassurée, confiante, et demanda:

—Qu'ai-je donc?

Mingot n'osa faire l'usuelle et banale réponse: Ce n'est rien.

—Je ne sais trop, mademoiselle, dit-il, le docteur se prononcera.

Elle était étendue à terre et seulement alors s'en rendit compte.

Elle essaya de se soulever. Le pharmacien la soutint.

—Prenez garde, dit-il, le sang coule encore...

—J'ai donc été blessée?

—Vous avez été atteinte à la tête par un morceau de fer?...

—Comment cela?...

—Un des enfants qui jouaient sur la terrasse de l'église l'avait ramassé sur un amas de décombres; il l'a lancé dans un arbre et le fer est retombé sur vous!

Jacqueline referma les yeux.

Etait-elle vraiment en danger? Etait-ce ainsi, par ce brutal accident, que sa jeune vie, si pleine de promesses et d'espoirs, allait finir?

Ne valait-il pas mieux, pour Lionel, qu'il la perdît avant leur union?... Elle voulut demander qu'on appelât un prêtre, son oncle, un médecin... Ses lèvres remuèrent, elle n'entendait rien, son esprit s'engourdit, toute volonté cessa... Néammoins, elle perçut, très vaguement, le son d'une voix féminine dans laquelle passait quelque chose, à la fois, d'anxieux et d'autoritaire.

— Vous ne pouvez laisser ainsi Mlle de Mora?

Le pauvre pharmacien était, en réalité, fort embarrassé; il n'osait faire conduire la jeune fille au château, avant que le médecin arrivât et se prononçât sur la gravité de la blessure. Aussi avait-il levé, vers celle qui venait inopinément d'entrer, des yeux reconnaissants.

Mlle de Frossac apportait la solution.

— Ne pourrait-on pas, demanda-t-elle, transportée la blessée chez moi?

Après un instant d'hésitation, le pharmacien acquiesça. Les maisons se touchaient...

Le capitaine de Frossac était venu rejoindre Marthe; il contemplait la jeune fille, encore à demi évanouie. Combien poignant était ce premier contact pris par sa soeur avec la fille d'Aymard!...

Il se pencha, souleva la tête ensanglantée, aida Mingot à transporter Mlle de Mora dans la maison de la recluse. Tous deux la posèrent sur un lit et se retirèrent.

Jacqueline fut débarrassée de ses vêtements. Puis, d'une main inexpérimentée, un peu indécise, son hôtesse tamponna avec de la ouate antiseptique le sang qui coulait de nouveau.

La blessée ouvrit de nouveau les yeux et reconnut Mlle de Frossac, qu'elle avait souvent entrevue à l'église.

Un mystère avait toujours entouré l'existence de Marthe... et le regard que celle-ci dirigeait souvent vers elle, à la dérobée, la troublait...

Lorsqu'elle interrogeait son oncle, M. de Mora détournait l'entretien.

Sans pouvoir encore rien dire, sous la première impulsion de la gratitude, Jacqueline souleva ses deux mains et saisit celles de Mlle de Frossac.

L'émotion de Marthe, concentrée d'abord sur l'état de Mlle de Mora, débordait maintenant.

La fille d'Aymard était sous son toit pour y guérir ou y mourir! La fille d'Aymard, à elle!

Un tremblement si violent la secouait que ses genoux fléchissaient sous elle... ses doigts étaient devenus aussi exsangues que ceux qui les serraient.

Elle avait affecté d'ignorer cette enfant et les circonstances la jetait dans ses bras.

— Vous êtes bonne! murmurait enfin la jeune fille. Vous m'avez recueillie!

— J'ai été placée par la Providence sur votre route.

Anxieuse, la voix réduite à un souffle, Jacqueline demanda:

— Mon oncle a-t-il été prévenu de ce qui m'est arrivé?

Une dureté passa dans la voix de Marthe en prononçant:

— M. de Mora va être averti au plus tôt...

Bertrand avait spontanément offert à sa soeur d'aller prévenir Pierre; il lui épargnait ainsi la tâche à laquelle elle ne parvenait pas à se résoudre, tandis que, les lèvres serrées, la main crispée sur sa plume, elle s'était penchée sur son bureau pour écrire au frère d'Aymard...

Tout le long de la route, l'image du délicieux visage de Jacqueline, entouré de bandages sanglants, au-dessus desquels s'épandait une chevelure blonde, restait imprimée dans la pensée de l'officier...

Déjà, il avait franchi le parc des Rochères. Rien n'était changé!

Des grappes de roses blanches remontantes tombaient, encore fraîches, des arbres auxquels leurs tiges s'étaient enlacées...

Parure de fiancée? ou de vierge endormie dans la mort?

Le capitaine était arrivé devant le château. Un coup de cloche avertit le valet de pied qui se présenta pour l'introduire.

On le fit entrer dans le petit salon, le coin intime, familier, de jadis et de maintenant.

Presque sur le seuil il s'arrêta.

Dans l'angle, un chevalet soutenait le ravissant portrait d'une jeune fille vêtue de blanc, les cheveux blonds ondés au front et portant encore ses longues boucles de fillette. Des étoffes précieuses drapaient le cadre, devant lequel un vase au col allongé contenait des branches de fleurs pâles.

— Il y a dans ceci, songea Bertrand, intention qui voisine avec une sorte de culte, un culte d'expiation autour de la jeunesse de la fille de son frère?

La portière se soulevait; le capitaine de Frossac et le baron Pierre de Mora se trouvèrent en présence.

Pierre tressaillit en reconnaissant son ancien ami.

Pourquoi le frère de Marthe venait-il le trouver?

L'attitude de Mlle de Frossac le tenait dans une perpétuelle angoisse.

Il tendit la main à Bertrand qui la toucha à peine.

La gorge serrée, celui-ci prit la parole, évitant toute appellation directe.

— Votre présence immédiate est nécessaire à Saint-Seune, dit-il. Un accident est arrivé à Mlle de Mora en face de l'église; on l'a transportée chez ma soeur.

Un cri rauque s'échappa de la poitrine de Pierre et l'empêcha de distinguer les derniers mots, puis il saisit vivement l'officier par le bras.

— Il n'y a rien de plus... qu'un accident... Vous me le jurez?

— Rien de plus.

— Elle ne va pas mourir? Elle ne peut pas mourir!...

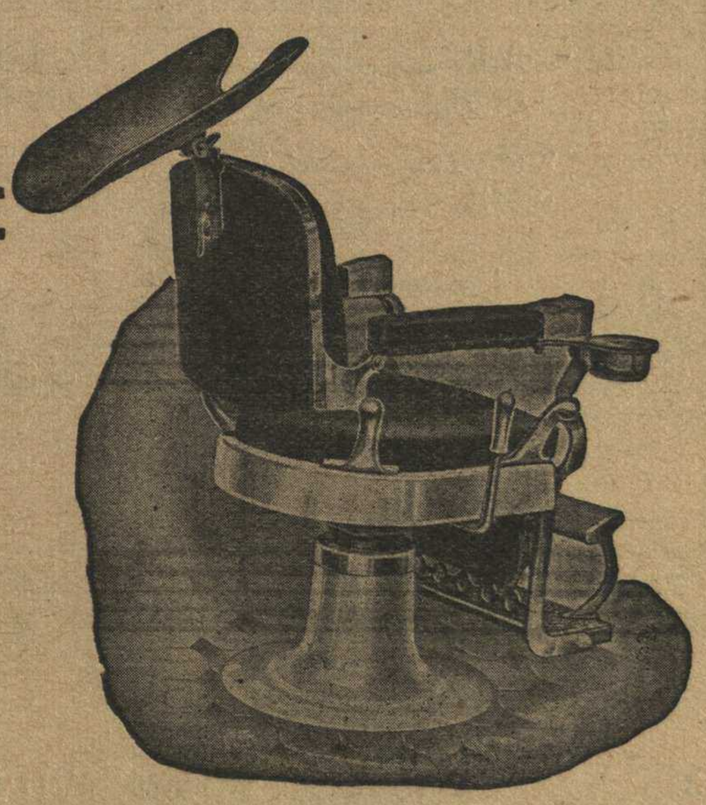
— Elle a repris connaissance. Vous verrez le médecin...

Mora le suivit en hâte. L'un, sobre de paroles, l'autre, fébrile, multipliant les questions anxieuses.

Enfin, ils arrivèrent sur la place de Saint-Seune. Bertrand s'arrêta devant la grille qui donnait accès dans le jardin et fit entrer Mora qu'il laissa pénétrer seul dans la maison.

La plus Grande Maison d'accessoires de Barbiers, et Salons de Beauté de Montréal

Parfumerie ALBERT BELLEFONTAINE
Limitée
Tél. Lancaster 1108-1109
1670 St-Denis
MONTREAL



NOUVELLE CREATION

"Je t'aime"

Le parfum que vous aimerez
Aussi charmant que son nom

Fabricants du célèbre Parfum

ROSE DES ALPES

Un bouquet dans chaque goutte

All The World Loves A Lover
TENDRE AMOUR

Words by
JACK HENRY
Paroles Françaises de
HECTOR PELLERIN

Music by
FRED. CARBONNEAU
Writer of { LOVE WILL FORGIVE
LOVE WILL REMEMBER

Valse Andante

TUNE UKULELE
A D F# B

Piano *f*

VOICE

Since the World has start - ed, lov - ing is in style, Love, for there's no use a cry -
When, you were a kid, your Mo - ther had your heart, You'll, nev - er for - get those sweet

Pour que dans la vie, l'on soit tou-jours heu-reux. Il faut pos-sé - der le bon -
Il est un de - voir qu'on ne doit pas ban - nir, Et que rien ne peut rem-pla -

- ing, For, when you love, you will al - ways wear a smile,
days, Those, days have passed, now Mo-thér shares with Sweet-heart,

- heur, Cher - cher à trou - ver cet ê - tre pré - ci - eux,
- cer. C'est de nos vieux Pa-rents le cher sou - ve - nir.

3 Copyright MCMXXVII by POPULAR MUSIC PUBLISHING Co. Montréal, Can.
International Copyright Secured Made in U. S.A. All Rights Reserved

And, that is why I'm say - ing. The
So, give them your love al - ways.

Qui com - pren - dra no - tre coeur. A -
Que l'on ne sait ef - fa - cer. Il

- rit.

CHORUS
REFRAIN *Con espressione*

whole wide world loves a lov - er You can't live with - out lov -
- lors ce se - ra pour nous Des ins - tants di - vins bien
ne faut pas ou - bli - er Nos vieux pa - rents tant ai -

p - f

- ing If you want your life to be bright - er, Then
doux, U - nis - tous deux dans une é - trein - te, Sans
- més Qui nous ont don - né l'ex - is - ten - ce, La

love you will al - ways be smil - ing And, if you want
peur ni gêne et sans con - train - te, Mar - chant la main
joie, la gaî - té, l'o - pu - len - ce, E - par - gnons leur

to cure your blues, Just set - tle down, you will love.
dans la main, *Nous pour - sui-vrons no - tre che-*
les sou - cis, *Les cha-grins et tous les en -*

tres *triste*

her. Then all your dreams will be - come true, For she
-min, En se ju - rant, et pour tou - jours, De s'a -
-nuis, Et soy - ons pour eux et tou - jours, Leur seul

largemente *rit*

will, al- ways love her lov - er. The er.
-do - rer du plus tendre a - mour. A -mour.
bon - heur, leur plus tendre a - mour. Il -mour.

a tempo

Le parti de M. de Frossac était pris: tant que Jacqueline demeurerait chez sa soeur, il habiterait ailleurs.

Il estimait que la délicatesse lui imposait cette mesure.

Il résolut donc d'aller jusqu'à Saint-Priest, d'examiner les communs restés intacts, où quelques meubles avaient été transportés pendant l'incendie et de s'y installer.

En passant près de la métairie de Catie, il ralentit le pas, et, presque malgré lui, il fouilla du regard, l'allée... L'événement du matin avait effacé le troublant soupçon qu'avaient fait naître dans son esprit les singulières confidences du garde champêtre

Un éclaircissement immédiat s'imposait.

Mais comment l'obtenir? A pas lents, un peu indécis, il s'approcha de la porte déteinte, jeta un regard sur la haie.

Soudain, sans qu'il y prit garde, son pied heurta le bas de la porte; le vieux bois résonna, comme sous un coup de marteau.

Involontairement, il avait frappé à cette demeure de deuil et de pauvreté, comme s'il avait voulu soulever le voile qui abritait une douleur craintive et pudique.

Il s'éveillait à son indiscrétion, comme un somnambule s'éveille à la vie réelle...

En hâte, il s'éloigna, évitant même de faire craquer les feuilles mortes qu'une nuit froide avait durcies...

Trop tard! La porte s'ouvrait. Bertrand ne retourna pas la tête.

Une voix s'éleva, anxieuse, légèrement tremblante:

— C'est vous, monsieur, qui cherchiez à entrer?

Frossac s'arrêta, revint sur ses pas et, découvert, s'inclina avec confusion.

Allait-il donner un prétexte? Feindre de chercher la vieille Catie et de s'être trompé?

Il se contenta de dire vaguement:

— Madame, veuillez m'excuser.

Jamais, lui semblait-il, un galant homme ne s'était trouvé en pareille situation. Il voulu en sortir au plus vite.

Il releva la tête, s'efforçant de ne pas dévisager l'inconnue, tandis que toutes ses facultés se tendaient dans un effort pour deviner le mystère de cette existence.

C'était une femme d'âge moyen, au visage maigre, aux pommettes saillantes; elle portait une robe noire serrée à la taille par une ceinture de cuir. Les traits étaient insignifiants, les yeux brillaient de fièvre. La prononciation révélait une origine étrangère. Elle possédait une seule beauté; des cheveux blonds merveilleux, la ressemblance de cette chevelure avec "une autre" chevelure était indéniable...

L'inconnue regardait l'officier avec une expression de reproche, mais aussi de supplication.

Que voulait-elle de lui?

Fût-ce ce regard qui lui suggéra ce qu'il avait à dire?

Il se nomma.

Les deux mains longues et transparentes se joingnirent en prière.

— Monsieur, prononça la dame en noir à voix très basse, vous êtes de ce pays-ci?

— Oui, madame; j'en ai été absent durant de longues années et j'y suis revenu depuis quelques jours seulement.

L'inconnue s'effaça en murmurant:

— Voulez-vous entrer?

M. de Frossac s'inclina et franchit le seuil.

Tous les deux étaient debout, au seuil de la chaumière, près d'un berceau dont le treillage s'effondrait sous le poids d'une glycine déjà jaunie et d'un jasmin dont les tons vert sombre résistaient encore aux atteintes des premières gelées blanches.

L'étrangère se tenait là, très pâle, nerveuse, comme si elle eût voulu accomplir un acte redoutable et ne l'osât pas.

Tout à coup, elle se détourna, et, très vite, la voix blanche, la parole saccadée par le tremblement des mâchoires, demanda:

— Combien le baron de Mora a-t-il d'enfants?

Une poignante émotion étreignit la poitrine de Bertrand, et, en énonçant la stricte vérité, il lui semblait trahir un secret:

— Le baron de Mora n'a jamais eu d'enfants...

L'inconnue s'était appuyée à la fragile colonne de bois qui soutenait le milieu du berceau de glycine, tandis que ses pauvres doigts froissaient l'étoffe usée de son corsage, cherchant à comprimer les battements de son coeur.

Un escabeau était à portée de la main. M. de Frossac le saisit, l'approcha et y fit asseoir son hôtesse.

Ils demeurèrent ainsi en face l'un de l'autre, évitant de se regarder.

Bertrand eut alors la vision brève de Jacqueline, la charmante fille entourée de toutes les délicatesses de la vie par la pénitente affection de son oncle...

Ce n'était pas la blessée au visage exsangue, aux cheveux maculés de sang, mais le radieux portrait du salon des Rochères qui se détachait devant lui, dans ce cadre miséreux!...

A l'interrogation de l'inconnue, il avait répondu par deux mots seulement. Quelle serait la conséquence de cette affirmation? Mais, après tout, n'importe quel habitant du pays eût appris à la dame en noir ce qu'elle voulait savoir...

En quelques traits, il résuma mentalement la stituation:

ATTENTION ! — AMATEURS DE LA BONNE MUSIQUE !

Procurez-vous les Derniers Succès de la Chanson Populaire Française.

35c la copie 3 pour $1.00

"FLEUR D'ESPAGNE"

AU BORD DES FLOTS BERCEURS

Nos meilleurs vendeurs

SOUVENIR D'AMITIE.
MAIS SI TU REVIENS UN JOUR.
CELLE QU'ON N'OUBLIE PAS.
DEPUIS QUE TU M'AS QUITTE.
DONNE-MOI TES GRANDS YEUX.
TENDRE AMOUR.
JARDINIER D'AMOUR.
JE REVE ET JE PENSE A L'AMOUR.

Demandez à entendre ces chansons sur le RECORD "VICTOR"

Tout ce que vous désirez en musique nous l'avons. Demandez notre catalogue complet.

Adresser, POPULAR MUSIC PUB. LTD.

321 Sainte-Catherine Est, **Tél. Est 4330** MONTREAL

Il y avait une analogie indiscutable entre la chevelure blonde émergeant des voiles de deuil et ces cheveux blonds encadrant ce pâle visage, ces cheveux blonds si semblables à ceux qui, tout à l'heure, retombaient sur son bras... entre la sombre vision entrevue par Marthe, derrière le char funèbre, et la "dame en noir" qui s'agenouillait dans l'herbe du cimetière, là où il n'y avait aucune tombe apparente, là où, quinze ans plus tôt, Marthe avait trouvé des bruyères éparses...

Quelles étaient au juste l'identité et la mentalité de cette femme? Il importait de préciser ces deux points; il y allait de la sécurité de Jacqueline...

L'inconnue était-elle une créature digne de toutes les compassions, ou avait-elle été, et se préparait-elle à devenir la cause d'irrémédiables maux?

Bertrand releva la tête et contempla la dame en noir dont les yeux ne se détournèrent pas des siens...

Il se sentait écrasé par l'importance du rôle que la nature des choses lui imposait.

A sa soeur, à la jeune blessée, il devait le secours d'une excessive et rare prudence; à cette endolorie, l'appui de son conseil et de sa loyauté.

Il fallait apprendre à la connaître davantage.

— Madame, prononça-t-il, puis-je savoir pourquoi vous m'interrogez au sujet de la famille de Mora?

L'inconnue sourit douloureusement; elle porta la main à son front, tandis que les larmes débordaient de ses yeux.

— Je ne puis le dire, murmura-t-elle. Mais je "dois" m'informer.

— Catie aurait pu vous renseigner.

M. de Frossac eut la conscience d'une sécheresse et d'une dureté dans le son de sa voix.

Mme Clare, lentement, se dressa devant lui,; il éprouva la bizarre impression de la voir grandir et devenir toute différente d'elle-même; il la considérait, stupéfait.

Les larmes ne jaillissaient plus de ses yeux.

— Monsieur, reprit-elle, je ne voulais poser cette question que si j'étais assurée d'une discrétion à toute épreuve... La Providence a mis sur ma route l'honneur d'un officier français!

Profondément ému, Bertrand lui prit la main et la serra dans les siennes.

— Comptez sur moi, madame, prononça-t-il, vous avez désormais un ami dans ce pays où vous êtes étrangère, mais un ami auquel vous promettez de ne jamais agir suivant votre premier mouvement... Soyez prudente, très prudente...

La femme en deuil avait de nouveau baissé la tête, et, la voix assourdie:

— Je suis allée souvent près du château des Rochères, dit-elle; j'ai vu dans le parc un jeune fille qui se promenait avec le maître du château; ils se ressemblaient. Quelle est cette jeune fille?

— Une nièce du baron.

Les yeux de M. de Frossac ne quittaient pas l'étrangère.

— Son nom?

Bertrand hésitait.

— Jacqueline de Mora, prononça-t-il enfin.

Il s'attendait à une explosion. Il n'en fut rien.

Mme Clare croisa ses bras sur sa poitrine; recueillie, elle ne semblait plus voir Bertrand. M. de Frossac comprit qu'il ne pouvait pas chercher à en savoir davantage en ce moment et se retira en silence.

L'inconnue avait fait appel à son honneur... Il se sentait, désormais, lié envers elle...

VII

Lorsque Mlle de Frossac eut été avertie de l'arrivée de M. de Mora, elle vint le recevoir au haut de l'escalier.

Tout son être se raidissait; elle ne voulait pas que ce premier choc eût lieu en présence de Jacqueline. Seule, elle se sentait plus maîtresse d'elle -même.

— Je vais vous conduire près de votre nièce, elle vous demande.

Elle prononça ces derniers mots sans un geste d'accueil.

Le baron la remerciait, à la fois troublé par l'inquiétude et l'embarras, et la suivit.

A peine eut-il aperçu le jeune visage exsangue, entouré de bandes serrées, qu'il s'épouvanta; il crut ses alarmes dépassées par la réalité! L'exclamation qui lui échappa, en se précipitant vers Jacqueline, fut si violente que Marthe lui saisit le bras pour le retenir; alors, ils échangèrent un regard qui plongeait dans le passé, un regard d'interrogation redoutable! Et tous deux détournèrent la tête en même temps.

S'efforçant au calme, le baron se pencha vers la jeune fille.

— Tu souffres beaucoup, ma bien chère? interrogea-t-il tout bas, en l'embrassant doucement.

— Moins maintenant, répondit-elle, je suis si bien soignée!

Elle prit la main de Marthe qui était passée de l'autre côté du lit.

Un sentiment de jalousie mordit soudain Pierre au coeur; il lui sembla que Mlle de Frossac lui enlevait une part de l'expiation en s'étant fait si vite aimer de Jacqueline!

En ce moment, la porte s'ouvrit et le docteur entra.

Le pharmacien l'avait mis au courant de tout ce qui s'était passé

— Veuillez soutenir la tête de Mlle de Mora pendant que j'examinerai la blessure, dit-il.

Le baron, vivement, s'était approché, mais il fut devancé par Marthe.

Elle était "chez elle" et le témoignait... il s'inclina et recula de quelques pas, avec la douloureuse sensation d'être, au chevet de sa nièce, un étranger! L'immense désir de l'emmener aux Rochères le dominait.

Quel verdict prononcerait le docteur? Cette enfant allait-elle être enlevée à la joie de vivre, au seuil même de ce bonheur préparé pour elle et dont il voulait qu'elle jouît!

Jacqueline ne put retenir un gémissement, tandis qu'avec précaution, le docteur écartait ses cheveux collés au bord de la plaie et pratiquait un sondage.

La jeune fille, cette fois, étouffa ses plaintes en regardant Marthe.

Le temps qui s'écoulait parut atrocement long à ceux qui attendaient le jugment définitif.

Enfin le docteur prononça:

— La blessure n'est que superficielle, mais le lavage a été trop sommaire; il faut couper les cheveux alentour.

Je vais faire préparer à la pharmacie les choses nécessaires; je reviens dans quelques instants.

Marthe s'était assise au chevet du lit. Jacqueline l'attira vers elle.

— Vous empêcherez que l'on punisse l'enfant dont la pierre m'a atteinte, murmura-t-elle; il ne me visait pas.

Si bas qu'elle eût parlé, le baron l'entendit, et, s'approchant:

— Qu'importe, dit-il, la voix dure, le résultat a été le même.

Jacqueline fit un mouvement pour joindre les mains.

— Ne l'agitez pas, dit Marthe impérative.

Le docteur rentrait; il s'adressa directement à Mlle de Frossac.

— Avant d'opérer le pansement, dit-il, je dois savoir si vous gardez chez vous Mlle de Mora.

Marthe n'hésita pas; sans même jeter un regard du côté du baron, elle répondit, presque farouche:

— Je la garde!

Pierre, aussitôt, s'était avancé.

— Votre avis, docteur? interrogea-t-il, la voix rauque.

— Le transport peut provoquer une seconde hémorragie.

— Il n'y a pas à hésiter, affirma Mlle de Frossac.

La colère sourde, mal réprimée tout à l'heure, agitait de nouveau le baron.

Il essayait de l'étouffer sous la reconnaissance!

N'allait-elle pas un jour, la volontaire recluse, parler à l'enfant de la funèbre nuit de septembre? Quelle fatalité avait donc amené la fille d'Aymard sous le toit de Mlle de Frossac? Ne devrait-il pas solliciter de Marthe un instant d'entretien? Lui dire: "Confiez-moi le secret qui pèse sur toute votre existence... ma faiblesse a été complice des volontés qui se sont dressées devant le bonheur de mon frère et le vôtre... Mais ne croyez plus si un invraisemblable et atroce soupçon a passé en vous, que j'ai eu connaissance de la mort d'Aymard, lorsque cette fête, maudite par vous et par moi, a eu lieu! Ayez pitié, non de moi, mais de la fille de mon frère! Seul, je puis rassembler autour d'elle toutes les douceurs et les joies de ce monde, ne les empoisonnez pas par une parole imprudente!..."

Ce qu'il pensait ardemment, il n'osa le dire.

Il ne pouvait plus supporter la vue de Marthe penchée vers le lit de Jacqueline et il ne pouvait enlever sa nièce à cette sollicitude nouvelle, si menaçante pour lui...

Il fit sur lui-même un immense effort, parce que l'homme du monde ne pouvait laisser paraître que la gratitude et la courtoisie.

— Mademoiselle, dit-il en saluant profondément Marthe, nous vous devrons beaucoup.

Elle le toisa d'un regard écrasant.

Mora comprit qu'il devait se retirer et vint baiser Jacqueline au front. Le visage de la jeune fille lui parut si pâle qu'un frisson de mortelle angoisse lui traversa le coeur. La voix tremblante, avec l'impression qu'il embrassait sa nièce pour la dernière fois, il dit:

— Est-ce que je pourrai revenir te voir ce soir?

Elle se tourna vers Marthe, qui répondit:

— Aussitôt que vous voudrez.

C'était à la nièce et non pas à l'oncle qu'elle s'adressait...

Mora se retira, le pas alourdi, la tête basse, avec l'attitude et l'état d'âme d'un vaincu...

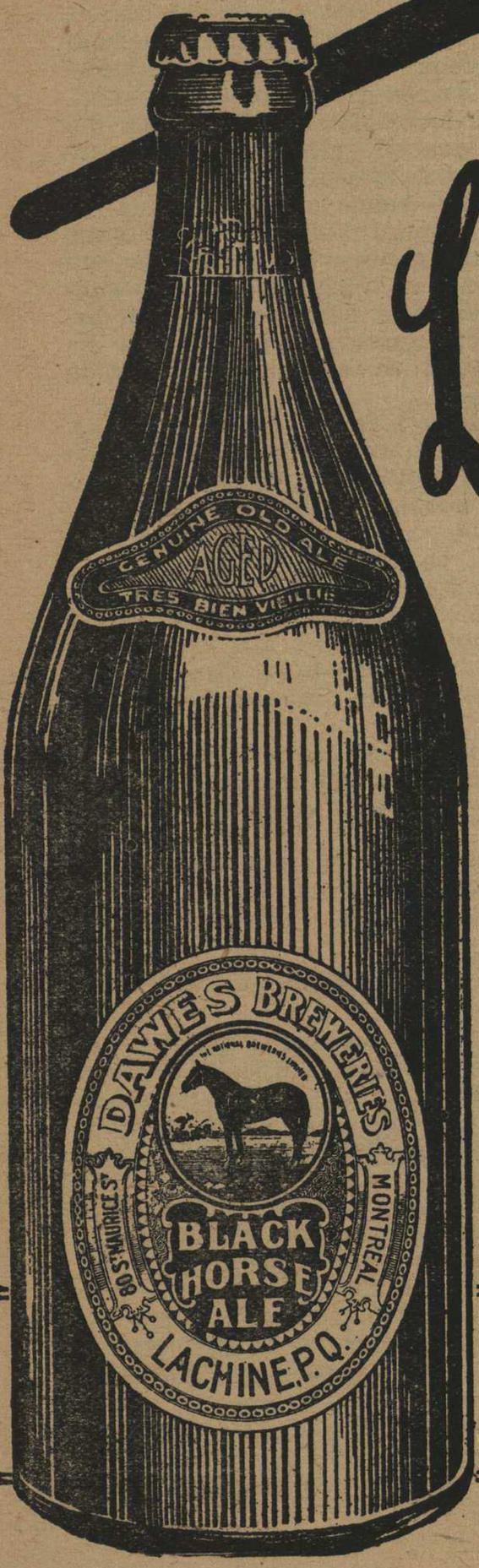
Il se trouva en face de Bertrand qui descendait de voiture avec son garde, venu pour chercher ses bagages.

— Comment se trouve Mlle de Mora? interrogea le capitaine.

— Le docteur prescrit un repos absolu; elle reste chez Mlle de Frossac.

— Je n'ai jamais douté qu'il en puisse être autrement, dit l'officier; dès aujour-

DAWES
BLACK HORSE



La plus pure et la meilleure

PLUS DE 100 ANS D'EXPERIENCE
DANS CHAQUE BOUTEILLE

d'hui, je m'installe dans les communs de Saint-Priest.

Pierre avait compris l'excessive délicatesse de cet exil qui appesantissait encore sur lui un poids de gratitude si difficile à porter.

— Je vous en supplie, dit-il, venez chez moi; je serais heureux de vous procurez un asile plus confortable que celui que vous trouverez là-bas.

En une phrase nette et définitive, Bertrand déclina l'invitation.

Une rougeur empourpra le front de Mora.

Il recula devant l'acte de franche humilité, l'acte qui eût libéré ses fautes graves du soupçon qui les aggravait encore...

Il proféra des regrets, un "au revoir" courtois.

— Vous voudrez bien, au moins, franchir souvent la porte des Rochères? dit-il.

Bertrand salua, très froid, et s'éloigna rapidement, dans la direction de la place de l'église.

VIII

La vieille Catie possédait toutes les qualités et tous les défauts de sa race; elle était adroite, sobre, laborieuse, économe, quelque peu avare, et légèrement soupçonneuse.

Au moment où elle avait accepté la "dame en noir" pour locataire, elle n'avait vu que l'avantage de louer une partie du petit bâtiment, désormais inutile.

Bientôt, une crainte lui était venue. Serait-elle payée?

L'étrangère était arrivée avec un très mince bagage...

Quelles étaient ses ressources? Que lui rapportait son travail?

Aucune lettre ne lui étant adressée chez elle, Catie ne pouvait pas s'assurer si ce travail était rénuméré. Elle avait interrogé la receveuse des postes. La receveuse s'était retranchée derrière le secret professionnel, et avait refusé de parler d'aucune correspondance adressée poste restante.

Quelles occupations Mme Clare pourrait-elle trouver dans le pays qui garantissent le prix du loyer?

Elle n'était pas faite pour les grosses besognes; elle était trop menue, et n'y avait point été, sûrement, habituée.

La métayère guettait une occasion.

Presque tout de suite, elle avait appris l'accident survenu à Mlle de Mora, et son installation chez Mlle de Frossac.

Aussitôt une idée surgit dans l'esprit de la vieille femme; Mlle Marthe aurait besoin d'une garde-malade. Une personne qui paraissait aussi triste que la dame en noir avait dû, certainement, soigner beaucoup de malades autour d'elle!

Catie ne remettait jamais au lendemain ce qu'elle pouvait faire le jour même.

En revenant du bourg, où elle avait entendu conter l'accident, elle traversa au plus vite la métairie et le jardinet où s'échevelaient des pois roses et des capucines brunes, à demi décolorées par l'automne, et pénétra chez Mme Clare.

— Et autrement! j'ai quelque chose à vous dire, prononça-t-elle. Vous n'êtes ni jeune ni vieille, c'est ce qu'il faut. Vous ne devez pas craindre de vivre auprès des gens qui souffrent! Les chagrins d'autrui, cela vous console des vôtres et ça vous remet le cerveau en place quand on s'imagine qu'il n'y a que vous de malheureux!

Ellen Clare regardait la métayère, surprise de ce discours.

— Vous iriez bien soigner une jeune fille?

La dame en noir tressaillit légèrement, mais ne répondit pas.

— Et autrement, cela vous trouble, peut-être?

— Expliquez-vous davantage; chez qui devrais-je aller?

— Chez Mlle de Frossac; elle a pris chez elle Mlle de Mora, qui a été blessée à la tête, devant l'église.

Catie ne s'aperçut pas de l'émotion subite qui s'était emparée de sa locataire, et continua:

— Cela a fait de la rumeur dans le pays! Le baron de Mora, l'oncle de Mlle Jacqueline, est le châtelain des Rochères, et Mlle de Frossac vit en captivité! C'était une belle jeune fille, autrefois, qu'on admirait dans les fêtes des châteaux, et partout! Puis, tout à coup, ç'a été fini. Pourquoi? On ne le sait pas! Et autrement, vous pourriez rendre grand service en aidant à soigner la jeune demoiselle! Voulez-vous que j'aille vous proposer?

La dame en noir serra autour d'elle, jusque sur son front, un pauvre châle qui lui cacha le visage.

— Je veux bien, dit-elle, haletante.

Catie était si pressée de mettre son projet à exécution qu'elle se précipita au dehors...

. . . . . .

Seule, Mme Clare, convulsée, joignait les mains.

— Voici le moment! murmurait-elle d'une voix gutturale, en mots hachés. Je n'osais pas savoir! Maintenant, il faut que j'ose et que je sache! Et je tremble! Serai-je maîtresse de moi?

Je ne vivrais plus si je refusais d'aller près de cette enfant! Mais vais-je perdre le seul espoir de toute ma vie! si je découvre que cette Jacqueline de Mora n'est pas... "Elle"!...

Les pleurs coulaient de ses yeux cernés, le long de ses joues pâles, au point de l'aveugler.

Elle essuya ses larmes, tentant vainement de les retenir et jeta un coup d'oeil autour de la chambre misérable...

— Si c'est Elle!... murmura la malheureuse, voilà tout ce que j'aurais à lui offrir!... Car, après l'avoir retrouvée, je ne pourrai plus me séparer d'Elle!...

Pendant ce temps, Catie était retournée à Saint-Seune et avait proposé les services de sa locataire à Mlle de Frossac.

"C'était une dame tout à fait comme il faut, qui savait beaucoup de choses concernant les malades!"

Marthe s'effrayait de sa propre inexpérience et de celle de ses femmes de service.

Sans prendre d'arrangement, elle répondit à la métayère qu'elle pouvait amener Mme Clare.

Catie s'empressa de rentrer chez elle et de hâter les préapratifs de la dame en noir, bien simplifiés par son dénuement de toutes choses.

L'étrangère ne faisait aucune réflexion; Catie continua à monologuer toute seule jusqu'à ce qu'elle eut gagné l'entrée du bourg.

Arrivée devant la porte de Mlle de Frossac, elle souleva le marteau et frappa un coup vigoureux.

Sous le voile de crêpe rabattu sur son visage, Mme Clare joignait désespérément les mains.

C'en était fait de la muette expectative, des veillées silencieuses, de la passive attente des événements! Quelques minutes avaient suffi pour ouvrir toute grande la porte de l'avenir devant cette femme qui, tremblante, n'osait en franchir le seuil!...

Un instant plus tard, elle était en présence de Mlle de Frossac. Toutes deux demeurèrent face à face, éprouvant une identique impression, mêlée de recul et d'attirance.

D'un geste spontané, imprévu, contraire à ses allures hautaines, Marthe tendit la main à celle qui devait donner ses soins à la fille d'Aymard; puis, se tournant vers Catie:

— Je vous remercie, dit-elle, descendez à l'office, on vous servira à déjeuner.

Elle introduisit aussitôt la nouvelle venue dans la chambre où reposait Jacqueline.

Mme Clare avait détourné les yeux en entrant... par un violent effort, elle ramena son regard vers la jeune fille et s'avança lentement.

Mlle de Mora sommeillait, Au bruit, pourtant assourdi des pas, elle se souleva avec une vivacité que Marthe réprima aussitôt. A sa vue, la dame en noir étouffa le cri qui lui montait de la poitrine aux lèvres.

Son premier mouvement fut de saisir Jacqueline dans ses bras, le second fut de se retirer en arrière...

Malgré les bandages qui entouraient une partie de la tête, celle-ci lui apparaissait si exquise, si fine, si gracieuse, si aristocratique... si autre qu'elle-même!...

Mais un hasard eût-il auréolé ce front d'une chevelure blonde si semblable à la sienne, sa seule beauté!

Sur ses lèvres, entre ses dents qui s'entre-choquaient, glissait le murmure d'un serment surhumain, celui de ne rien révéler d'elle -même à l'enfant...

Dès lors, une rigidité l'envahit toute. 'D'un mouvement saccadé, elle ôta son chapeau et son voile, entoura ses cheveux d'une coiffe noire, déroula un tablier de toile grise, l'attacha autour de sa ceinture, et, se tournant vers Mlle de Frossac:

— Que dois-je faire? demanda-t-elle.

Marthe s'était rapprochée du lit.

— Que désirez-vous en ce moment, chère? interrogea-t-elle. Voici votre garde-malade qui m'aidera à vous distraire, tout en vous soignant.

A vous distraire. Le mot semblait étrange quand on considérait ce visage qui semblait ravagé par une combustion intérieure du cerveau!

La blessée fit un léger signe de tête et sourit.

Oh! ce sourire! doux et suave comme la jeunesse, mélancolique comme la souffrance! Il déchira le coeur de la dame en noir!

— Ne pourrait-on pas me faire la lecture? implora Jacqueline.

— Je ne sais ce qu'en penserait le docteur.

— Je lirai peu de temps de suite! hasarda Mme Clare.

— Dix minutes de lecture et dix minutes de repos, imposa Mlle de Frossac.

Elle se leva et alla choisir dans une bibliothèque placée dans la chambre le livre qui paraissait devoir convenir à sa jeune amie.

Dès qu'Ellen fut installée près de Jacqueline, Marthe descendit: c'était l'heure à laquelle son frère avait promis de venir.

Il ne se fit pas attendre et entra dans le salon, évidemment en proie à une sérieuse préoccupation.

— Qu'as-tu donc, Bertrand? demanda-t-elle.

— Est-il entrée ce matin, ici, quelqu'un d'étranger?

Sa soeur le regarda fixement:

— Et quand cela serait?

— Il est de mon devoir de te donner un conseil à ce sujet.

La voix de M. de Frossac était si ferme, si pressante, que Marthe reprit:

— J'ai accueilli une personne en grand deuil amenée par la vieille Catie, et qui se nomme Mme Clare.

— Quel emploi lui as-tu donné dans la maison?

— Elle m'aide à soigner Jacqueline.

Bertrand se dirigea brusquement vers la fenêtre, essayant de dissimuler son trouble.

Marthe vint à lui.

— Frère, dit-elle, explique-toi.

S'expliquer! Pouvait-il affirmer quoi que ce fût?

Mais aussi quel drame d'âmes pouvait éclater entre ces deux femmes, au chevet même de la jeune blessée?

Tout d'abord, il importait de savoir si l'inconnue avait cherché d'elle-même à s'introduire près de Mlle de Mora.

Pour la première fois de sa vie, ayant conscience du devoir, il ne savait comment l'accomplir! A peine même s'en reconnaissait-il le droit!

Il hasarda, tâtant le terrain.

— Mme Clare est-elle venue ici sachant que Mlle de Mora y était?

— C'est évident, puisqu'elle offrait ses services comme garde-malade.

Si la dame en noir avait résolu d'observer un absolu silence, ne serait-ce pas une insigne cruauté de l'éloigner?

Mais aurait-elle la force de se contraindre? Sa présence, dans l'état grave de Jacqueline, ne constituait-elle pas un danger? Il fallait tout prévoir...

— Marthe, dit-il, ta situation vis-à-vis des Mora est très complexe! Pierre n'ose pas même exprimer un désir... Jacqueline est ici sous ta seule responsabilité! Permets-moi d'insister... ne laisse pas Mme Clare seule avec Mlle de Mora...

— Que sais-tu donc d'elle? s'écria Mlle de Frossac alarmée.

— Cette personne est inconnue ici; son grand deuil, son visage prématurément vieilli, sa voix saccadée, son geste fébrile la prédisposent peu au rôle de garde-malade, et...

— Tu as donc vu Mme Clare? Où cela? Comment?...

— Chez elle, répondit froidement le capitaine.

— Et pour quel motif?

— Une maladresse de ma part. J'ai heurté sa porte en passant; elle l'a immédiatement ouverte, j'ai dû entrer pour présenter mes excuses...

— Cette femme est au-dessus de sa condition apparente, n'est-ce pas?

— C'est justement cette raison qui pourrait faire soupçonner quelque chose de mystérieux dans sa vie. Je ne te demande pas d'être méfiante, mais d'être prudente...

— Je surveille tout ce qui se passe chez moi, imposa Mlle de Frossac sèchement.

IX

Les acquéreurs du château de Roman avaient entrepris de donner à la vieille demeure quasi féodale un extraordinaire confort.

Thomas Grave était déjà presque un vieillard, rapetissé par la largeur des hanches et la carrure des épaules; il avait l'apparence d'un coffre rectangulaire, d'où émergeait une tête ronde, un front bas, des yeux sans teinte définie, un collier de barbe gris saumâtre, rejoignant une chevelure drue, hérissée, composée de tous les tons, qui mènent du brun au blanc en passant par le roux fauve...

L'aîné des fils, grand, dégingandé, avait le geste à rebours de la parole, l'organe toujours voilé, le poil ras.

Le second semblait appartenir à une toute autre race; brun, élancé, les cheveux très fins, assez courts, légèrement frisés, la moustache délicatement retroussée, il dépassait, dans tout l'ensemble de sa personne, la recherche qui met en valeur les avantages physiques.

"Il n'est pas "l'arbitre" des élégances, avait-on dit de lui dans un salon où il s'était fait présenter à Paris (non sans difficulté!)' il est "l'excès" des élégances!"

L'histoire de ces trois personnages se résumait en quelques mots.

Thomas Grave, fils d'émigrants, né aux Etats-Unis, était parti vers l'âge de quinze ans pour le Brésil et y avait fait fortune, on ne savait comment, puis il était venu s'établir à New-York, où ses affaires avaient prospéré encore davantage.

Depuis quelques mois, il avait jugé prudent de réaliser sa fortune et de rentrer en Europe.

Le père et ses deux fils étaient réunis dans une petite drapée d'étoffes multicolores, meublée de rocking-chair et de divans, fumoir improvisé, en attendant la fin des réparations; l'unique fenêtre s'ouvrait sur la vallée, toute ouatée de brumes d'automne.

L'aîné jeta tout à coup sa cigarette à demi consumée releva jusqu'aux oreilles le col de son veston, et, frissonnant, dit avec humeur, en rude anglais d'Amérique:

— Il fait froid ici! Pourquoi n'allons-nous pas dans le Midi?

— Ne dites pas de bétises, William, et parlez français! Rappelez-vous que les châtelains de race demeurent dans leurs terres jusqu'en février.

William haussa les épaules.

— Châtelain de race! Vous plaisantez fortement, mon frère James!

James reprit, plus sévère:

— Si vous ne parvenez pas à vous transformer en gentleman, tâchez au moins de ne m'entraver en rien!

Il était, en réalité, le chef de la famille. Fils d'un second mariage contracté lors de la prospérité paternelle, il tenait des origines espagnoles de sa mère tous ses raffinements extérieurs.

Tandis que, dès l'âge de quatorze ans, William peinait sur les gros livres de compte de la banque Grave, et se distrayait de ses travaux en fréquentant quelques tavernes populaires, son cadet avait été envoyé à Eton et, de là, à Oxford, où il avait pris le contact de la jeune noblesse anglaise, et le goût des sports.

Obligé de vivre avec son père et son frère, il savait qu'un mariage flattant l'orgueil paternel lui ouvrirait la porte du coffre-fort, fermé devant lui!

Il ne fallait pas chercher une alliance aristocratique dans un milieu très mondain et très parisien, mais dans quelque province éloignée, où leur fortune pourrait éblouir...

James savait que l'Auvergne était habitée par des familles hautement apparentées et que les réunions y étaient fréquentes.

Il pouvait y aller tenter fortune! Une

Confiez-nous le soin de vos yeux!...

POUR APPOINTEMENT:
Belair 1120

Montures avec Verres
Complet $3.95 et plus
Examen Compris

J. B. FOREST, B.A., O.,
OPTICIEN-REFRACTIONNISTE
Diplômé de l'Université de Montréal
Examen de la Vue
4361 ST-DENIS (Près Marie-Anne) MONTREAL, Qué.

propriété acquise valait, après tout, un autre placement.

Par l'entremise d'une agence, il avait découvert le château de Romans et le fit acheter par son père. Quelques-unes des surprises que les vieux domaines ménagent souvent à leurs acquéreurs attendaient Thomas Grave; il murmurait sans cesse, tandis que James l'écoutait, impassible, et continuait à présider aux transformations qu'il jugeait nécessaires.

. . . . . .

Après avoir reçu la seconde rebuffade de son cadet, Willian se promena de long en large dans le fumoir.

Quant à Thomas Grave, il s'enfonça dans une bergère, enfouit la tête dans son journal et s'en fit un paravant.

Aujourd'hui, Thomas s'hynoptisait sur un certain article placé en première page; il suivait chaque ligne du doigt, habitude contractée lorsque la lecture avait encore quelques secrets pour lui, et dont il ne s'était jamais défait.

Bientôt, il ponctua chaque phrase d'une toux rauque et courte, afin d'attirer l'attention que ses fils ne paraissaient pas disposés à lui accorder.

Puis il murmura:

— C'est excellent... on pourrait entrer dans l'affaire et, avec un peu de cette chance qui est de l'habileté, je paierais Romans et les réparations...

— Je croyais que vous étiez retiré des affaires... lui fit observer James.

— Des affaires, oui... mais cela ne m'empêche pas de profiter d'"une" affaire...

Lis toi-même.

Jacques lut et fronça les sourcils.

— Non! déclara-t-il. Quand on veut s'approprier le bien d'autrui, il faut le faire, sans que les honnêtes gens puissent s'en douter.

Grave senior serra ses fortes lèvres et ne rétorqua point; mais, se tournant vers l'aîné, en lui tendant le journal à son tour:

— Eh! Bill, qu'en dites-vous?

Dans l'appellation habituelle à chacun, se synthétisaient toutes les différences de tempérament existant entre le père et son second fils.

Pour le premier, William était tout bonnement le personnage vulgaire qui, en Amérique et en Angleterre se dénomme Bill: pour le second, il était l'inévitable parent qu'il faut à tout prix rendre décoratif, et auquel il convient d'accorder son prénom, ou tout au moins, dans l'intimité, un diminutif élégant; pour James, il était William ou Willy.

Bill interrompit sa promenade et dit, laconiquement:

— Bonne idée! Sera exploitée par d'autres...

Grave plia le journal en soupirant, et répondant à James:

— Les honnêtes gens sont ainsi faits, dit-il. Leurs bras sont trop débiles pour soulever les millions, afin de voir ce qu'il y a dessous! Ils se contentent de parler bien haut d'honnêteté et de conscience! Il y en a peut-être qui se sont ruinés et qui ne valaient pas mieux que moi! Et, en fait, je suis assez riche pour nous trois...

— Mon père, reprit James, ne cherchez pas à savoir qui, ici, est riche ou non, et parlez le moins possible, ou même pas du tout, de votre fortune. Laissez-moi, à moi seul, le soin de la faire valoir aux yeux d'un entourage délicat qu'un manque de tact effaroucherait...

Rallions adroitement la sympathie de nos voisins par quelque fête sensationnelle!

X

Le baron de Mora se promenait sur la terrasse des Rochères avec Lionel de Casteix.

— Je vous en supplie, insistait celui-ci, obtenez du docteur qu'il permette à Jacqueline de revenir!

— Croyez bien, mon cher, répondit Pierre avec une impatience marquée, que je désire ce retour encore plus que vous ne le désirez vous-même...

Mlle de Frossac se dresse toujours entre ma nièce et moi! Son aspect rigide fige les paroles sur mes lèvres!

— Cette austérité bizarre ne vaut rien pour une jeune fille malade! fit observer Lionel.

Mora reprit:

— Jacqueline est prisonnière de l'hospitalité spontanée, des soins généreux de Marthe... Je suis moi-même captif de la gratitude que nous lui devons.

En cet instant, un roulement de voiture se fit entendre sur le sable. La victoria du médecin s'arrêtait devant le pavillon du garde.

Lionel poussa une exclamation:

— Voilà qui est providentiel! Nous pourrons connaître la pensée du docteur; loin de toute influence...

Il n'acheva pas, le baron s'avançait vers le praticien.

— Je suis très pressé en ce moment, dit celui-ci, je vous verrai tout à l'heure.

Force fut d'attendre la fin de la visite.

Pour calmer son anxiété, Mora passa à un autre sujet.

— Que pensez-vous des acquéreurs de Romans? demanda-t-il à Lionel.

— Peu de chose; j'ai aperçu une voiture bien attelée: les domestiques sont corrects. La moitié du pays les traite de Parisiens, l'autre d'Américains... ou de tous les deux à la fois... deux termes de méfiance servant à préciser qu'ils ne sont pas Auvergnats!

— Nous aurions besoin d'un centre un peu animé: il semble que nous soyons tous en proie au marasme. Votre bal de septembre est resté sans écho et, cependant, vous lui aviez imprimé un cachet de réception intime...

— Oui... très intime! J'ai cédé au désir de Jacqueline.

— Jacqueline aime beaucoup la simplicité! fit remarquer Lionel avec un peu d'amertume.

En ce moment, le docteur sortait du pavillon. Mora le joignit aussitôt.

— Ne pensez-vous pas que ma nièce pourrait revenir ici demain?

— Sans danger mortel? Oui. Sans inconvénients? Non.

— Voulez-vous m'expliquer, docteur, interrogea-t-il, quel serait cet inconvénient?

— Mlle votre nièce, malgré toute la tendre sollicitude dont vous l'entourez, et dont vous l'entourerez plus encore, ne peut trouver aux Rochères les soins qu'elle reçoit chez Mlle de Frossac...

Le baron se mordit les lèvres.

Voyant que son interlocuteur gardait le silence, le docteur ajouta:

— Vous pouvez en croire un homme qui, ainsi que moi, pénètre dans les chambres des malades, les femmes seules peuvent remplir le rôle qu'exige l'état de Mlle votre nièce!

— Sa vieille gouvernante lui est absolument dévouée et se désole de ne pouvoir la soigner!

— Est-ce dans l'intérêt de votre nièce ou dans celui de sa vieille gouvernante que vous me consultez? Vous ne pouvez établir de comparaison entre celle-ci et les deux gardes-malades de Saint-Seune.

— Quelle est donc la personne qui aide Mlle de Frossac à veiller ma nièce? demanda le baron. Je l'ai entrevue! Elle disparaissait comme j'entrais! Jacqueline m'a parlé d'elle... Ne pourriez-vous pas prendre quelque information?... Je la ferais venir ici...

Le docteur l'interrompit:

— Mlle de Frossac l'a choisie. Je n'ai pas à intervenir entre vous et elle... je doute qu'elle consente à un arrangement, qui déplairait à Mlle Marthe...

Lionel allait parler, mais le baron lui imposa silence: il jugeait prudent de capituler.

— Docteur, dit-il, je m'en remets à votre loyauté... Lorsque vous jugerez le moment venu de me rendre Jacqueline, je vous prierai d'avertir Mlle de Frossac en même temps que vous m'avertirez moi-même.

— Je le ferai dès que l'était général de la malade me le permettra, prononça le docteur.

Il serra la main du baron et repartit aussitôt.

. . . . . .

Epuisée par l'hémorragie, engourdie par la première immobilité, Mlle de Mora s'anéantissait dans la douceur de sentiments inconnus. Dans le déracinement de son être physique et moral, son fiancé lui apparaissait très lointain. Elle ne songeait plus à la catastrophe dont elle avait eu le pressentiment pendant l'orage, le jour où le saphir avait glissé de son doigt...

Entre ces trois femmes, isolées du monde extérieur et rapprochées les unes des autres, l'attraction déterminait une immense sympathie....

La raideur de Marthe s'atténuait, toutes ses souffrances renfermées, et en quelque sorte cultivées, se fondaient en tendresse pour l'enfant dont elle avait, jusque-là, détourné les yeux.

Cette tendresse, elle la cachait encore, ou croyait la cacher, par réserve fière et pudique.

Tous ses sentiments se résolvaient en une maternité d'âme, l'épanouissement même du coeur de la femme, qui ne peut jamais irrévocablement se fermer.

. . . . . .

Mme Clare passait les nuits dans la chambre de la jeune fille.

Toutes deux, la lampe éteinte, causaient, très bas, à la lueur de la veilleuse...

Les confidences venaient de Jacqueline; elle parlait du passé, du présent, nullement de l'avenir, avec un abandon qu'elle n'avait jamais eu envers personne, sans s'apercevoir que Mme Clare l'écoutait avec une attention intense et sans rien lui révéler de sa propre vie... Il semblait à Mlle de Mora qu'elle avait toujours connu cette femme dont elle ignorait tout!

Le matin, se souvenait-elle des réponses qu'elle avait faites à des questions posées, alors que le sommeil l'envahissait peu à peu?

Si quelque brusque éveil interrompait ses premiers rêves, elle voyait celle qui la veillait se pencher, la contempler, comme pour graver son image en elle-même. Par un violent effort, la dame en noir résistait au désir poignant de la saisir dans ses bras, de la serrer sur son coeur et posait seulement un long baiser sur les cheveux blonds, ces cheveux si semblables à ses propres cheveux, coupés par un sénile tracé d'argent... et qu'elle voilait toujours sous sa coiffe noire...

. . . . . .

Un jour, Jacqueline, en souriant, tandis que Mme Clare était inclinée vers elle, avait tiré doucement une longue

mêche qui s'était échappée et, saisissant une boucle de sa propre chevelure, l'avait approchée de celle de Mme Clare:

— Il me semble que ce soit la même, lui fit-elle remarquer. Pourquoi cachez-vous vos cheveux! vos beaux cheveux!

Elle espérait qu'un sourire, répondant au sien, illuminerait la pâle figure, car elle se sentait aimée de cette femme en deuil...

Il n'en fut rien... Mme Clare recula brusquement, et Jacqueline ne vit pas qu'elle se cramponnait au bois du lit pour ne pas tomber...

. . . . . .

Depuis le jour où Mlle de Mora avait été blessée sur la place de l'église, la jonchée de feuilles de tilleuls qui couvrait le sol s'affaissait, amincie par l'humidité d'octobre...

La matinée était sombre, et, pourtant, on sentait que le soleil était tout près de percer la brume uniforme qui allait devenir transparente avant de se dissiper.

Au moment où Mlle de Frossac, accomplissant une de ses rares sorties, ouvrait la grille, elle retira vivement sa main, fortement éraflée.

La branche d'un rosier palissadé le long du mur s'était détachée et retombait sur son épaule. Une magnifique rose thé remontante étalait sa luxuriante et délicate beauté...

La cueillerait-elle? l'emporterait-elle "là" où elle allait?

Jamais elle n'avait posé de fleurs sur la tombe cachée dans l'herbe... pas même une brindille de ces bruyères cultivées, en souvenir des autres bruyères...

Mais cette rose, cette rose d'automne, sans incarnation, presque, fleur à demi endeuillée par sa pâleur, fleur de jeunesse par sa fraîcheur, ne venait-elle pas s'offrir à sa main? Dans sa teinte suave, n'était-elle pas l'emblème de Jacqueline? Ne serait-ce pas au nom de la fille d'Aymard qu'elle porterait cette rose sur la tombe ignorée? Elle cueillit la rose, et, à pas très lents, se dirigea vers le cimetière... En passant près de l'église, elle entra.

Les ténèbres y régnaient encore, les ouvertures étaient étroites et les vitraux sombres. L'église était déserte; la lueur de la lampe vacillait devant le tabernacle, sous un léger souffle.

Marthe descendit trois marches pour gagner le sol... elle éprouva l'impression de descendre en un sépulcre.

Elle pria longuement, agenouillée sur les dalles grises.

Les paroles de son frère lui revenaient à la mémoire: combien vides seraient les mains qu'elle aurait à présenter au divin juge!...

Elle se releva, sortit lentement et gagna le cimetière. L'humidité courbait les brins d'herbe parsemés des dernières fleurs automnales.

Il y avait longtemps que Marthe n'était venue; elle hésitait à reconnaître la place, le gazon avait grandi.

Sans songer que, toujours, elle priait debout, elle se laissa tomber à deux genoux, courbant la tête au milieu des tiges minces qu'empanachait un duvet blanchâtre.

Doucement, elle les écarta, et, dans le sol, plaça soigneusement la tige de la rose...

Elle eut alors conscience d'avoir manqué à la résolution prise depuis tant d'années, et se releva brusquement pour se rendre à la tombe familiale. La Toussaint approchait: elle avait à voir si tout était en ordre pour la fête des Morts.

. . . . . .

Peu d'instants après que Mlle de Frossac fût sortie, Mme Clare, son grand voile rabattu sur le visage, quittait aussi la maison...

Au moment où elle ouvrait la grille, la folle branche de rosier lui fouilla le visage; l'extrémité en était coupée, une rose y tenait encore, dans un demi épanouissement...

Une pensée lui vint... Comme Marthe, elle tendit la main, mais cette main retomba au long du vêtement sombre...

Cette fleur ne lui appartenait pas! Dans son âme endolorie, le scrupule se levait, s'exagérait et lui défendait de poser sur une tombe cette fleur dérobée...

Elle franchit le seuil; en tirant la porte pour la fermer, elle aperçut une branche d'if qui dépassait le grillage, à la merci de tous; elle en cassa deux brins et les cacha sous son manteau...

La dame en noir pénétra dans le cimetière et s'arrêta au milieu de l'herbe, au point même que Marthe venait de quitter. Ses genoux fléchirent; elle s'affaissa, à demi prostrée, tandis que, des deux brins d'if, elle cherchait à former une croix; ses mains tremblaient tellement qu'ele n'y put parvenir.

Elle était passée près de plusieurs tombes sur lesquelles s'effeuillaient des roses d'automne et les envia... Si elle avait osé détacher la fleur superbe, suspendue près de la grille, la poser sur cette pauvre sépulture de paria, donner la dernière floraison de l'année à cette inexprimable misère d'un mort?...

Tout à coup, ses yeux, errants dans les hautes herbes, fixent un point... Elle se trompe... Sa vue, sans doute, est troublée, elle éprouve une hallucination, car elle croit voir une rose, toute semblable à celle qui, peu d'instants plus tôt, tentait sa douleur...

Mais non! le parfum, atténué par le froid, est encore, cependant, assez subtil pour embaumer le gazon!... Par qui cette rose a-t-elle été posée sur cette tombe inconnue à tous?

Mme Clare songeait:

La fleur a surgit dans ce lieu funèbre?...

Comme l'enfant aux cheveux blonds a surgi du passé! N'est-ce pas aussi une fleur pâle et fraîche qui survit à celui qui repose là, en attendant l'heure du suprême réveil!

Qui a posé cette rose, alors que tous ignorent que ce coin gazonné est une sépulture? Cette fleur n'est pas tombée d'une gerbe! Une main l'y a placée...

Mme Clare lève les yeux. Près d'elle se dresse une forme féminine. Cette forme s'incline... des doigts minces écartent le crêpe à demi retombé... deux yeux la contemplent, si interrogatifs qu'ils semblent lire jusqu'au fond de son âme, son secret!...

Pas un mot n'est prononcé entre ces deux femmes... L'une a montré à l'autre la rose qui semble croître au milieu de l'herbe du cimetière.

L'autre a répondu par un geste signifiant: C'est moi!

La dame en noir se releva.

— Vous êtes, dit-elle lentement à Martre de Frossac, la fiancée qu'"il" évoquait aux dernières heures de sa vie; c'est en souvenir de "vous" qu'il a demandé à ses derniers moments que l'on déposât près de lui des bruyères roses du parc des Rochères?...

Marthe inclina le front.

— Oui dit-elle, et vous, vous êtes la veuve d'Aymard! Vous avez le droit de porter l'éternel deuil...

. . . . . .

Bertrand était arrivé plus tôt que de coutume chez sa soeur; la sachant absente, il refusa d'entrer. Depuis l'entretien qu'ils avaient eu ensemble, ni l'un ni l'autre n'avait fait allusion à la présence de Mme Clare, dans la maison.

Rien dans l'attitude et dans l'expression du visage de Marthe ne donnait à

J. G. BELANGER

O.O.D.

6567 Saint-Hubert. — **Calumet 1988.**
Près Beaubien — MONTREAL

Remarquez les cheveux que récolte votre peigne avant l'usage du

PETROLE ROGIER

Quinine, Cantharide, Pilocarpine et Moëlle de boeuf

Faites la même observation un mois après et JUGEZ de la réelle valeur du "Pétrole Rogier"

CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX

Le pétrole Rogier ne contient pas d'eau. Il brûle jusqu'à la dernière goutte.

$1.25 le flacon

Refusez toutes imitations
Exigez les véritables

Ces chocolats d'un effet certain, inoffensifs et très agréables, expulsent les vers et font disparaître la plupart des affections rencontrées chez les enfants, telles que Fièvre, Etat bilieux, Perte d'appétit, Maux d'estomac, Insomnie, Agitation durant le sommeil, Mauvaise humeur, Teint pâle.

MARTINEAU-BOUCHER
Pharmacien en gros
143 St-Maurice, Montréal
En vente partout à 50 cts

LE PAIN DE CHEZ NOUS

I. CARON Ltée.

BOULANGER

401 BELLECHASSE

Tél. Cal. 0186

penser au capitaine de Frossac que la garde-malade se fût départie de sa réserve et de sa prudence. Il avait donc bien fait de se taire et, cependant, le silence de la veille assurait-il celui du lendemain?

Les approches de la Toussaint l'attirèrent, lui aussi, vers le cimetière.

En tournant l'angle d'une épaisse haie de houx, qui entourait plusieurs pierres grises rongées par la mousse, il aperçut Mlle de Frossac et Mme Clare, debout l'une près de l'autre...

Devant la tombe mystérieuse, le passé avait dévoilé son secret...

. . . . . .

Quel choc allait s'ensuivre!

Il songea avec inquiétude:

Quel sera le sort de Jacqueline! L'union de ces deux femmes, si elle s'est accomplie en un sanglot et dans une prière, sera-t-elle passive comme cette tombe? inerte comme ce mort? Ou bien une lutte éclatera-t-elle autour de l'enfant? Jalousie de ses caresses et de ses confidences! Les révélations de l'une et de l'autre, les sollicitations de ces tendresses ne l'entraîneront-elles pas loin du bonheur?

Ces deux femmes ne briseront-elles pas l'avenir de cette jeune fille? Quels reproches mutuels et déchirants ne s'adresseraient-elles pas plus tard!

Avait-il, lui, le droit de dire à une mère: "Restez ignorée de votre fille!"

Non! mais il avait le devoir de faire envisager à sa soeur et à Mme Clare toutes les conséquences d'un de leurs actes, d'une de leurs paroles...

Il alla vers elles et prononça très bas:

— C'est ici!...

Et, se découvrant, il s'inclina...

. . . . . .

Tous trois prirent ensemble le chemin de Saint-Seune sans qu'un seul mot fût prononcé...

XI

Rentré dans le salon, Bertrand avait fait asseoir la dame en noir; il insista pour que Marthe, après s'être assurée que Jacqueline pouvait se passer des soins de ses gardes-malades, assistât à l'entretien qui s'imposait.

— Maintenant, prononça-t-il d'une voix ferme, tout mystère doit être éclairci. Nous n'ignorons plus, madame, que la veuve d'Aymard de Mora se cache sous le nom de Mme Clare. Nous faisons appel à vos sentiments d'épouse et de mère, comme vous avez fait appel à mon honneur de soldat, pour nous faire, à ma soeur et à moi, le récit d'événements que nous ignorons...

Ellen, plus pâle encore que de coutume, les lèvres serrées, les mains tremblantes, hésita d'abord.

— Mon père, dit-elle enfin, se nommait Wininfred Clare; il était le plus jeune fils d'un modeste propriétaire du Lincolnshire et dut chercher à édifier lui-même sa fortune.

Après avoir beaucoup erré, il vint se fixer à Lisbonne, et y épousa ma mère qui, élevée en France, enseignait la langue française.

Quand j'eus dix-huit ans, je commençai, moi aussi, à donner des leçons; mon père tenait alors un family hôtel.

Il fit annoncer dans plusieurs journaux qu'au Burgundy Hôtel, Anglais et Français trouveraient des hôtes parlant couramment leur langue.

Nous commençions à recevoir quelques clients étrangers, lorsqu'un soir arriva un jeune Français accompagné d'un vieux domestique.

Ce fut ce dernier qui débattit le prix de la pension réduisant sa propre dépense à la somme la plus minime.

Son dévouement pour son maître était inlassable; celui-ci était pâle, assez affaibli, et se plaignait de fatigues continuelles; ma mère veillait sur sa santé; il reprit quelque force, mais le front du vieillard s'assombrissaient de plus en plus.

Que faisaient-ils l'un et l'autre à Lisbonne? Quelle cause les y avait attirés? Nous ne cherchions pas à le savoir.

Les comptes, qui devaient être réglés tous les huit jours, subirent bientôt un retard de trois semaines; ma mère ne réclama pas, elle dissimula cette circonstance à mon père, toujours à court d'argent.

Au début, mes relations personnelles avec le jeune voyageur avaient été presque nulles.

Peu à peu, une détente se produisit; plusieurs de nos hôtes étaient musiciens; nous improvisâmes de petits concerts; j'avais beaucoup de voix, de justesse et de la flexibilité, mais aucun talent acquis.

Un soir, le jeune Français proposa de m'accompagner; je chantai quelques morceaux d'opéra, il les avait entendu exécuter à Paris, à Milan, à Naples; il me fit des observations dont je profitai, et ce fût bientôt, désormais, habitude prise... Nous recommençâmes tous les soirs, et je me berçai de doux rêves... Parce que j'aimais, je crus être aimée...

Ma mère poussée par les exigences de mon père qui lui laissait à peine entre les mains la somme nécessaire au règlement de ses fournisseurs, fit une réclamation au vieux domestique.

Celui-ci se troubla, rougit, offrit de rendre dans la maison tous les services que l'on voudrait, pourvu que l'on consentît à attendre encore.

"Chaque jour mon maître attend une lettre de France!" disait-il.

Marthe avait reculé le siège sur lequel elle était assise, afin de dissimuler les sanglots qui l'étouffaient.

— A ce moment, continuait Mme Clare, la santé du jeune homme paraissait décliner chaque jour, et lorsque j'entendis le serviteur déclarer à ma mère que son maître et lui quitteraient le Burgundy le soir même, je sentis mon coeur étreint d'une indicible angoisse; je me représentais ce départ dans la nuit, une nuit d'hiver, avec le vent soufflant en tempête, et cet être débilité, errant à travers les rues de la ville, soutenu par ce vieillard sans ressources.

J'avais économisé une somme d'argent... je me précipitai dans ma chambre et, de là, au plus proche bureau de poste... Par le courrier de cinq heures, la somme due par les clients parvenait à l'hôtel, enveloppée dans une feuille de papier, sur laquelle ces mots avaient été inscrits:

"Montant de la dette des deux Français."

L'écriture était renversée, à peine lisible... Ma mère ne devina rien!

Tout aussitôt, elle avertit Jérôme le vieux serviteur.

Il resta muet d'étonnement, puis son visage se durcit soudain.

"— Veuillez me donner un reçu, madame?" demanda-t-il.

Ce fut tout.

A peine hors de l'immédiate inquiétude, je m'alarmai.

L'avenir de ce jeune homme m'épouvantait! Ou il déclinerait sous l'étreinte de la misère, ou il s'épuiserait par un travail mal dirigé.

De lui, j'ignorais tout, je n'osais l'interroger lui-même. Nous apprîmes quelques détails par le vieux serviteur.

Brouillé avec sa famille, notre hôte avait cherché à faire valoir le capital qu'il possédait dans différentes entreprises. Ruiné, malade, il avait débarqué à Lisbonne où il espérait recevoir quelques subsides des siens.

Le premier venait d'arriver... d'autres suivraient... déclara le domestique.

Je savais trop, hélas! combien cet espoir serait déçu...

"— Votre maître pourrait trouver ici un emploi qui lui permettrait de vivre, dis-je; il y a beaucoup de maisons de commerce et...

Le vieillard m'interrompit.

— Mademoiselle, déclara-t-il, mon maître porte un nom et un titre qui ne lui permettent pas d'occuper une telle situation!

Cet homme me parut insensé! Je m'adressai directement au jeune Français; j'agis avec lui comme avec le blessé dont on aseptise la plaie, sans égard pour la douleur.

J'exposai la profondeur du gouffre ouvert, la nécessité de la lutte, l'honneur que tout homme retire du labeur digne-

Je ne me rappelle plus, aujourd'hui, tout ce que je lui dis alors; il m'écouta..... Sans doute, j'avais été éloquente, car il me répondit: "Aidez-moi."

Je l'aidai, et parvins, grâce à mes élèves, à lui découvrir une situation dans une banque française.

Je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie le jour où il partit pour se rendre la première fois à son bureau.

"— La mort par la misère, me dit-il, pour un homme de mon âge, équivaut à la mort volontaire; mais, en cet instant, je romps avec mon passé, avec ma famille."

Nous ne le connaissions que sous le nom de M. Aymard. Je crus qu'en ce moment il allait nous révéler ce que son domestique m'avait laissé entrevoir; mais il me quitta et s'éloigna d'un pas alourdi...

Le soir, quand il rentra, son visage était contracté. Il ne prononça pas une parole relative à l'emploi de sa journée...

Son attitude dans la salle commune était de plus en plus renfermée, et triste.

Mon coeur se serrait quand je le regardais, et, cependant, j'étais consciente d'avoir rempli un devoir d'humanité.

Quelques semaines plus tard, il fut atteint de la fièvre typhoïde, compliquée par une bronchite aiguë.

J'allais avec ma mère dans la chambre du malade; le dévouement de Jérôme était absolu; en revanche, il n'entendait rien au métier d'infirmier.

Résolument, sans arrière-pensée, sans calcul d'aucune sorte, n'écoutant que mon coeur, je soignai, durant plusieurs semaines, Aymard...

Je ne songeais qu'à le sauver et à le guérir, pendant ces longs jours de souffrance et les interminables nuits de délire...

Mais, dès qu'il fut à peu près rétabli, il y eut autour de nous des railleries voilées, des coups d'oeil ironiques; je ne voulais ni voir ni entendre!

Aymard, lui, vit et entendit.

Il vint un jour à moi:

"— Miss Ellen, me dit-il, je ne suis pas un struggler-for life! Je suis un Français de bonne race, pour lequel l'honneur d'une femme est sacré. Je n'ai qu'une manière de protéger le vôtre, tout autre le compromettrait. Voulez-vous autoriser le baron de Mora à demander votre main à vos parents?...

Je demeurai muette, interdite, écroulée sous un bonheur inattendu...

En cet instant, le capitaine de Frossac se tourna involontairement vers sa soeur, elle était livide.

Mme Clare continua:

— Mais ce bonheur que les plus pauvres, les moins belles rêvent à vingt ans, malgré tout... ce bonheur fait d'espérances s'effondra aussitôt....

Le regard de M. de Mora passait bien au delà de moi-même...

"— Je vous épouserai sans amour, ajouta-t-il, par devoir de galant homme. Je ne vous demande pas si vous m'aimez. Notre union sera correcte, faite de respect et de dévouement réciproques.

La couleur revenait aux joues de Marthe; nulle autre n'avait pris dans le coeur d'Aymard la place de la fiancée de sa belle jeunesse.

Elle ne se demandait pas si la femme qui était devant elle n'avait pas supporté les plus profondes , les plus intimes douleurs, parce qu'elle-même n'avait pas cessé d'être... le Rêve!

— Aurais-je dû repousser cette offre, reprit Mme Clare, proposer l'éloignement qui eût amené l'oubli et fait taire de mauvais propos?... N'ai-je pas abusé d'un scrupule d'honneur pour enchaîner la vie d'Aymard à la mienne?

Je n'eus pas le courage d'énoncer la première alternative; je hasardai quelques mots sur l'excès même de sa délicatesse.

Il m'imposa silence.

"— Tout est fini pour moi, dit-il; l'existence du baron de Mora est ensevelie dans le passé; votre avenir vaut le mien. Vous épouser en de telles circonstances est prouver que je suis gentilhomme; mais mon titre s'abolit dans une situation trop médiocre pour que je puisse désormais le porter.

Je courbai la tête en plaçant ma main dans la sienne.

"— Nous sommes quittes, reprit-il; vous venez de me sauver la vie; moi, j'affirme que votre réputation est au-dessus de tout soupçon!"

Quinze jours plus tard, nous fûmes unis.

Je n'avais pas perdu l'espérance de conquérir la tendresse d'Aymard; je me rattachais éperdument à cette pensée; il se montrait correcte, mais froid. Je m'efforçais à la résignation: j'essayais de m'estimer heureuse, puisque j'avais sauver la vie de celui que j'aimais, et que je pouvais veiller sur lui!

Jamais mon mari, en aucune circonstance, ne me fit sentir la différence qui existait dans nos situations sociales.

C'était Jérôme qui, inconsciemment peut-être, m'en donnait la mesure.

Aymard était retourné à la banque, j'avais repris mes leçons; mais, bientôt, je dus cesser, ma fille venait au monde...

Elle porta les prénoms d'Amy-Marie-Jacqueline: ce dernier avait été choisi par son père, comme ayant été porté par plusieurs femmes de sa famille; je l'appelais Amy. Ce nom me semblait être le diminutif de celui d'Aymard.

Je la chérissais de toute la force de mon âme; je lui prodiguais ces trésors de tendresse renfermés en moi-même et qui, me semblait-il, devaient aller à son père!

Pendant de longs mois, je dus abandonner toute autre occupation; je soignais Amy et l'allaitais. Je me désespérais de ne plus apporter aucune ressource à notre pauvre communauté.

Nous étions restés au Burgundy en y payant pension.

Un jour, ma mère entra dans ma chambre, tout en larmes; elle venait annoncer la faillite prochaine.

On allait vendre le Burgundy; elle allait partir avec mon père, en quête de quelque nouvelle entreprise!

. . . . . .

Nous louâmes trois modestes pièces.

Jérôme s'employa dans un grand hôtel en stipulant qu'il conserverait certaines heures de liberté.

Telle était notre existence, lorsqu'un soir, Aymard rentra; je vis du sang gicler sur son visage et sur ses vêtements.

Il refusa tout d'abord de répondre à mes questions anxieuses; enfin, il me conta que, pris d'une syncope, il était tombé contre l'angle d'un trottoir. On l'avait relevé, il avait refusé tous les soins.

J'envoyai Jérôme chercher un médecin, tandis que j'étanchais le sang qui coulait de la blessure, une entaille profonde, près de la tempe.

Lorsque le docteur eut examiné Aymard, je devinai la redoutable signification de son silence prolongé.

Il donna quelques explications, rédigea une ordonnance et se retira. Je le suivis jusqu'au bas de l'escalier:

"— Votre mari est très malade, me dit-il, le coeur est atteint; il a été pris d'une syncope dans la rue...

— Mais vous pouvez le sauver! m'écriai-je, les mains jointes, suppliant, comme s'il eût été au pouvoir de ce savant de commander à la mort!"

Il me répondit:

"Je puis faire bien peu de choses dont il ne faut espérer qu'un adoucissement."

Je rentrai dans la chambre en faisant un grand effort pour disimuler mon désespoir.

Je pris Amy dans mes bras et l'amenai à son père.

"— Cet enfant me connaîtra-t-elle?" prononça-t-il, tandis qu'elle lui souriait avec cette expression douce et vague des tout petits.

Le lendemain, Aymard voulut se rendre à son bureau, je le suppliai d'y renoncer.

J'allai prier le banquier de lui donner quelque travail à faire chez lui; je l'obtins, moyennant une réduction de moitié sur la somme touchée chaque semaine.

J'essayai de retrouver des leçons; j'étais obliger de les espacer pour revenir près de mon mari et de ma fille.

Je m'éloignais d'eux le coeur brisé, je rentrais à la maison la poitrine étreinte par l'angoisse: que se passait-il en mon absence?

Un soir, Jérôme suggéra:

— Madame, peut-être sauverait-on M. le baron en le ramenant en France, il voudrait revoir son pays...

"— Tout ce qu'il voudra!" m'écriai-je.

Le vieux domestique me regarda longuement, et me dit, enfin, hésitant:

"— Peut-être qu'en sachant M. le baron malade, son frère le recevrait au Château... Mais..."

Il n'acheva pas. Je compris la signification de ce silence.

"— Pour lui, je ferai tous les sacrifices, même celui-là! affirmai-je.

"Nous partirons le plus tôt possible et je resterai à l'écart avec ma fille."

Aussitôt rentrée près d'Aymard, je lui demandai:

"— Voulez-vous retourner en France?"

Avant qu'il eût prononcé le mot "oui", je vis tressaiilir tous les muscles de son visage.

J'avais amassé une petite somme. Je donnerais, dans une ville aussi rapprochée que possible des Rochères, des leçons d'anglais et de portugais; la pensée de sauver Aymard me rendait de l'éuergie.

Le surlendemain, nous étions à Bordeaux Une nouvelle crise survint.

Tél. MAIN 2202 J. T. ARMAND,
Fondé en 1917 Prop.
64, rue Saint-Jacques, Montréal

CANADA TYPEWRITER EXCHANGE & SUPPLY CO., Reg'd.
CLAVIGRAPHES
et Machines pour écrire et protéger les chèques,
Neufs, reconstruits et d'occasion,
De toutes les marques et prix.
Chaque machine est garantie.

Nous vendons, échangeons, louons, réparons n'importe quelle marque de clavigraphes.

Meilleurs rubans, Huile, Brosses, Papier Carbon et articles de bureaux.

Spécialité de réparations et inspection mensuelle

Tél. Est 1920-W

MADAME L. ROBERT
PROFESSEUR

Mandoline Ukulele, Guitare,
Banjo
Spécialité: Violon

3849 Saint-Denis, Montréal

GRATIS
Un savon "Palmolive"
à toute personne qui nous rapportera cette annonce avant le 21 janvier. Nous savons plaire aux goûts les plus exigeants par la qualité de nos marchandises. Nos prix sont les plus bas de toute la ville.

J. E. BELANGER
EPICIER
6201 SAINT - DENIS
366 DE CASTELNAU

Commander par téléphone, c'est payer plus cher
Venez choisir vous-mêmes pour éviter les frais de livraison
BEURRE — OEUFS — EPICERIES PROVISIONS
— SEPT MAGASINS —
TOUSIGNANT & FRERES LIMITEE
6312, rue St-Hubert
880 Ste-Catherine Est
1279 et 2227 Ontario Est
630 et 2034 Mont-Royal Est
1897 rue Clark

"— Ne faudrait-il pas transporter tout de suite mon mari dans son pays?" demandai-je au docteur que j'avais appelé.

Il secoua la tête.

Bientôt, lels syncopes succédèrent aux syncopes, la faiblesse augmentait...

Alors, tout en essayant de faire revenir Aymard à la vie, je priais, avec la foi des désespérés qui crient haut le nom de Dieu à l'heure du naufrage.

Tout allait finir!...

Je restai immobile, agonisant moi-même, attendant la mort de ma suprême espérance!... Jérôme prodiguait à présent tous les soins indiqués.

Tout à coup, il me dit, la voix rauque:

"— Je vais chercher un prêtre."

Je me rapprochais du lit, lorsque Amy pleura au fond de son berceau. Je la pris, la calmai, l'apportai près d'Aymard, elle avait entouré mon cou de ses deux bras, posé sa joue contre ma joue, et un transport de matertnelle tendresse, durant cet instant, m'absorba toute...

Les cris de l'enfant avaient arraché mon mari à sa torpeur; il releva les paupières, et, comme Amy était maintenant apaisée et souriante, lui aussi sourit; ses doigts amaigris se soulevèrent pour toucher une de ses boucles blondes,et je tressaillis en le voyant caresser ses cheveux semblables aux miens! Je cherchais son regard et je partageai avec ma fille le sourire de tendresse qu'il lui adressait pour la dernière fois!

La douleur qui me déchirait fut traversée d'un élan de joie intense.

Je crus que la porte d'une vie heureuse s'ouvrait enfin devant moi... Qu'Aymard m'aimerait, qu'il ne mourrait pas!

"— Vous avez souffert pour moi! me dit-il.

"— Je vous aime trop, lui dis-je, pour que toute peine prise pour vous ait été autre qu'une joie."

Il murmura:

"— Pauvre Ellen..."

La tête retombait sur l'oreiller, les yeux ne semblaient plus voir.

Jérôme arrivait avec le prêtre. Quelques instants plus tard, mon mari rendait le dernier soupir.

. . . . . .

Le lendemain, le curé reparut, guidé par sa compassion. Je lui contai la navrante histoire que vous venez d'entendre. Devant l'effroyable torture que j'éprouvais, il prononça ces mots sublimes:

"— Votre mari connaît à présent bien mieux l'étendue de votre tendresse, qu'il n'eût pu la comprendre sur la terre... Vous croyez que la mort vous sépare: elle vient de renverser la barrière qui se dressait entre vos âmes!"

. . . . . .

A peine le prêtre était-il parti que Jérôme me remit un papier qu'il venait de découvrir et sur lequel Aymard avait tracé ces mots au crayon:

"Je veux retourner, après mon trépas, là où je n'ai pu retourner vivant. Mais que nul ne sache qu'Aymard de Mora dort son dernier sommeil dans le cimetière de Sainte-Seune. Que l'on ne demande rien pour moi. Ne prévenez pas mon frère. Achetez le silence des fossoyeurs qui creuseront une tombe anonyme près du sépulcre de ma famille, et cueillez en passant des bruyères du parc des Rochères qui glisseront avec moi sous le sol natal qui me recouvrira jusqu'à la résurrection!

Ce qu'Aymard avait voulu nous l'accomplîmes, et il est passé pour la dernière fois devant le château dont les illuminations éclairaient notre route funèbre!...

. . . . . .

Durant le grand silence qui suivit ces derniers mots, Marthe se leva et vint s'asseoir près de Mme Clare.

— J'étais là, dit-elle à quelques pas de la route; j'ai vu Jérôme cueillir les bruyères... nos bruyères... Mais j'enviais vos voiles de veuve qui vous donnaient, en me les enlevant, tous les droits de pleurer celui que j'ai aimé avant vous!

Le lendemain, j'ai cherché et j'ai découvert la tombe cachée, près de laquelle nous nous sommes devinées aujourd'hui. Et, dans ma solitude, j'ai versé ces larmes dont je ne pouvais révéler la cause.

Elle se tut. Devant tous trois passait la vision d'Aymard. Mais la forme n'en était pas la même... élégante et robuste avec sa mâle et jeune beauté, dans le souvenir de Marthe et de Bertrand; émaciée, usée, douloureuse, dans la mémoire d'Ellen Clare...

XII

— Madame, prononça le capitaine de Frossac, il nous reste encore beaucoup à apprendre sur vous et sur votre fille.

— Vous parler de moi... encore! dit Ellen, je n'en ai que trop parlé tout le long de ce récit! Mais il le faut!

J'avais confié ma fille à la gouvernante du curé et je la repris au retour de mon horrible voyage. Je me décidai à rester à Bordeaux.

Le digne prêtre m'aida à trouver des leçons, procura une occupation à Jérôme, et me fit installer dans une maison dont la propriétaire soignait Amy lorsque j'étais appelée au dehors...

Je vécus deux années ainsi.

Amy grandissait, marchait, parlait, avait pour moi de délicieuses caresses.

Jérôme, qui venait chaque jour, était fou de la fille de son maître; j'avais peine à l'empêcher d'apporter sur ses gains quelque amélioration à la vie de l'enfant.

Cette existence avait encore des douceurs, lorsque, tout à coup, elle cessa brusquement.

Je fus atteinte d'un accès de fièvre pernicieuse, et, en peu de temps, je tombai gravement malade. Je n'osais plus embrasser ma fille et je guettais en elle, avec effroi, les moindres symptômes du mal.

La gouvernante du curé m'offrit de la conduire chez sa soeur qui habitait un hameau très sain situé à peu de distance de la maison où travaillait Jérôme.

J'acceptai. Peu à peu, mon cerveau se prit; je perdis la notion exacte des faits; je m'imaginai qu'on m'avait enlevé mon enfant, que je ne la reverrais pas; la fièvre augmenta. Dans mon délire, je me levais, je courais à la fenêtre, je voulais me jeter au dehors pour aller chercher Amy.

Malgré les soins qui me furent prodigués, je perdis la raison; il fallut m'enfermer dans un asile d'aliénés... J'y restai quinze ans... quinze siècles!...

Ma folie était douce; les religieuses étaient très bonnes... Comme je n'avais pas de manies dangereuses, j'étais employée à des petits travaux divers qui me faisaient paraître les journées moins pénibles et favorisaient le sommeil.

Je parlais constamment de ma fille; les soeurs m'en donnaient des nouvelles; on me promettait de me conduire vers elle, le lendemain, toujours le lendemain!...

Quand je fus guérie enfin, j'appris tout ce qui la concernait...

Jérôme, pendant les premiers mois, avait payé l'entretien d'Amy; mais quand il sut par le médecin de l'hôpital que mon état se prolongerait pendant de longues années, il comprit que l'enfant, en grandissant, devait être remise entre les mains de personnes qui s'occuperaient de son éducation et pourraient assurer son avenir.

Il avait appris le décès de la baronne Pierre de Mora! cause, il le savait, des malheur de mon mari!

Il se décida à conduire l'enfant à son oncle; mais, sans doute, dans la crainte que la révélation de mon état mental nuisît à l'accueil qui serait fait à la fille d'Aymard, il avait simplement dit: "Elle n'a plus de mère..."

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Hélas! l'enfant, alors, n'avait pas de mère!

Jérôme consigna tout ceci dans une lettre qui me fut remise après sa mort, et dans laquelle il affirmait n'avoir rien révélé à qui que ce fût au sujet de la sépulture d'Aymard.

La lecture de cette missive acheva de me remettre en possession de mes idées.

L'heure était venue, à laquelle je devais définitivement quitter l'asile. Lentement, je sortis, ma petite valise à la main.

J'étais sans ressources. Ecrire au frère de mon mari pour solliciter une aumône? A cette pensée, toute ma fierté se révolta, mais je voulais revoir mon enfant...

Alors je songeai au vieux prêtre qui avait été si bon pour moi, je résolus d'aller le trouver et je me rendis à Bordeaux.

J'étais étourdi par le bruit des voitures dont j'étais déshabituée,et, pourtant, il me semblait que je n'avais jamais cessé de vivre de la vie commune! Il se faisait en moi comme une rentrée dans l'existence qui avait précédé ma folie...

Je me dirigeai, sans avoir besoin de demander mon chemin, vers la demeure du curé; je soulevai le marteau, et, comme personne ne venait m'ouvrir et que j'éprouvais une timidité à renouveler mon appel, je m'assis sur une borne. Je n'étais plus capable de faire de longues marches, mes genoux défaillaient.

Au bout d'un temps très long, j'entendis un bruit de serrure, je me levai, le coeur tout palpitant; mais, au lieu du visage rond, très doux, des cheveux blancs de la vieille gouvernante qui avait veillé sur Amy, j'aperçus la physionomie allongée, maladive d'un jeune prêtre. Je demeurai interdite.

Il me demanda ce que je voulais.

"— Parler à M. l'abbé Senan," répondis-je.

L'ecclésiastique se rangea et me fit entrer dans le petit parloir que je connaissais si bien.

"— Veuillez me faire savoir, me dit-il, madame, l'objet de votre visite, je suis l'abbé Senan."

Une crainte s'emparra de moi. Etais-je redevenue folle?

Il s'expliqua aussitôt, en observant l'expression égarée de mon visage.

"— Vous avez sans doute connu mon oncle et vous ignoriez sa mort?"

Une exclamation de douloureuse surprise, s'échappant de mes lèvres, excita la compassion du prêtre.

"— Je devine votre déception, reprit-il tristement. Soyez assurée, madame que rien ne me touche plus que de constater les regrets que mon oncle a laissée parmi ceux qui l'ont connu, et croyez que je fais tout ce que je peux pour leur rendre les services que lui-même leur aurait rendus..."

Sans hésiter, je me confiai à ce jeune ecclésiastique qui semblait se dresser providentiellement sur ma route.

Il m'écoutait, le front appuyé sur sa main, évoquant ses souvenirs.

"— Oui, je me rappelle! Mon oncle a prononcé votre nom bien des fois, et, devenu infirme, a exprimé le regret de ne pouvoir aller vous voir. Je trouverai peut-être quelque indice dans ses papiers."

Je me levai pour me retirer, avec, au coeur, le morne désespoir de ceux qu'attendent, au tournant de la rue, la faim et l'isolement....

Le prêtre devina ma détresse.

"— Restez, je vous en prie, me dit-il, sans même m'interroger sur ma situation. Mon oncle ne vous eût pas laissée partir ainsi! Ma marraine avec laquelle je vis, aura soin de vous."

Une sensation fortifiante et douce passa dans tout mon être, j'acceptai, me reposant sur cette charité chrétienne qui manifestait pour moi la Providence...

A mes hôtes j'exposai mes doutes, mes craintes, mon immense désir de rejoindre ma fille.

Que pouvais-je conclure des termes de la lettre de Jérôme?... Elle était écrite, d'ailleurs, depuis si longtemps!

Quelle existence Amy menait-elle dans cette famille de Mora pour laquelle, malgré le lien sacré qui nous unissait, je restais étrangère?

Comment était-elle traitée ma blonde et frêle petite créature d'autrefois, dont la tendresse prenait tout mon coeur au point de me faire oublier par moments l'immense douleur de ma vie? La gardait-on par pitié La considérait-on comme un de ces parias que sont, hélas! trop souvent, les parents pauvres pour les familles riches? ou bien était-elle initiée, dans une intimité affectueuse, à ce luxe dont j'avais entrevu le rayonnement le soir fatal de la nuit de septembre, dans l'atroce contraste qu'il formait avec le pauvre char funèbre qui portait Aymard! Y aurait-il désormais entre ma bien-aimée fille et moi le double abîme de ma misère et de sa fortune?

La femme enfermée pendant de longues années dans une maison de fous pouvait-elle réclamer au baron de Mora la fille de son frère?... Et, cependant, j'avais sur moi, car on m'avait remis tous mes papiers, la preuve incontestable que cette enfant était la mienne... Irais-je arracher ma fille à une vie heureuse et large pour l'associer à ma sombre existence?...

Je parlai de me mettre en route des le lendemain, à pied, pour Saint-Seune; je voulais prier sur la tombe d'Aymard et revoir ma fille... On me fit retarder ce départ, afin que je pusse m'assurer quelques moyens de gagner ma vie sans compromettre mon indépendance!

Là-bas, je ne trouverais pas de leçons à donner...

Depuis longtemps j'étais occupée à la lingerie de l'asile avec des malades et une religieuse qui travaillaient admirablement. J'étais en mesure de gagner ma vie.

Au bout de peu de jours, mes protecteurs m'avaient procuré suffisamment d'ouvrage et la promesse que, même éloignée de Bordeaux, on continuerait à m'employer.

L'abbé Senan, sans me le dire, avait pris des informations en même temps qu'il observait mon état d'esprit.

Un jour, sa marraine m'en avertit par ces mots:

"— Votre fille est heureuse et traitée par son oncle comme sa propre enfant."

Vous l'avouerai-je? ma satisfaction se mêla d'une intense jalousie maternelle.

Amy avait été élevée suivant le rang de son père... pourrait-elle encore être mienne?

En exprimant ma reconnaissance, je demandai quelques détails:

"— La lettre que j'ai reçue de M. le curé de Saint-Seune est fort courte, me répondit l'abbé Senan.

"— C'est lui, repris-je, que le vieux Jérôme alla chercher pendant la funèbre nuit de septembre et qui a béni la tombe mystérieuse de mon mari dans l'enclos de la sépulture des Mora!

"— Non. Celui-là est mort depuis deux ans. Son successeur m'écrit: "Le baron "de Mora a près de lui une jeune fille, "sa nièce, qu'il aime comme s'il était "était son propre père et qui porte son nom."

Je ne voulus rien laisser paraître du doute qui s'empara de moi. Je n'avais jamais entendu dire à Aymard qu'il eût eu d'autres frères, mais il me parlait rarement de sa famille. Il avait pu exister quelque proche parent du même nom qui eût laissé une orpheline et que le baron traitât comme sa nièce. Etait-ce réellement Amy qui habitait les Ro chères?

Si vraisemblable que fût la présence de ma fille auprès du frère de son père, je calculais que la lettre de Jérôme remontait à huit années....

Quand je quittai Bordeaux, cette incertitude m'obsédait. Si Amy était morte! Si celle dont parlait le curé était une de ses cousines! Le doute a cessé lorsque Mlle de Frossac m'introduisit près de ma fille...

. . . . . .

Je ne me suis pas trahie.. Jacqueline ignorait tout, mais je vivais près d'elle, je vivais d'elle! Chose navrante sa blessure me redonnait l'existence! Sa guérison va me rejeter loin d'elle, dans le néant...

Priez tous deux pour que mon courage ne m'abandonne pas... il est cruel de bâillonner ses lèvres quand elles vont s'entr'ouvrir pour appeler son enfant!...

. . . . . .

Mme Clare se tut et le grand silence se prolongea autour d'elle.

Bertrand réfléchissait.

Marthe s'abîmait dans sa souffrance, avivée par toutes les révélations successives des dernières années d'Aymard de Mora.

N'était-ce pas Ellen Clare qui avait été le soutien, l'appui, la consolatrice? N'était-ce pas elle encore qui allait être, de nouveau, sacrifiée?...

Du mariage et de la maternité, elle n'avait connu et ne connaîtrait que les douleurs!...

Mme Clare, enfin, dirigea vers le capitaine de Frossac des yeux remplis d'une interrogation muette.

Il se leva, vint à elle et lui serra la main.

— Attendez, lui dit-il, l'heure de Dieu! Souvent, les circonstances qui nous la font atteindre ne laissent rien deviner à nos pauvres et obscures prévisions humaines!

. . . . . .

La guérison de Jacqueline progressait lentement... Mlle de Frossac la laissait plus souvent seule avec Mme Clare.

Une après-midi, en ouvrant la porte de la chambre de la blessée, Marthe se retourna pour adresser la parole à quelqu'un... Une voix mâle et cependant douce lui répondit.

Ce timbre, chaudement sympathique, fit tressaillir Jacqueline et, sans réfléchir, elle demanda:

— Qui donc est là?

— Mon frère, répondit Marthe, laconique.

DEBARRASSEZ-VOUS DE VOS BRONCHITES !

En vous servant du merveilleux

Sirop

BRONCHITOL VALHET

Le seul qui peut vous rendre la santé. En plus, "BRONCHITOL" vous protège contre les traîtrises de l'hiver en vous évitant contre les toux, rhumes, enrouements, extinctions de voix.

Le Sirop "BRONCHITOL VALHET" est vendu dans toutes les pharmacies aux prix de 35c et 75c la bouteille.

Dépositaires en gros :
McEWEN & CAMERON

Cherrier 2020

MLLE B. BOULERICE

MAISON PIERRETTE, Enrg.
ARTISTE-FLEURISTE
Ouvert le Dimanche et tous les soirs
970 Ste-Catherine Est (Près Papineau)

— C'est lui qui vous a apportée ici avec cet excellent Mingot...

— Je voudrais le remercier, dit Jacqueline, timide, en cherchant le regard de Mlle de Frossac.

— Mon frère retourne à Saint-Priest dans quelques instants, répondit Marthe d'une voix sèche, autoritaire; il est occupé en ce moment à choisir dans la bibliothèque des livres qu'il veut emporter à Brest.

Les succès sont difficiles au commerçant qui trouve la publicité difficile. Si vous voulez de bons résultats, annoncez dans

" LA REVUE DE MANON "

— Vous ne m'en aviez jamais parlé! s'écria Jacqueline.

— Je croyais avoir entendu dire qu'il faisait partie de l'armée d'Afrique?

— Il vient de recevoir une lettre lui annonçant que son bataillon revient en France, son départ n'aura lieu que dans quelques jours. Il est installé à Saint-Priest... par raison de convenance, depuis que vous êtes ici.

Jacqueline rougit... N'était-elle pas de trop, vraiment? Elle allait l'exprimer, puis elle regarda longuement le visage si doux, si triste et si pâle de Mme Clare...

Cependant, elle murmura:

— Je vous ai privée de votre frère! vous devez m'en vouloir?

— Vous l'ai-je un instant laissé soupçonner?...

Meilleure qualité pour plus bas prix!

Voilà, Mesdames, l'avatage que vous offre

LE MARCHE STE-CECILE
(autrefois Marché Idéal)

Viandes de choix, beurre, oeufs et toutes autres provisions de première qualité à des prix très économiques. Vous pouve également faire votre commande par téléphone et nous irons vous la porte sans charge.

M. J. E. DUMOULIN
propriétaire
363 De Castelnau **Tél. Cal. 1869**

La voix était redevenue affectueuse; le bras de Marthe soutint la taille de la jeune fille et elle la fit asseoir près d'elle sur un divan.

— Tout à l'heure, je l'ai cru!...

Marthe se redressa, tout en tenant Jacqueline serrée contre elle.

— Parce que je n'ai pas voulu que vous le vissiez?...Vous n'êtes pas encore assez forte pour sortir de votre chambre et causer avec un étranger...

— Un étranger? Votre frère peut-il être un étranger pour moi? N'est-ce pas lui qui m'a apportée tout ensanglantée sous votre toit, qui est aussi le sien?...

Marthe pâlissait. Un martèlement lui battait les tempes en même temps qu'une idée surgissait.

Une Mora! Un Frossac, la fatalité!...

. . . . . .

Le docteur, pressé de nouveau par le baron, avait enfin autorisé le retour de Jacqueline aux Rochères.

Pierre ne vint pas la chercher; il recula devant les difficultés de sa situation en se disant que le meilleur moyen de témoigner sa reconnaissance à Mlle de Frossac était de ne pas se présenter devant elle de nouveau.

Au moment de se séparer des deux femmes, Jacqueline seule versa des larmes...

Il lui sembla que ses lèvres effleuraient des joues de marbre quand elle se jeta dans les bras des amies qui l'avaient si tendrement soignée...

. . . . . .

Marthe, droite, raide, le pas automatique, remonta dans sa chambre.

Mme Clare, convulsée, alla chercher les vêtements qu'elle avait apportés, en fit un paquet, crayonna sur une feuille de papier quelques mots par lesquels elle prenait congé de Mlle de Frossac, une phrase banale que tous les yeux pouvaient lire sans que nul être pût deviner avec quel atroce serrement de coeur elle avait été tracée.

Le départ du capitaine de Frossac la jetait dans un isolement plus complet. Son dernier mot avait été: "Attendez..." Mais il n'était pas là, peut-être, pour lui dire: "Agissez!"

Elle quitta la maison dans un trouble indicible.

Au lieu de prendre la route de Romans, qui la conduisait directement chez Catie, elle s'engagea dans un sentier agreste qui, elle le savait, la mènerait au même but par un long détour, en passant non loin du parc des Rochères; elle "voulait" se rapprocher de Jacqueline...

De loin, elle apercevait la pente sur laquelle Jérôme avait cueilli les bruyères déposées dans la tombe d'Aymard et, quand elle fut plus près, elle distingua les plantes, desséchées, comme si le souffle âpre des brises d'automne les eût momifiées...

"Ainsi s'est flétrie leur jeune amour!" dit-elle tout haut, et une jalousie la mordit au coeur de n'avoir pas été "celle" qui avait vécu ces triomphantes heures de joie!

Absorbée par ses pensées, hâtant fièvreusement sa marche, Mme Clare glissa sur les feuilles humides qui cachaient les pierres roulantes et tomba sur le côté.

Elle parvint à se relever, et, s'accrochant aux branches qui pendaient au-dessus du chemin, gagna la route. Mais elle fut obligée de s'asseoir de nouveau, se demandant comment il lui serait possible de rentrer dans sa pauvre demeure...

XIII

James Graves, ayant jugé que le moment était venu de préparer, par une tournée de visites, un accueil favorable aux invitations qu'il se proposait de lancer, en avertit son père.

— Je vais donner l'ordre d'atteler; nous irons d'abord chez le baron de Mora.

— Répétez, James! dit Thomas effaré; il n'est pas possible que nous commencions dès aujourd'hui nos visites... dans les châteaux!

— Votre présente habitation n'a-t-elle pas un cachet assez aristocratique pour être ouverte à tous les châtelains du pays?

— Je ferai comme il vous plaira! grommela le vieux Grave qui, jamais, n'opposait une longue résistance aux volontés de James. Vous savez mieux que moi ce qui est convenable.

Il se leva, posa, avec un long geste de regret, sa pipe sur un meuble, secoua ses épaules et sortit de l'appartement.

— Vous devriez le laisser tranquille et vous en aller tout seul faire le gentleman élégant! prononça, non sans quelque bon sens, William Grave.

— Si mon père avait voulu me donner une honorable pension qui me permît de vivre sur un grand pied, soyez sûr que je vous eusse laissé tous les deux suivre vos goûts!

— Et c'est pour cela que vous farcissez la tête du pauvre vieil homme d'un tas d'idées saugrenues afin qu'il se prenne pour un aussi beau gentleman que votre Seigneurie!

William partit d'un éclat de rire qui retentit comme une trombe: appeler son frère "mon beau lord" ou "sa Seigneurie" était, trouvait-il, fort plaisant.

— Silence! imposa James; ne vous habituez pas à ces manifestations d'une gaieté aussi intempestive que grossière! Il faut puisque vous en êtes incapables, que je règle vos deux existences!

— En un mot, reprit William, il faut que vous soyez notre couvre laideur! L'innocente créature que je suis est capable de saisir vos intentions. Je ne demande pas grand'chose: ma pipe et mon wisky! Vous voulez me faire habiller par un tailleur de Paris, qui déclarera à ses acolytes qu'il n'a jamais vu de client aussi mal tourné que votre serviteur!... Et, quand je serai revêtu de ces habits étriqués qui auront été faits pour moi, sans que j'aie jamais été fait pour eux, eh bien! vous imaginez-vous que je serai un partenaire présentable pour les belles dames qui daigneront venir jouer ici au tennis et au bridge!...

James se vit dans la nécessité de capituler.

— Vous venez de me prouvez, William, que vous n'êtes pas un sot! Montrez à autrui que vous n'êtes pas un rustre! Jouez votre rôle de personnage muet, mais avec une apparente conviction.

Trois heures sonnèrent, ponctuant la fin de cette phrase. James se retourna vivement.

— Il est temps de partir, s'écria-t-il, mon père n'en finit pas...

Le beau gentleman monta précipitamment dans la chambre de son père; il le trouva en bras de chemise, assi en face d'une pétillante flambée de bois sec, et semblant jouir d'une félicité sans mélange...

Il paraissait si hérissé, si rouge, que James ne put retenir une exclamation.

— Mais vous allez être tout couperosé!

— Est-ce que vous me voudriez rose et frais comme une jeune lady?

— Hâtez-vous, je vous en prie... Vous devriez songer qu'il est déjà tard!

— Oh! beaucoup trop tard! clama le patriarche.

— Allons, soyez un bon père, n'entravez pas l'avenir de votre fils...

— J'ai deux fils, mon beau lord!

— De "vos" fils, habillez-vous je surveillerai votre mise.

Un quart d'heure plus tard, Thomas père et Thomas junior partaient en charrette anglaise, malgré le froid.

Lorsque, après être descendus de voiture aux Rochères, ils furent introduits dans le château, le jeune homme eut beaucoup de peine à faire comprendre à son père qu'il devait passer le premier.

— Mais je ne pourrai pas voir comment vous faites! murmura celui-ci dépité.

— Ne vous inquiété de rien, je me placerai tout de suite à côté de vous! lui souffla James à l'oreille.

L'entrée fut correcte. Le baron, un peu froid d'abord, se montra de plus en plus accueillant. James lui plut; il mettait assez adroitement les millions de son père en valeur, sans laisser transparaître le côté de "parvenu", et faisait entrevoir quel profit la société du pays en pourrait tirer... C'était attaquer le baron par son côté faible.

James s'aperçut assez vite qu'il gagnait du terrain.

Il parla de la vie à la campagne, des distractions qu'on pouvait organiser suivant les saisons; il énonçait des plans qu'il soumettait avec adresse à Mora, le consultant avec discrétion, mêlant la phrase déférente à l'affirmation assurée, parlant à propos au nom de son père, en lui faisant donner son avis par une phrase toute faite qu'il lui suggérait de telle sorte que le "vieux gentleman" n'avait plus qu'à la répéter.

Jugeant que la visite était assez longue, il l'en avisa par un regard expressif. Tous deux se levèrent; après l'échange d'adieux cordiaux, le baron leur fit traverser le petit salon.

Le portrait de Jacqueline arrêta aussitôt le regard de James.

— Mlle de Mora, dit simplement le baron.

— Je croyais que vous n'aviez pas d'enfants? prononça Thomas.

— Mlle de Mora est ma nièce, je la considère comme ma fille; sans elle je serais absolument seul dans la vie!

James estima qu'il fallait éviter de faire un compliment banal; mais tandis qu'il reprenait les rênes des mains du groom, une idée pointa qui, peu à peu, faisait son chemin.

Il avait entendu dire que la fortune personnelle du châtelain des Rochères était relativement médiocre et qu'il possédait seulement l'usufruit de l'énorme dot de sa femme; sans doute, l'orpheline, élevée dans le luxe et l'élégance, ayant peu de biens, se laisserait prendre à la séductions de ses millions... et des charmes qu'il s'attribuaient à lui-même....

Là, pas de mère dont il eût à redouter la perspicacité... L'oncle avait fait un mariage d'argent, il ne s'opposerait pas à ce que sa nièce en fit autant, et, du premier coup, James prenait pied dans l'aristocratie....

. . . . . .

Le lendemain, Prunac, le garde, demanda à parler à M. Grave. Celui-ci se fit suppléer par James, comme toujours, d'ailleurs.

— Et autrement, monsieur, débuta le brave Auvergnat, je voudrais connaître vos intentions au sujet de la lande des Mornès.

— Qu'est-ce que la lande des Mornès?

Edmond COZ.

(*Suite et fin au prochain numéro.*)

LA MARATRE

(Suite de la page 8)

tes, à tenter d'apprivoiser ce jeune cœur rebelle. Mais rien ne faisait prévoir qu'elle pût jamais y réussir, en dépit des meilleurs efforts. Tout ce que la méchanceté la plus raffinée peut inventer pour froisser et meurtrir une créature abhorrée, Edmée Vallery, cette enfant naturellement bonne et sensible à l'excès, l'avait découvert sous l'influence de la malveillance et d'une injuste rancune.

Il n'était pas de vexation qu'elle ne ménageât à sa belle-mère, pas de réplique brusque qu'elle ne lui décochât, quand M. Vallery se trouvait absent toutefois, car en présence du grand avocat elle se bornait à se renfermer dans un hargneux mutisme.

Comprenant qu'elle blesserait le cœur du père en se plaignant de l'enfant quand même chérie, Adrienne supportait tout sans récriminer, et lorsque son mari la remerciait de sa douceur, il ne se doutait pas de tout ce que celle-ci représentait de générosité silencieuse.

Désarmée par cette mansuétude qu'aucune attaque n'ébranlait, Edmée, parfois, se sentait bien envahie par un remords confus, mais le parti pris redevenait vite le plus fort, et la jeune fille se cantonnait de nouveau dans son attitude hostile.

Les mauvais sentiments à l'égard d'Adrienne étaient chez elle tellement tyranniques qu'elle en voulait même à la seconde femme de son père des jouissances qu'elle lui devait, du confort, du plaisir de vivre que l'on éprouvait dans une belle propriété d'Yerres où la famille passait maintenant presque toute l'année, le voisinage de Paris permettant à M. Vallery de se rendre aisément à ses affaires. Longtemps elle s'était obstinée à se poser en étrangère dans l'élégante demeure, avec une offensante affectation à ne se servir d'aucun des objets qui ne lui appartenaient pas. Sa rigueur contre elle-même avait été d'abord jusqu'à se refuser l'innocente distraction des promenades sur la petite rivière, grâce à la jolie barque amarrée au bas du parc.

Mais un charme bientôt rompit sa volonté d'abstention systématique, et elle n'eut plus le courage de bouder l'Yerres et le canot, lorsqu'un sympathique compagnon de canotage se fut présenté.

Il s'appelait Maurice Nogal et était le fils unique d'un manufacturier plusieurs fois millionnaire, retiré dans un domaine voisin. Entre un jeune homme de vingt-trois ans et une jeune fille de dix-neuf ans, il est rare que l'on s'en tienne longtemps aux simples rapports de bon voisinage. Tandis que leurs deux barques voguaient de conserve sur l'eau paisible, Maurice aima Edmée, et elle s'attacha à lui de toute la puissance de ses tendresses refoulées. Maintenant, sa vie entière était concentrée dans ce sentiment qui la dédommageait du présent et incarnait l'avenir.

Ce matin-là, en arrivant à l'Yerres, elle y trouva Maurice, qui l'avait précédée.

— Eh bien ? demanda-t-elle aussitôt, d'un ton qui indiquait entre les jeunes gens une entente préalable.

— Eh bien ! répliqua-t-il, c'est décidé: mon père viendra solliciter votre main pour moi cet après-midi !

— Ah ! fit-elle simplement, que je suis heureuse !

Et ils s'en allèrent au fil de l'eau qui, pour les amoureux, est le fil du rêve.

V

Au déjeuner, Adrienne annonça qu'elle comptait passer l'après-midi à Paris pour effectuer diverses emplettes, et sa belle-fille s'étant bien gardée de l'avertir, elle partit sans soupçonner l'importante démarche qui allait avoir lieu.

Peu après, M. Nogal père se présenta et fut introduit dans le cabinet de M. Vallery.

Edmée était restée sous le couvert de tilleuls à guetter anxieusement la sortie du visiteur.

L'entrevue fut courte; au bout de quelques minutes, elle vit son père reconduire M. Nogal jusqu'à la grille, où les deux hommes se séparèrent sur un salut cérémonieux.

Agitée d'un pressentiment, elle courut vers M. Vallery:

— Alors, père, ce mariage ?

— Il est impossible, mon enfant, répondit l'avocat sans bien soupçonner le coup qu'il lui portait.

Les prunelles de la jeune fille s'élargirent d'angoisse:

— Impossible !... Pourquoi ?...

— Parce que je ne suis pas assez riche, ma pauvre chérie ! Je ne puis te donner que deux cent mille francs de dot. Or, M. Nogal — trompé par notre train luxueux, lequel est dû à la fortune personnelle de ta belle-mère, — M. Nogal croyait que tu aurais beaucoup plus. Il exige au moins cinq cent mille francs. N'y pensons plus, ma petite Edmée !

Elle ne répliqua point; tout tournait autour d'elle, et le père, effrayé, n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras.

Quand Adrienne rentra vers le soir, elle trouva la jeune fille livide, et les yeux fixes, étendue sur le canapé du salon, autour duquel tournaient les femmes de chambre affolées.

Rapidement, son mari la mit au courant.

Elle ne dit rien, mais un céleste rayon brilla dans ses beaux yeux noirs; se penchant, elle mit un baiser sur le front d'ivoire d'Edmée muette de désespoir, et, sans un mot, alla sonner à la grille de la propriété voisine.

Moins d'un quart d'heure après, elle reparaissait, souriante et calme comme toujours. Un domestique la suivait, qui remit à M. Vallery un billet de M. Nogal. Celui-ci y jeta les yeux, puis, couvrant d'un ineffable regard la jeune femme transfigurée, tendit la lettre à Edmée:

— Tiens, lis toi-même, chérie !...

Machinalement, Edmée obéit.

En quelques lignes brèves d'homme d'affaires, M. Nogal se disait heureux d'apprendre que le malentendu de tantôt n'existait plus: Puisque Mlle Vallery avait cinq cent mille francs de dot, il s'estimait flatté de lui donner son fils...

Edmée s'était dressée, ne comprenant plus.

— J'ai cinq cent mille francs, moi ? répétait-elle, pressant son front à deux mains d'un geste de folie.

ABONNEZ-VOUS à LA REVUE DE MANON
$2.00 par année.

Tél. Est 1301 Rés. 1570 Amherst
PRIME-J. MARSAN
NOTAIRE
Percepteur pour l'Eglise Sainte-Catherine
"Toujours de l'argent à prêter"
1558, rue Amherst, Montréal
Coin Demontigny

Tél. Calumet 5908
Pour vos gâteaux, allez à la PATISSERIE CANADA. Aussi gateaux de noces et un assortiment complet de pâtisseries de choix.
Nos prix sont raisonnables.
Patisserie Canada
367 De Castelnau, Montréal
(près Saint-Denis)

Nous allons chercher et livrons la marchandise
TELEPHONE LANCASTER 7772
City Hall Tailor Shop
HEBERT CHAMPEAU, prop.
Habits faits sur commande
Costumes de dames
Nettoyage, Pressage et Réparages de toutes sortes
Nettoyage français et Teintures
1446, Avenue de l'Hôtel-de-Ville
MONTREAL

Consultez
Pour vos Réceptions — Pour vos Cadeaux à choisir — Chocolats, Bonbons fins, Boîtes fantaisies
La Patisserie Parisienne
328 Ste-Catherine Est., Montréal
Tél. Est 7676
Attention toute spéciale aux commandes de Pâtisseries.

"JEUNESSE ET FOLIES"
Achetez au plus tôt ce livre passionnant que des milliers de personnes ont lu. Une troisième édition vient d'être mise en vente dans le public. Lisez ce livre extraordinaire destiné à ramener la femme moderne dans la voie de sa vraie destinée. "Jeunesse et Folies" est l'oeuvre de l'abbé F. A. Baillairgé, ptre, curé.
Ce livre se vend partout pour le prix modique de 25 sous.

— Oui, dit le père d'une voix tremblante... et regarde qui te les donne !...

Sa main, qu'un frémissement secouait, désignait Adrienne.

Edmée, suivant ce mouvement, regarda "la marâtre", qui rayonnait à cet instant d'une beauté vraiment surhumaine.

Et soudain, un voile se déchira dans son esprit.

Quoi ! c'était là la vengeance de cette femme à laquelle sa haine n'avait épargné aucun affront, aucune souffrance !

Une dernière, une suprême révolte souleva la jeune fille; l'espace d'un éclair, elle eut l'envie sauvage de repousser un tel bienfait.

Mais, au fond de son cœur, le pur amour cria !

Et quelque chose se fondit en elle, une grande douceur l'inonda.

Aucune explication, aucune phrase, elle le sentait, ne rachèterait l'odieux passé.

Elle se leva et, fléchissant le genou devant "la marâtre", prononça deux mots de réparation divine:

— Pardon, maman !

Paul JUNKA.

—— o ——

Le Noël de grand-mère

(suite de page 4)

Il semble que cette petite clarté l'appelle en tremblant. Elle pousse une porte basse qui s'entr'ouvre accueillante. A pas de loup elle monte dans l'escalier obscur. Une marche crie. L'ombre s'arrête le cœur battant, puis elle reprend sa course plus légère. Elle glisse jusqu'à la chambre d'Emmanuel et soulève le loquet dont le son métallique trouble la paix du corridor. Elle entre retenant son souffle, va droit au berceau, écarte les courtines et se penche. A la lueur de la veilleuse, elle voit l'enfant sourire comme au plus doux des rêves. Pourtant l'ombre a des cheveux gris, des rides profondes et des yeux rouges.

Après un long regard, elle embrasse les boucles éparses sur l'oreiller, borde les couvertures et laisse retomber les rideaux. Elle va jusqu'à la cheminée, s'agenouille, y dépose un petit sac doré qu'elle tenait caché sous son manteau de fée. Elle aperçoit les petits souliers roses, elle les prend dans sa main, les couvre de larmes et de baisers...

Tout à coup, la porte de la chambre s'ouvre. Une jeune femme en peignoir blanc apparaît. Deux cris étouffés se croisent. L'ombre se lève tremblante.

— Pardon, balbutie-t-elle humblement, je me suis permis... cette nuit... chez vous... c'est pour le petit... des pralines qu'il aime tant...

— Ma mère ! Ma mère ! Que dites-vous là ? supplie la jeune femme d'une voix basse et vibrante, c'est le bon Dieu qui vous envoie !

Puis, montrant le berceau :

— Il aurait peur, dit-elle, venez dans votre chambre, voulez-vous bien ?

Et, doucement, les deux femmes, côte à côte, s'esquivent de la chambre, où l'enfant dort en souriant.

. . . . . .

Quand se leva l'aurore de Noël, tandis que les clochers carillonnaient par la campagne la naissance du divin Médiateur, trois têtes penchées sur le berceau guettaient le réveil d'Emmanuel. Bientôt le bébé ouvrit ses grands yeux bleus encore tout éblouis des visions angéliques, et croyant rêver :

— Mémé ! murmure-t-il dans un appel ensommeillé.

Avec un tendre sourire, le vieux visage s'approcha.

Alors, poussant un cri de joie, le petit enlaça de ses bras le cou de sa grand'mère tant aimée, en s'écriant :

— Mémé ! Mémé ! dit-il, quel bonheur ! Merci, petit Jésus. Tu vois bien, maman, qu'il m'a rendu ma mémé ! Oh ! viens que je t'embrasse aussi, toi.

Comme il ne pouvait étreindre deux fronts à la fois, il prit dans ses menottes une mèche grise et une brune qu'il confondit sur ses lèvres, et dans cette caresse passa tout ce qu'il y a de pureté, d'apaisement et d'espérance en un baiser d'enfant.

Henri DORIS.

—— o ——

LE GENDRE REVE

(suite de la page 5)

Le Monsieur (*étonné*). — Comment, soumise ?... (*Se ravisant, avec un sourire.*) Ah ! ah ! c'est une métaphore !

Le Père Tatillon (*qui prend ce mot pour une épithète élogieuse à l'adresse de sa fille, avec conviction*): — Oh ! oui, c'est une métaphore !

Le Monsieur. — Voyons. Précisons un peu. D'abord, est-elle à pédale, votre...

Le Père Tatillon (*mécontent qu'on lui demande si sa fille fait de la bicyclette*). — Oh ! la pédale, vous savez, ça n'entre pas beaucoup dans nos principes.

Le Monsieur. — Alors, elle est mue par un petit moteur ?

Le Père Tatillon. — Oh ! non, elle ne fait pas davantage d'automobile. Nous ne sommes pas pour le progrès à outrance, ni pour l'éducation à l'américaine.

Le Monsieur (*distrait*). — Vous avez peut-être raison. Au fond, les Américains ne sont pas si malins que ça. A propos, et le coffre ?

Le Père Tatillon. — Oh ! le coffre est bon ! Je puis vous affirmer qu'elle n'a jamais été malade.

Le Monsieur (*à part*). — Encore une métaphore. (*Haut.*) Et quel système pour la canette ?

Le Père Tatillon. — La canette ?... (*A part.*) Cette fois, la mère Tatillon ne dira pas que c'est moi qui pose des questions stupides !

Le Monsieur. — C'est que, vous savez, j'ai le défaut, ou la qualité — comme vous l'entendrez — d'être méticuleux, très méticuleux.

Le Père Tatillon (*lui serrant la main dans un élan*). — C'est comme moi ! (*A part.*) Je vois que nous nous entendrons.

Le Monsieur. — Je disais donc... Mais, au fait, je verrai cela moi-même... quand vous me montrerez l'article.

Le Père Tatillon (*outré*). — L'article !...

Le Monsieur. — Encore une question, pourtant. Et le pied de biche ?

Le Père Tatillon. — Un pied de biche ! A ma fille !!!

La Bonne (*entrant tout à coup*). — C'est un autre Monsieur qui demande à parler à Monsieur.

Le Père Tatillon (*impatient*). — Qu'est-ce que c'est encore ? Qu'on nous laisse donc la paix.

III

Marcel (*entrant en coup de vent*). — Ah ! monsieur Tatillon ! que je vous remercie de m'avoir pardonné ce petit... malentendu !

Le Père Tatillon (*d'un air pincé.*) — Moi ! Je ne vous ai rien pardonné du tout !

Marcel. — Vous ne m'avez pas...? Mais, alors, pourquoi m'invitez-vous à déjeuner ?

Le Père Tatillon (*avec dignité*). — Vnus êtes trop peu civil, monsieur, pour que j'aie jamais songé à vous inviter.

Marcel (*lui tendant un petit bleu*). — Et ce télégramme ?

Le Père Tatillon (*suffoqué*). — Comment ! le jeune homme des petites annonces... c'est vous !

Marcel. — Parfaitement. Mais...

Le Père Tatillon (*à son premier visiteur*). — Alors, vous, monsieur ?

Le Monsieur. — Moi ? Je viens vous acheter une machine à coudre pour ma fiancée. N'en êtes-vous pas marchand ?

Le Père Tatillon. — Et moi qui vous prenais... (*Subitement furieux.*) Ah ! non !... C'est trop fort ! Voilà encore des gens qui se paient ma tête !... (*A la bonne, qui est restée là, et qui se tient à quatre, pour ne pas éclater*): Marie, flanquez-moi donc tout ça dehors !...

(*Il sort en faisant claquer les portes.*)

FLORIAN-PARMENTIER.

(Reproduction recommandée aux Journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.)

ABONNEZ-VOUS A LA

"Revue de Manon"

$2.00 par année

24 numéros avec primes

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir de.....192...
Ci-inclus la somme de $2.00 en paiement.

Nom et prénoms.....

Adresse.....

Comté..... Province.....

Adressez ce bulletin, écrit de façon très lisible, à "LA REVUE DE MANON", 2035 St-Denis, Montréal, Qué., en l'accompagnant d'un mandat de poste.

Sur réception de ce bulletin rempli tel qu'indiqué, "La Revue de Manon" sera envoyée pendant un an (24 numéros) sans frais additionnels.

Chaque abonné recevra gratis un beau roman d'amour, comme prime spéciale.

PRETE à PLEURER

Les organismes délicats ne doivent pas être soumis à un traitement violent. Pour eux, le traitement le plus simple est toujours le meilleur et il ne semble pas y en avoir de plus approprié à l'organisme fragile de la femme que celui des PILULES ROUGES, recommandées dans les cas de :

Anémie
Chlorose
Epuisement
Troubles nerveux
Faiblesse d'estomac
Maux de tête
Douleurs internes
Irrégularités
Troubles du retour d'âge

"Pendant près de trois ans, ma santé ne fit que décliner. Je devins extrêmement faible et toujours prête à pleurer. Le peu de nourriture que je prenais digérait mal, ce qui me causait des pa'pitations de coeur, souvent des maux de tête et des douleurs dans tous les membres. Durant cette même époque, ma mère mourut et le chagrin que me causa sa mort ne fit qu'aggraver mon état.

Les Pilules Rouges me furent recommandées et dès que j'en eus pris quelques boîtes je me suis trouvée mieux. Douze boîtes ramenèrent complètement mes forces et firent augmenter mon poids de quarante livres. Il y a de cela trois ans et ma santé se maintient parfaite." Mme Marie Marain, Millinocket, Me.

CONSULTATIONS MEDICALES.—Vous pouvez toujours consulter GRATUITEMENT notre médecin à son bureau, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, tous les jours, ou par correspondance.

Quand la maladie nécessite l'intervention du chirurgien ou si elle est trop sérieuse pour être suivie par correspondance, il vous conseillera de vous adresser au meilleur médecin de votre localité. Impossible de vous traiter plus sûrement et à meilleur marché.

Exigez toujours les

PILULES ROUGES

Compagnie Chimique Franco-Américaine Limitée — 1570, Saint-Denis — Montréal.

POUMONS durant L'HIVER

Même si vous jouissez d'une bonne santé, les microbes des **Voies Respiratoires** sont si virulents qu'il est prudent de faire l'hygiène préventive en usant de **Gargarisme,** de **Lotion Dentifrice** que vous préparerez chez vous au moyen des

CRESOBENE

Ceux qui sont **Faibles** des **Bronches,** les **Tousseurs** perpétuels se trouvent bien de ce produit **Balsamique Volatil,** très actif contre les microbes des **Voies Respiratoires.** Au premier symptôme d'un **Rhume,** etc., mettez-vous immédiatement sous leurs bons effets.

Vous trouverez autour de chaque flacon une brochure qui vous indiquera comment préparer chez vous au moyen des **Crésobène,** aussi facilement qu'une infusion de thé, un **"Sirop",** un **"Gargarisme",** une **"Lotion Dentifrice"** ou comment en **"inhaler"** les Vapeurs **Balsamiques.** Vous ne pouvez traiter vos **Poumons,** vos **Voies Respiratoires** mieux et à meilleur marché.

"Crésobène", $1.00 le flacon.

Standard Products Co., 1566, rue Saint-Denis, Montréal.

GARÇON ou FILLE

Hardi, Droit, au **Franc Regard,** devra bien un jour remercier ses parents pour le plus précieux des dons qu'un homme ou une femme puisse avoir: une **Santé** parfaite. Les parents qui, par indifférence, négligent la santé de leurs enfants, ne remplissent pas leur devoir. Ces enfants avec raison, pourraient reprocher à leurs parents leur faillite dans la vie. L'

OVONOL

est le médicament par excellence, spécialement préparé et dosé pour les enfants **Scrofuleux** et **Rachitiques;** il donne une vitalité plus grande aux éléments du sang et des tissus de l'organisme. Il ne contient pas d'alcool.

Demandez notre brochure **Gratuite,**

"SANTE des ENFANTS"

vous y puiserez des renseignements remarquables qui permettront que l'on cesse de dire que nos mères canadiennes ne savent pas soigner leurs enfants.

Sur réception du prix, à la demande des parents, nous expédions l'**Ovonol** aux enfants directement par l'entremise des supérieurs des collèges ou des couvents.

$1.00 partout ou par la poste.

Compagnie Chimique Franco-Américaine, Ltée.
1570, rue St-Denis, Montréal.

"— de la vraie Bière !"

Dow

Old Stock Ale

Mûrie à point

Prime par la Force et par la Qualité